



**HAL**  
open science

# Parcours en ethnologie urbaine envisagé comme une discipline et un métier

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

Noël Jouenne. Parcours en ethnologie urbaine envisagé comme une discipline et un métier. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Côte d'Azur, 2022. tel-03697881

**HAL Id: tel-03697881**

**<https://shs.hal.science/tel-03697881>**

Submitted on 17 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DOSSIER D'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

*Mémoire de synthèse*

***Parcours en ethnologie urbaine envisagé comme  
une discipline et un métier***

**Noël JOUENNE**

Maître de conférences

en Sciences de l'Homme et la Société pour l'Architecture



Habilitation soutenue publiquement le 9 juin 2022 devant le jury composé de :

Catherine DESCHAMPS, Professeure, ENSA Nancy, rapporteure

Laurent Sébastien FOURNIER, Professeur, Université Cote d'Azur, rapporteur

Patrick GABORIAU, Directeur de recherche du CNRS, rapporteur

Christian GHASARIAN, Professeur, Université de Neuchâtel, examinateur

Agnès JEANJEAN, Professeure, Université Cote d'Azur, garante

Barbara MOROVICH, Maîtresse de conférences HDR, ENSA Strasbourg, examinatrice



## Table des matières

Remerciements	5
Avant-propos	6
<b>Première partie : la découverte d'une discipline, d'un métier et d'un engagement</b>	<b>8</b>
1. La formation initiale à l'anthropologie urbaine (de Paris 8 à Paris V)	10
1. La question des SDF et le terrain d'enquête en Haute-Loire	12
2. La famille et la carrière : comment lier les deux ?	19
3. Le métier de chercheur et la dimension éthique	23
4. Parcours intellectuel et trajectoire autour de l'étude des métiers de la dentelle mécanique	27
5. Nouvel ancrage professionnel : La recherche au musée de la Faux de Pont Salomon	34
6. Enseigner à l'université et développer une ethnologie des techniques	36
7. Le Corbusier à Firminy : de l'étude de la vie en immeuble collectif à la valorisation de la recherche	39
<b>Deuxième partie : le métier d'ethnologue : de la recherche à l'enseignement</b>	<b>48</b>
1. Que veut dire être ethnologue à Calais ?	50
2. L'implication et l'engagement au centre d'une réflexion	57
3. L'insertion sociale et professionnelle, et le retour à l'informatique	61
4. La Mission de recherche sur la pauvreté où l'expérience d'une recherche collective face à la multiplicité des objets de recherche	63
5. L'approche de l'enseignement en école d'architecture	65
6. L'ethnologie urbaine sous contrat	67
7. Devenir fonctionnaire et entrevoir de nouvelles perspectives de recherche	70
<b>Troisième partie : plusieurs facettes du métier d'ethnologue face à la transmission des connaissances</b>	<b>76</b>
1. Comment s'acquièrent les compétences ?	78
2. Les exigences d'une intégrité face à la question du plagiat	81
3. Le mouvement des Castors et le dialogue entre l'habitat collectif et l'enseignement	83
4. Le vélo, un nouvel objet de recherche ou la poursuite d'un même objectif par d'autres moyens ?	85
5. Engagement, valorisation, et éthique du métier de chercheur	89
6. La ville est en mouvement perpétuel	91
<b>Conclusion générale : vers une ethnologie urbaine</b>	<b>98</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>102</b>

<b>Liste des travaux présentés</b>	<b>108</b>
<b>Curriculum vitae</b>	<b>114</b>
Activités d'enseignement	115
Activités d'enseignement à l'extérieur	116
L'écriture comme processus de création, cycle de conférences, 21 avril et 12 mai 2022, UEMF, EMADU, Fès, Maroc.	116
Activités de recherche	116
Bibliographie personnelle chronologique	119
Travaux de Recherche, Publications, Communications, Conférences	119
1.1- Ouvrages : auteur ou co-auteur d'un livre	122
2.1-Articles dans des revues scientifiques	122
2.2- Articles dans des ouvrages collectifs	124
2.4- Articles dans des catalogues d'expositions muséographiques	125
2.5-Articles de vulgarisation	125
3.1-Thèses et travaux universitaires	126
3.2- Rapports de recherche	127
3.3- Comptes rendus	128
3.4- Publications électroniques	130
4. Communications (depuis 2007)	131

## Remerciements

*Je tiens à remercier chaleureusement les membres de mon jury d'habilitation à diriger des recherches, présentement nommés : Catherine Deschamps, Laurent Sébastien Fournier, Patrick Gaboriau, Christian Ghasarian, Agnès Jeanjean et Barbara Morovich.*

*Je remercie Agnès Jeanjean, professeure d'ethnologie, qui m'a accordé sa confiance et son soutien. J'apprécie particulièrement sa forme de pensée, et sa rigueur au travail.*

*J'adresse toute ma reconnaissance et ma gratitude aux fondateurs de l'anthropologie urbaine, Collette Pétonnet et Jacques Gutwirth, ainsi qu'à tous les membres du LAU UPR 34 présents à l'époque. En particulier, Patrick Williams et Yves Delaporte, qui sont pour moi des parangons de ce vers quoi tendre, tant dans le domaine de l'écriture que dans celui de l'honnêteté intellectuelle et de la maîtrise de l'objet. Anne Raulin et Daniel Terrolle, qui ont été mes premiers formateurs qui m'ont fait découvrir cette discipline. Et puis les autres membres : Sylvène Conord, Éliane Daphy, Jean-Charles Depaule, Dominique Dray, Fabienne Duteil-Ogata, Francine Fourmaux, Tatiana Guélin, Jean-Pierre Hassoun, Marie-Pierre Julien, Liliane Kuczynski, Yves Lacascade, Sylvie Nails, Olga Muro, Marie Percot, Marie Treps, Claudia Turra-Magni.*

*Je reste attaché à mes premières amours, comme on peut l'être vis-à-vis d'un père ou d'un initiateur. Mes amis Carole Amistani, Dominique Lebleux, Patrick Gaboriau et Gilles Teissonnières de notre équipe du LAU-GREP. Nous avons tous eu des trajectoires différentes et singulières, mais sommes restés fidèles à nos principes et à nos amitiés.*

*Clémence, Zélie, Léopold, Élisée et Thadée qui donnent à la famille un sens familial et une raison d'être.*

*À mes parents, à ma famille. À la mémoire de tous mes amis qui m'ont précédé dans la mort.*

## Avant-propos

Ce mémoire expose la synthèse d'un parcours commencé aux débuts des années 1990, soit trente ans qu'il faut résumer, synthétiser, en quelques pages. Il est associé à un mémoire inédit portant sur l'histoire de la bicyclette et sur ces pratiques, ainsi qu'à un corpus de 1088 pages rassemblant mes textes publiés dans des revues à comité de lecture, ou des ouvrages. Ces trente années de recherche sont consignées dans un document rassemblant quarante-sept articles, ouvrages et textes publiés sur les vingt dernières années. Je n'ai pas cru bon d'ajouter les textes issus des revues de vulgarisation, les catalogues des musées, et autres travaux, notamment les rapports de recherche, ce corpus étant à mes yeux suffisant.

À la réflexion je trouve cela dommage, car les écrits, quels qu'ils soient, méritent une place dans ce long processus qui mêle histoire personnelle et recherche. J'ai choisi d'aborder mon parcours suivant un plan chronologique classique. Divisé en trois parties, ce mémoire en résumera les grandes étapes, à travers ma situation professionnelle, familiale et mes engagements. Il est traversé par un souci de décentrement<sup>1</sup>. J'ai également décidé d'aborder l'écriture par le « je » sans pour autant prétendre réaliser une autobiographie, mais en essayant de produire une réflexion personnelle sur moi-même en tenant compte des conseils que Pierre Bourdieu a su prodiguer. « J'ai rappelé que l'analyse réflexive, écrit-il, doit s'attacher successivement à la position dans l'espace social, à la position dans le champ et à la position dans l'univers scolastique » (Bourdieu 2002 : 184). C'est aussi un sentiment de proximité avec l'histoire de Daniel Bertaux qui me force à prendre mes responsabilités vis-à-vis de la question de l'écriture. Dans son histoire autour des recueils de récits de vie, Daniel Bertaux se questionne sur la démarche et la pertinence de cet outil. « Un récit de vie, contrairement à une observation ethnographique, permet d'appréhender de façon dynamique le parcours d'une personne dans la durée » (Bertaux 2020 : 77). Or, synchronie et diachronie font que le chercheur est le mieux armé pour cerner sa propre histoire, au prix d'une tentative d'objectivation.

---

<sup>1</sup> Il est lié au corpus et à cette forme de décentrement, nécessaire à l'établissement d'une objectivation des sources, puis au recentrement ces dernières années, comme si mon histoire personnelle devait passer par des étapes « initiatiques » à la manière d'un retour sur soi, avant d'entamer un nouveau décentrement.





**Première partie : la découverte d'une discipline, d'un métier et d'un engagement**

Dans cette première partie, je vais cerner les étapes qui ont constitué ma formation universitaire et mon parcours professionnel d'ethnologue, depuis la fin des années 1980 jusqu'à mon arrivée à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse (ENSA), en 2008. Soit un parcours de vingt-huit ans. Dans cette longue expérience diachronique, je vais pointer les différents moments opportuns (*kairos*) qui ont marqué mon approche de la discipline ethnologique et influencé mes choix professionnels. Il s'agit de montrer l'aboutissement du processus de formation, qui part des années d'apprentissage, puis des premières années d'exercice comme « ethnologue » jusqu'à l'exercice du métier d'enseignant-chercheur en école d'architecture.

## **1. La formation initiale à l'anthropologie urbaine (de Paris 8 à Paris V)**

De 1987 à 1991, l'idée de devenir ethnologue de l'urbain s'est peu à peu enracinée en moi, grâce à ce parcours original dispensé à l'Université de Paris 8 Vincennes à Saint-Denis. J'ai effectué mes premières approches de l'ethnologie au contact de Maurice Duval, de Pierre-Philippe Rey et de Daniel Terrolle. Nous étions entourés de sociologues, d'économistes et de géographes, tels que Yves Lacoste qui inspire une réelle admiration. Cependant, l'anthropologie était au cœur de notre formation initiale, et c'est ici que j'ai découvert des auteurs comme André Leroi-Gourhan, Claude Lévi-Strauss, ainsi que les courants de l'anthropologie culturelle, marxiste, fonctionnaliste, et toute une collection d'outils théoriques qui ouvrait vers un espace du possible.

Je garde de mes premiers cours des moments importants qui ont su guider mon parcours professionnel jusqu'à nos jours. Par exemple, celui de la « sociologie des rapports de sexes » que Josette Trat enseignait m'a profondément marqué, puisqu'aujourd'hui encore j'enseigne les inégalités de genre dans les espaces publics de la ville.

Pierre-Philippe Rey enseignait l'anthropologie marxiste, qui était contrebalancée par des approches plus générales, comme celle de Maurice Duval sur le structuralisme ou Daniel Terrolle autour des méthodes de l'ethnologie. Je garde un souvenir ému de Pascal Labazée (1953-2010) qui nous proposait une lecture critique de Pierre Bourdieu (1930-2002). Chaque université propose un éventail d'auteurs, plus ou moins affiliés à des courants de pensée, et c'est dans cet environnement que le jeune apprenant va découvrir une discipline et faire ses premiers pas. La découverte de l'ethnologie urbaine et des travaux de Colette Pétonnet s'est peu à peu insinuée dans ma formation. Par exemple les articles sur l'observation flottante ou sur l'anonymat des villes que je continue à faire partager<sup>2</sup> sont des modèles du genre. Mais c'est aussi la personne qui m'attirait, et la personnalité dégagée par ce courant naissant et très inspirant. Ce savoir-être qui m'a conduit au Laboratoire d'Anthropologie Urbaine du CNRS d'Ivry-sur-Seine.

---

<sup>2</sup> A travers un enseignement sur l'espace public, et autour du blog *La ville en mouvement*, issu du séminaire du même nom. <https://lewebpedagogique.com/voirlaville/>

Mon sujet de maîtrise concernait les artistes squatters à Paris, et c'est par le biais des squats d'artistes que j'ai commencé mon apprentissage de la recherche en milieu urbain, que j'ai mené mes premières observations et mes premiers entretiens. Cette quête de l'autre dans un habitat informel sur fond de transgression artistique posait la première pierre d'une démarche, d'une éthique et d'une conscience ethnologique. Cette recherche était originale, et à l'époque, seuls quelques journalistes s'étaient penchés sur la question des squats d'artistes. Personnellement, je menais un travail d'immersion et j'avais repéré l'intégralité des squats d'artistes sur Paris. On en comptait alors une dizaine, et j'ai pu suivre les rythmes de fermeture de certains et d'ouverture d'autres. J'avais privilégié deux squats dans lesquels je passais le plus clair de mon temps. J'ai effectué des relevés de l'espace habité, noté les rythmes quotidiens et les pratiques collectives. Le point central de ce mémoire reprenait les théories de Victor Turner à propos des formes de vie en communauté qu'il nomme *communitas* (Turner 1990). Les artistes squatters vivaient entre eux une expérience communautaire avec ses règles et ses obligations. Bien qu'identifiées comme marginaux, ces personnes réglaient leur vie sur des rythmes assez proches des standards nationaux. La plupart des squatteurs conservaient des liens familiaux, et entretenaient des relations sociales à grande échelle. Ce que Florence Bouillon a nommé plus tard une « négociation permanente » (Bouillon 2009).

Je me suis rendu compte que l'exotisme se cachait parfois derrière une porte. La France offrait un territoire où l'ethnologue avait pleinement sa place. D'ailleurs, Jacques Gutwirth ne disait-il pas lui-même que « la ville est si diverse qu'il suffit d'habiter un autre quartier, d'appartenir à un autre milieu pour établir une distance socio-culturelle, parfois au prix d'un bref trajet en métro ou en autobus » (Gutwirth 1982).

Cette maîtrise m'a conduit à Paris V René Descartes, car j'avais décidé de poursuivre la voie de l'ethnologie urbaine aux côtés de Jacques Gutwirth (1926-2012) et du LAU qu'il avait fondé avec Colette Pétonnet (1929-2012) en 1984. Jacques Gutwirth enseignait pour sa dernière année avant son départ à la retraite. J'avais été repéré par Daniel Terrolle comme un bon étudiant, et il m'avait proposé de travailler avec lui sur les personnes sans domicile fixe (SDF). Pour ce faire, nous avons constitué une jeune équipe composée de Carole Amistani et

de Gilles Teissonnières, avec qui nous avons lancé notre première recherche contractuelle<sup>3</sup> (Terrolle 1993). Pour moi, cette recherche s'est articulée autour de la question vestimentaire et de la santé du SDF. Cette enquête a préalablement donné lieu à mon second mémoire de DEA, dirigé par Robert Creswell (1922-2016) autour d'une ethnologie des techniques vestimentaires (Jouenne 1992). Elle concernait l'étude des centres de distribution de vêtements qui s'articulait avec des logiques de récupération de déchets. Cette recherche a pu bénéficier du soutien théorique que Denise Pop dispensait à l'EHESS avec son cours d'ethnologie du système vestimentaire, qui s'appuyait sur les travaux de Roland Barthes et la sémiologie des systèmes vestimentaires<sup>4</sup>. J'ai pu proposer une analyse du vêtement comme système à la manière d'un choix destiné à construire et à entretenir une image négative en réponse à une demande sociale. Le second texte était inédit et abordait la question de la mort des sans-logis. Avec « une fin sans histoire », ce chapitre abordait la fin de vie des SDF. Je proposais une première approche en termes de victime sacrificielle, grâce aux travaux de Colette Pétonnet et de René Girard, mais aussi de Louis-Vincent Thomas.

Cette période montre qu'il existe une articulation étroite entre chercheurs, et permet de postuler que nous nous émancipons les uns des autres, au contact d'idées nouvelles ou d'hypothèses sur lesquelles réfléchir. Bien plus tard, je suis revenu sur cette période et sur nos différentes publications pour réfléchir aux avancées de nos recherches dans leurs rapports à la société (Doc 33). J'ai pu ainsi conclure que les attentes sociales ne sont pas toujours en phase avec l'état d'une recherche.

## **1. La question des SDF et le terrain d'enquête en Haute-Loire**

Après avoir soutenu mes deux mémoires de DEA en 1992, j'ai décidé de poursuivre ma collecte ethnographique autour du phénomène des sans-logis en Haute-Loire. C'était un choix pour moi de pouvoir travailler sur un territoire de taille humaine, comme c'était le cas au XIXe siècle lorsqu'il était possible de parcourir le département en moins d'une journée à

---

<sup>3</sup> Ce rapport a été déposé sur le site Hal-Shs. Il compte 1498 téléchargements au 22 novembre 2021. Source : [https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/69524/filename/errances\\_urbaines.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/69524/filename/errances_urbaines.pdf)

<sup>4</sup> Dont faisait partie Yves Delaporte également.

cheval. Ma femme menait une recherche en histoire des techniques sur la dentelle dirigée par François Sigaut (1940-2012). Ensemble, nous pouvions confronter nos points de vue et nos hypothèses. Cette émulation contribuait à créer un dialogue sur nos terrains respectifs, car nous étions isolés, éloignés de la capitale et des centres universitaires. Je pouvais suivre les *sine domo*<sup>5</sup> sur le département, et pouvais retrouver leurs traces et leurs passages. De plus, j'effectuais un relevé de tous les lieux d'hébergement, et accompagnais ce travail avec l'histoire et la géographie du département depuis l'interdiction de la mendicité en 1861. Il s'agissait de réaliser une monographie sur la période allant de la fin de XIXe siècle jusqu'à nos jours. J'avais remarqué que la plupart des *sine domo* qui passaient dans le département ne s'arrêtaient pas au centre d'hébergement du Puy-en-Velay. De sorte que les statistiques produites par ce centre ne reflétaient pas la réalité de leur existence. Par extrapolation, il était possible d'en déduire qu'il en était de même dans les autres départements, et que l'image colportée par les institutions et les médias était idéologiquement construite sur la base d'une réalité partielle et partiale. Pour l'aspect ethnologique, je me concentrais sur les places publiques au Puy-en-Velay, sur les accueils de jour et de nuit, sur les vestiaires, sur les lieux où étaient pratiqués la manche, sur les institutions caritatives et confessionnelles, et sur les rapports politiques entretenus avec la municipalité.

Lorsque le jeune chercheur est plongé sur son terrain de thèse, il doit faire face à de nombreuses questions qu'il doit résoudre en solitaire ou à distance. « Faire de l'anthropologie, écrit Patrick Gaboriau, c'est s'engager sur un terrain tout en menant de front une réflexion théorique, par définition jamais aboutie » (Gaboriau 2018 : 111). Ma formation à Paris V m'a permis de compléter mes enseignements en ethnologie des techniques et en ethnologie urbaine. Grâce au Laboratoire d'Anthropologie Urbaine et ses membres, j'ai pu renforcer mes savoirs et mon assise théorique dans un champ qui était encore en pleine construction. Jacques Gutwirth, par exemple, abordait l'ethnologie urbaine<sup>6</sup> dans un environnement théorique dont la tendance allait vers le holisme, ce qui le situait dans un ailleurs différent de Claude Lévi-Strauss et de l'anthropologie structuraliste, et à d'autres courants. Ainsi, posait-il les jalons d'une anthropologie urbaine :

---

<sup>5</sup> J'utilise cette notion que j'ai forgée à partir des racines latines pour évacuer l'idéologie des termes employés à l'époque.

<sup>6</sup> Ou anthropologie urbaine qui peut-être pris comme synonyme.

« La prise en compte par celui-ci [l'anthropologue] de « sa » propre société, grâce à l'ethnologie de communautés rurales bien vivantes (il ne s'agit pas d'étudier seulement des vestiges traditionnels), puis à la recherche dans et sur la ville, apparaît non seulement comme un ajustement épistémologique, mais comme une remise en question idéologique, un décentrement qui donne plus de poids au relativisme culturel que les anthropologues ont pour la plupart affirmé, sinon véritablement pratiqué » (Gutwirth 1982).

L'apport de Robert Cresswell (1922-2016), qui était spécialiste de l'anthropologie des techniques, me paraissait complémentaire. Au début de mes études d'ethnologie, j'avais acquis les deux volumes d'*Éléments d'ethnologie* qui faisaient référence à de multiples courants et ouvraient sur de larges perspectives (Cresswell 1978). Bien qu'il était affilié au laboratoire *Techniques & culture* — ce dernier n'était distend que de quelques bureaux au CNRS d'Ivry-sur-Seine — cette proximité physique dénote également une proximité intellectuelle. L'apport en ethnologie des techniques a permis de concrétiser ma recherche sur les vêtements des SDF, et cette dimension m'a accompagné par la suite dans les milieux de la dentelle<sup>7</sup>, des calculatrices de poche, de la forge et de la bicyclette.

J'ai proposé mon sujet de thèse à Philippe Laburthe-Tolra (1929-2016), cet anthropologue africaniste cultivé, ouvert et disponible. Son enseignement est en partie lié à la publication d'un manuel co-écrit avec Jean-Pierre Warnier (Laburthe-Tolra & Warnier 1993). Dans cet ouvrage, il est précisé que :

« L'objet est par définition ce qui vient à l'encontre du sujet, ce qui se jette en travers de son chemin (*ob-jectum*), ce qui se présente comme différent de lui, obstacle ou déplaisir. La saisie de l'objet suppose donc chez le sujet la disposition à appréhender ce qui lui est par nature contraire et « autre »<sup>8</sup> ».

Qu'il ne fut pas spécialiste des sans-logis n'était *a priori* pas un problème, dans la mesure où j'étais déjà lié à l'équipe du Grep-LAU, et qu'il m'a été donné de rencontrer des spécialistes des questions des marginalités, médecins, ethnologues, anthropologues. Du reste, l'anthropologie générale doit pouvoir conduire le chercheur dans n'importe quel domaine et sur n'importe quel objet d'étude. Cette idée m'a accompagné toutes ces années, et dans mes rapports à l'enseignement auprès des étudiants, la réussite peut se mesurer au résultat. « Il est

---

<sup>7</sup> J'aborderais ce point plus tard lorsqu'il s'agira de parler de ma recherche sur la dentelle de Calais.

<sup>8</sup> *Op. cit.* p. 2

vrai que naît de l'expérience ethnologique réussie une communication intense et intime avec le groupe approché » (Laburthe-Tolra 1998).

D'autres chercheurs ont eu une influence sur ma pensée et mes travaux. Patrick Williams (1947-2021) relate l'histoire du LAU dans un entretien et précise ce qui en fait l'unité :

« C'est la méthode qui faisait l'unité des différents travaux menés au sein de cette équipe ; la méthode d'enquête d'abord, plutôt que le choix de thèmes communs ou d'ères culturelles comme c'était l'habitude alors » (Raynal 2009).

C'est cette ouverture d'esprit dans une absence de contrainte qui a animé mon intérêt pour l'ethnologie urbaine toutes ces années. Lorsqu'il m'a fallu choisir un terrain d'enquête, j'ai opté pour la Haute-Loire, car c'était un petit département, et qu'il permettait à ma femme de réaliser son terrain sur l'histoire du monde dentellier. De plus, la pauvreté endémique et historique nous offrait la possibilité d'échanges heuristiques.

La Haute-Loire offrait cet avantage de pouvoir être traversé en une demi-journée, ce qui me permettait d'élargir mon enquête à l'échelle et hors du département. Ce découpage administratif trouve sa logique dans les rapports économiques liés à la gestion de la pauvreté. Mais sur le versant culturel, la misère offre des points de vue différents selon les départements et les régions. Au plan historique, la Haute-Loire permet cette perspective de l'étude d'une pauvreté endémique et d'un rapport culturel très étroit avec la misère. Ainsi, je pouvais m'attendre à trouver une forme de solidarité et d'entraide qui existe encore de nos jours.

Ce petit département qui comptait à l'époque autant d'habitants<sup>9</sup> qu'à Saint-Étienne était nouveau pour moi et procurait une sorte d'exotisme. Très récemment, en effectuant ma généalogie, j'ai découvert que mon aïeul Noël Rolland était né le 1<sup>er</sup> janvier 1824 au Puy-en-Velay, et qu'une partie de la branche paternelle avait vécu en Haute-Loire, en Ardèche et à Saint-Étienne. Cela m'a troublé, car je suis allé sans le savoir sur un territoire foulé par mes aïeux. Cette découverte m'aurait certainement aidé à l'époque, lorsque je suis arrivé au Puy-en-Velay, car dans les premiers échanges avec les habitants, la question revenait toujours de savoir à quelle paroisse nous appartenions et si nous avions de la famille en Haute-Loire.

---

<sup>9</sup> Environ 206 mille habitants en 1990 selon l'Insee. Saint-Etienne comptait à la même date environ 200 mille habitants.



Montrer un ancrage familial aurait permis de se faire accepter plus rapidement, et de déjouer ces questions qui portaient implicitement sur le pourquoi être venu en Haute-Loire<sup>10</sup> ?

En m'appuyant sur mes lectures, j'avais décidé de boucler une année calendaire pour faire le tour de la question. Il fallait se donner un temps pour la collecte des données qui était limitée par la durée de la thèse nouveau régime. Assez rapidement, j'ai maîtrisé chaque nom de rue, et j'ai visité la plupart des villes du département, à la recherche des locaux d'hébergement temporaires. Dans chacune d'elles, j'ai rencontré le maire ou le curé, et parfois aussi le personnel municipal. J'ai effectué des relevés des lieux, pris des notes et des photographies. Je procédais aussi par téléphone, et je passais une autre partie de mon temps aux archives départementales et municipales. De sorte que rapidement, j'ai rencontré les principaux interlocuteurs et dessiné la carte du réseau social. J'ai pu percevoir les enjeux locaux autour des institutions comme la Croix-Rouge, le Secours Catholique, le Secours Populaire, la Société Saint-Vincent de Paul qui sont les principaux acteurs autour de la question de la pauvreté. J'ai passé mes soirées à l'accueil de nuit d'Emmaüs, et en journée j'ai été à la rencontre des sans-logis en ville ou bien à l'accueil de jour du Secours Catholique. Ce contact avec les institutions confessionnelles et la religion m'ont permis de mieux prendre en compte mes *a priori* quant à ma perception des curés, et de la religion en général. Je me suis familiarisé avec une culture religieuse qu'il m'a fallu comprendre. La Haute-Loire est une « Terre mariale », il est donc incontournable d'y aborder les religions chrétiennes. Au Puy-en-Velay, la présence d'une Vierge noire atteste des échanges culturels et de l'histoire mouvementée des lieux. Le monopole chrétien de la pauvreté a trouvé son ancrage au cours des siècles.

Mon terrain de thèse s'est déroulé sur plus d'une année complète, de mars 1993 jusqu'en mai 1994. Je tenais à boucler un cycle annuel avant de subir la logique du changement de lieu de résidence pour des raisons liées à mon activité professionnelle rémunératrice. Cela étant, je pouvais tirer parti d'un décentrement épistémologique lié à ce changement de région. Si nous voulons bien en comprendre la logique, il est possible de tirer parti d'une situation opportune et nécessaire pour créer une rupture épistémologique.

---

<sup>10</sup> C'est une question assez fréquente et redondante chez les ethnologues.

Ma posture était celle d'un ethnographe en mission sur un terrain exotique<sup>11</sup>. Comme le relate Michel Agier, « le métier d'ethnologue est une expérience personnelle, son savoir est artisanal et ne continuera d'exister qu'en tant qu'il résiste à toute production automatique de type industriel » (Agier 2004 : 98). J'ai testé cet artisanat en Haute-Loire, où le climat, la végétation, l'altitude faisaient que je percevais beaucoup de différences avec ma région d'origine. Bien évidemment la densité également, et plus généralement la manière de vivre m'a permis de mettre à jour des particularités microculturelles. Je découvrais un territoire et ses habitants. Avec ma femme, nous nous sommes assez rapidement liés d'amitié avec des gens qui faisaient partie d'une sorte de contre-culture, plutôt située à gauche, et notamment une libraire qui vendait des livres anciens, un érudit local qui possédait une bibliothèque privée, ou encore un archéologue qui entretenait des liens avec des érudits locaux. Les liens interpersonnels sont primordiaux pour pouvoir naviguer et mener l'enquête, d'autant plus lorsque les institutions confessionnelles sont tenues par la bourgeoisie et l'aristocratie locale. Nous avons également des liens avec le musée qui est une institution particulièrement précieuse dans ce genre de villes. Il héberge une société savante, des érudits locaux, et une bourgeoisie cultivée. Au Puy-en-Velay, c'est un musée encyclopédique. Ce contact m'a ouvert des portes avec des informateurs dont certains ont eu des rôles durant la Seconde Guerre mondiale.

À l'occasion de l'abrogation du décret sur la mendicité du 1er mars 1994, j'ai rédigé une note que j'ai transmise au quotidien *La Montagne*, qui publia ce premier article<sup>12</sup> que l'on peut considérer comme le point de départ de ma carrière d'ethnologue. Dans cet article, intitulé : « Les SDF sont-ils des citoyens comme les autres ? » je me positionne en faveur des SDF et je montre qu'ils ne sont pas en possession de leurs droits, notamment de citoyens. Cet article donne la tonalité d'une posture que je n'ai cessé d'appliquer, et qui sera reprise plus tard sous l'angle de la question du rapport entre ethnologie et politique<sup>13</sup>. Ce qui était intéressant en Haute-Loire, c'est que les traditions d'hospitalité étaient encore présentes, malgré les injonctions interdisant la mendicité qui dataient, rappelons-le, de 1861.

---

<sup>11</sup> Posture fantasmée puisque je n'ai pas connu de terrain exotique, hormis quelques séjours à la Réunion.

<sup>12</sup> Noël Jouenne, « Les SDF sont-ils des citoyens comme les autres ? », *La Montagne* du 28 avril 1994.

<sup>13</sup> A posteriori, c'est cette même réflexion qui anime le discours de l'anthropologue espagnol Manuel Delgado dans *L'espace public comme idéologie*, trad. de Chloé Brendlé, Toulouse : CMDE, 2016

Le temps de la thèse est aussi un temps de renforcement des acquis, un temps de consolidation des savoirs et un temps d'expérimentation. Durant cette période, j'ai pris contact avec plusieurs chercheurs pour m'aider à réfléchir aux questions que je me posais, et à confronter mes hypothèses. Avec Saint-Étienne, l'université de Lyon 2 était la plus proche, et je suis allé rencontrer François Laplantine qui venait de publier un ouvrage sur l'anthropologie de la maladie (Laplantine 1993). De plus il tenait un enseignement mensuel à Bron sur l'ethnopsychiatrie. Nous avons pu échanger sur ces questions, car j'étais sensible au courant de l'ethnopsychiatrie, porté par Georges Devereux, Roger Bastide<sup>14</sup>, et plus tard Tobie Nathan. Or, beaucoup de *sine domo* présentaient des signes de pathologie mentale, et les déambulations étaient potentiellement des signes cliniques de ces pathologies<sup>15</sup>. Pour valider mes observations et mes hypothèses, j'avais également rencontré Maurice Berger, chef du service clinique des enfants de l'hôpital de Saint-Étienne, qui avait publié plusieurs ouvrages sur les troubles du comportement dus à des carences affectives (Berger 1985)<sup>16</sup>, et j'essayais d'orienter mes travaux dans cette voie, car j'avais constaté qu'il fallait considérer les *sine domo* au sein de leur famille. Dans le métier de chercheur, les questionnements font partie du quotidien, et favoriser des réponses possibles ou plausibles nécessite souvent de comparer ses idées à celles d'autres, quitte à faire naître ce qu'on nomme en pédagogie des conflits socio-cognitifs.

Nous avons vu que la thèse est un moment révélateur d'un certain nombre de choses, comme d'une démarche, et d'une tension entre les apports théoriques et les observations que l'on peut effectuer. Ce n'est qu'une fois sur le terrain que l'on réalise enfin si l'enquête sera possible, et le manque d'expérience ajoute à ces incertitudes. Nous verrons à présent quelles en étaient les conclusions et comment j'ai pu réaliser la transition avec le terrain suivant. À ce stade de l'analyse de mon parcours, il est important de restituer ma trajectoire dans mon environnement social et familial, car de lui dépendent nombre de décisions et de choix.

---

<sup>14</sup> Du reste Roger Bastide me rapprochait de Philippe Laburthe-Tolra qui était fondateur de l'association Roger Bastide et des rencontres Bastidiana.

<sup>15</sup> En utilisant le terme de « pathologie » avec précaution. Voir notamment les théories des mécanismes ambulatoires chez Jean-Claude Beaune, *Le vagabond et la machine, essai sur l'automatisme ambulatoire, médecine, technique et société, 1880-1910*, Seyssel : Champ Vallon, 1983

<sup>16</sup> Une longue liste d'ouvrages portant sur les enfants a suivi.

## 2. La famille et la carrière : comment lier les deux ?

En mai 1994, nous posons nos bagages à l'écomusée de Fourmies (Nord), là où règne une misère endémique très différente de celle de la Haute-Loire. Cela contraste énormément avec ce que nous avons vécu auparavant, même si le département avait la réputation d'être structurellement pauvre. Elle contraste avec la misère économique, sociale et culturelle des habitants des cités. C'est aussi la première fois où j'ai été frappé par ces bâtiments publics en briques que j'associe toujours à la misère. Nous nous sommes insérés dans la vie sociale assez facilement. Malgré nous, nous faisons partie de la petite bourgeoisie intellectuelle locale. Le directeur de l'écomusée nous avait trouvé un logement dans une petite résidence HLM proche du centre-ville.

Fourmies est connue pour ses hauts faits lors de la répression des grèves avec la fusillade du 1<sup>er</sup> mai 1891. C'est un milieu ouvrier issu de la mono-industrie du textile, en perte de vitesse depuis les années 1980, d'où l'apparition de l'écomusée. La ville est marquée par un fort taux de chômage et une population peu diplômée qui ne cesse de décroître. Ma fille est née à Fourmies en juillet, et j'ai vraiment pris conscience de mes responsabilités de père et d'adulte. J'ai également pris conscience de l'importance de la transmission des connaissances, et du pouvoir de l'enseignant sur ses élèves.

Nous ne connaissions pas le Nord et avons découvert ses ressources, et les distances qu'il fallait parcourir entre Fourmies, Maubeuge, Valenciennes et Lille. À l'Est se trouvaient Hirson, puis Charleville-Mézières où j'avais été recruté comme maître-auxiliaire<sup>17</sup> pour l'Éducation Nationale. À quelques kilomètres se trouvait la frontière avec la Belgique qu'il fallait traverser pour se rendre à Givet, dans les Ardennes. C'est là que j'ai été muté la seconde année en lycée. J'avais toujours un pincement au cœur en laissant ma fille chez la nourrice. Cette mise à distance procurait le contrepoint nécessaire à cette rupture épistémologique.

L'enseignement des Sciences économiques et sociales m'a permis de mesurer l'écart et les liens entre les disciplines de la sociologie, de l'économie et de l'ethnologie. Une partie importante du programme concernait la sociologie de la famille, et l'étude des grands

---

<sup>17</sup> Le statut de maître auxiliaire était un emploi statutaire en CDI.

hommes comme Claude Lévi-Strauss, Émile Durkheim et Pierre Bourdieu. La pédagogie, ou l'art d'enseigner était à l'épreuve, et j'ai pu faire mes premières armes au contact des lycéennes et des lycéens. Durant cette période, je découvrais avant eux le programme rénové. Mon année avait été difficile, car elle nécessitait beaucoup de travail de préparation et de correction. Vers la fin de l'année, un groupe de lycéens de seconde m'a demandé d'accepter un entretien pour le journal local. C'était un exercice dans le cadre d'une activité pédagogique. Et j'ai pu expliquer que je préparais une thèse d'anthropologie sociale sur les SDF. À partir de la publication de l'article<sup>18</sup>, le regard des lycéens à mon égard a changé, et cela a conforté une certaine légitimité. Dans la relation à autrui, chaque étape réussie procure une avancée personnelle<sup>19</sup>.

Il était prévu que ma compagne rejoigne la préfiguration du musée de la Dentelle et de la Mode de Calais. Cela a coïncidé avec la possibilité de rédiger ma thèse dans des conditions acceptables. De plus, le conservateur prévoyait d'engager un ethnologue pour travailler sur les chaînes opératoires et la culture dentellière. Cette opportunité professionnelle allait me permettre de découvrir un monde nouveau constitué d'hommes, de femmes et de techniques. Elle coïncidait avec mes attentes et mes motivations de l'époque.

J'ai profité de cette nouvelle étape pour poursuivre mes lectures, pour réfléchir à un plan cohérent, et pour continuer les discussions avec mes collègues du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine. Nous avons une réunion mensuelle et j'essayais d'y participer. Une année a été nécessaire pour effectuer ce travail de décantation. À cette époque, j'ai découvert beaucoup d'auteurs, notamment John Kenneth Galbraith (1908-2006) pour comprendre l'histoire économique du capitalisme (Galbraith 1989). J'ai également préparé le concours d'agrégation en Sciences sociales. Cela m'a permis d'approfondir certaines notions d'économie, mais également de revoir les grands courants des sciences sociales. Dans un ouvrage récent, Tim Ingold illustre ce qui pouvait me caractériser à cette époque : « L'immaturation n'est pas un défaut, mais une opportunité de grandir » (Ingold 2018 : 18). Parmi les auteurs que le chercheur va lire, étudier et mettre à l'épreuve, il est des textes qui vont marquer plus durablement sa trajectoire, et d'autres qu'il va négliger un temps, avant d'y

---

<sup>18</sup> Pascal Roux, « Sans domicile fixe ou être tout le monde et personne », *L'Ardennais* du 16 mai 1995

<sup>19</sup> Je renvoie cette anecdote à la lecture de Carl R. Rogers, dont il sera question plus loin.

revenir. Chaque écrit va permettre d'organiser la pensée, guider les arguments dans un discours dialogique avec lui-même. Ce sont ces aller-retour qui permettent de « grandir ».

Les premiers mois ont été utilisés à la reprise de mes notes de terrain, et à la réalisation d'un index qui me permettait de pointer chaque élément et de le retrouver rapidement. Jacques Gutwirth nous avait expliqué que les éléments de sa thèse d'État tenaient dans une boîte à chaussure, sous forme de fiches Bristol. Je m'étais inspiré de cette idée que j'avais transposée sous forme numérique. J'avais aussi effectué les transcriptions de mes entretiens, et je possédais la plupart des ouvrages nécessaires.

Nous étions logés dans la partie nommée Calais-Nord, rue de Madrid, tout près du phare. Jusqu'à la touche finale de ma thèse, je suis resté la plupart du temps enfermé à écrire. Le matin j'accompagnais ma fille à la crèche, et je retournais écrire jusqu'au soir. J'allais également à la bibliothèque universitaire de Boulogne-sur-Mer, car il n'existait pas de bibliothèque spécialisée à Calais. J'avais trouvé une personne de confiance qui avait accepté de relire mon manuscrit et de pointer les coquilles. Durant cette période, j'ai également donné quelques cours d'anthropologie à l'école d'infirmières de la Croix Rouge de Calais et de Boulogne-sur-Mer. Cela me permettait de conserver un lien social et professionnel, et d'enrichir mon rapport à l'enseignement. Je mobilisais mes connaissances en paléontologie, acquises grâce aux ouvrages d'André Leroi-Gourhan et de Marc Groenen (Groenen 1994).

Durant cette période, je n'ai pas cherché à valoriser mon travail de terrain, à l'exception d'un petit article paru dans les *Actualités Sociales Hebdomadaires*, qui me permettait de rester en contact avec l'actualité et la recherche<sup>20</sup>. Le groupe de recherche du LAU était en concurrence dans le champ des études sur la pauvreté. Nous étions confrontés à la loi du marché scientifique et à l'effet Matthieu défini par Robert K. Merton comme un phénomène qui tend à éliminer la recherche « secondaire » (Merton 1968). Je terminais la rédaction de ma thèse qui fut mise à l'honneur dans la revue *Le Monde de l'éducation*<sup>21</sup>, le mois précédent la soutenance. *Le Monde de l'éducation* avait lancé le prix de la meilleure thèse qui serait éditée chaque année. N'étant pas amateur de décorations, je n'y ai pas participé, mais le sujet avait attiré l'attention de la revue. En juin 1997, un article encore signé « doctorant » sortait dans la

---

<sup>20</sup> « Question à... Noël Jouenne, sur la mendicité », *ASH*, n°1984 du 19 juillet 1996

<sup>21</sup> « Focus sur Noël Jouenne », *Le Monde de l'éducation*, février 1997

revue de travail social *Le Nouveau Mascaret*<sup>22</sup>, dans lequel je reprenais les grandes lignes de mon travail de thèse (Jouenne 1997).

En 1998 naissait mon premier fils, « le choix du roi » comme disent les calaisiens. De santé fragile, né à la Réunion, il a toujours été pour nous source d'inquiétude et sa reconnaissance de handicap en fait aujourd'hui un adulte à part. Regarder se développer les enfants, imaginer des trajectoires qui n'aboutiront peut-être jamais nous enseigne une forme de sagesse et d'humilité que Michel Agier ne renierait pas (Doc 31).

En 1999, Yves Lacascade et moi avons coordonné un numéro du *Nouveau Mascaret* (n° 55), centré sur les personnes à la rue<sup>23</sup>. Ce travail que je considère ce placer dans les articles de vulgarisation, puisqu'à comité de lecture réduit, est malgré tout très important, car il permet de relayer les connaissances avec le public professionnel directement impliqué par les phénomènes sociaux. Cela renvoie aux questions de savoir quelle ethnologie souhaitons-nous produire, pour quel public et dans quel but ? Cette forme d'engagement est pour moi indissociable de l'enseignement et de la recherche, et participe à la valorisation du travail du chercheur. D'une certaine manière, c'est ce que Pierre Bourdieu voulait montrer vers la fin de sa vie, lorsqu'il arpentait les rues des villes de banlieue et qu'il se frottait au sens commun avec cette prise de risque permanente, mais salutaire<sup>24</sup>. Toutes proportions gardées, des universitaires comme Bill Bryson ont rehaussé la vulgarisation dans une noble intention (Bryson 2014). Je me situe entre ces deux postures.

Plus tard, lorsqu'en 2003 mon deuxième fils est né à Firminy, j'ai partagé cet événement avec les habitants de l'unité d'habitation en affichant le faire-part. J'ai reçu quelques cartes de félicitations en retour. Parfois, un de mes enfants m'accompagnait sur le terrain. Je pense à ma fille qui s'est retrouvée chez son professeur d'anglais lors d'un entretien avec sa femme, elle-même fille d'une institutrice du Corbusier. Je pense aussi à la famille qui est venue fêter la fin des travaux au Corbusier. Je n'ai jamais pensé qu'il fallait opérer une frontière entre la vie familiale et le terrain, et que parfois cela pouvait même être bénéfique. Durant ma thèse, mes

---

<sup>22</sup> Noël Jouenne, « Les pratiques de la mendicité chez les « SDF » », *Le Nouveau Mascaret*, n°47, juin, 1997, pp. 44-51

<sup>23</sup> Noël Jouenne, « La géométrie variable du SDF », *Le Nouveau Mascaret*, n°55, 1999, pp. 2-9

<sup>24</sup> Pierre Carles, *La sociologie est un sport de combat*, (2001), Paris, CP-Productions & VF Films, 2007

parents étaient venus au Puy-en-Velay, et à l’occasion d’une promenade dans la ville, nous avons rencontré quelques SDF faisant la manche devant un grand magasin. J’étais allé les saluer, et leur présenter ma mère qu’ils avaient saluée en retour. Notre vie privée n’est pas de ce registre. Avoir des parents est tout à fait normal, et les présenter relève de la courtoisie la plus élémentaire. Cela permettait également de montrer aux SDF que je les considérais comme des gens socialement « normaux ».

La famille et la carrière sont des éléments étroitement liés. Faut-il privilégier l’une au détriment de l’autre ? Mon choix a été d’essayer d’équilibrer les deux versants d’un tout qui compose la plus grande partie de notre vie. C’est un choix éthique.

### **3. Le métier de chercheur et la dimension éthique**

Je suis conscient d’avoir dépassé ma classe sociale d’appartenance, la classe ouvrière, un peu comme le relatent Didier Eribon (Eribon 2018) ou Luc Gwiazdzinski (Gwiazdzinski 2016). Cet « inattendu » dans ma trajectoire sociale me satisfait et m’impose une pression sociale vis-à-vis de ma classe d’origine. J’ai gardé quelques particularités des gens issus des milieux populaires. Je suis mal à l’aise à l’idée de devoir parler en réunion autour d’autres chercheurs, que je pense souvent plus méritants. Le travail que j’ai pu mener en ethnologie m’a conduit à repenser ma place dans le monde, et c’est un très gros effort. Ce n’est pas un hasard si j’ai accepté de mener une recherche sur les populations les plus pauvres, les plus marginales et les moins écoutées.

Au cœur de ma thèse, j’ai entrepris de retracer les mécanismes sacrificiels qui rendent possible un état de fait qui aujourd’hui est encore en vigueur. Non seulement les *sine domo* sont toujours présents dans la ville, mais les ambitions politiques d’un « zéro SDF » n’ont pas abouti<sup>25</sup>. Cette thèse avait pour origine les travaux de Colette Pétonnet sur les populations précaires des banlieues. Les derniers paragraphes de sa conclusion m’ont éclairé dans cette voie :

« Si donc l’hypothèse est juste selon laquelle la fonction sacrificielle, intériorisée, se perpétue, on commence à comprendre pourquoi « il faut » fabriquer des coupables de toute espèce qui

---

<sup>25</sup> En 2002, Lionel Jospin, alors Premier ministre, évoquait l’ambition d’un « zéro SDF », voir « L’objectif d’un « zéro SDF en 2007 » est-il réalisable ? », *Le Monde* du 21 mars 2002.



n'existeraient pas si on ne les y aidait. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils meurent. La dépense en hommes serait trop manifeste. On les soigne au contraire. Dans notre société les mots tuent aussi, ils suffisent pour tuer » (Pétonnet 1979 : 252-253).

Colette Pétonnet se référait aux travaux de René Girard que j'ai empruntés pour décrire les mécanismes à l'œuvre. La logique sacrificielle s'inscrit dans un rapport entre la société, la famille et le sacrifié (*sine domo*). « La victime sacrificielle, écrit René Girard, [est] la seule qu'on puisse frapper sans danger, car il n'y aura personne pour épouser sa cause » (Girard 1995 : 26-27). Le *sine domo* est doublement en danger, car la société et la famille le rejettent. Et lorsque ce n'est pas le cas, des formes d'autopunitives interviennent et légitiment l'acte sacrificiel. Je n'étais pas encore tout à fait arrivé à cette conclusion lorsque nous sommes partis pour l'écomusée de Fourmies, en mai 1994.

De même que le chercheur s'imprègne par immersion de la culture dans laquelle il mène sa recherche, vivre au quotidien dans le monde des musées m'a enseigné un certain nombre de choses, qui vont de la réalisation d'une fiche d'inventaire à l'observation des rouages politiques. Les musées et écomusées sont des institutions à forts enjeux politiques et idéologiques. Ils sont les étendards des municipalités, et font office de « thermomètre social ». L'écomusée du textile et de la vie sociale de Fourmies, tel qu'il est nommé, rayonnait sur cinq antennes, allant du verre à la mine, au textile, en passant par le patrimoine local. Le conservateur en place nous fera venir à Calais, me promettant un poste d'ethnologue autour des métiers de la dentelle.

Le directeur de l'écomusée était un homme bien implanté sur le plan politique local. En septembre, il me proposa un stage à l'Arsec<sup>26</sup> à Lyon centré sur la muséologie et le patrimoine. J'ai pu prendre conscience de l'utilité de l'ethnologie lorsqu'elle est associée au musée. La raison pour laquelle j'aborde ce point tient au fait que le « monde des musées » m'environnait, car j'étais immergé dans ce monde qui propose une vision de la société sur un modèle esthétique, culturel et souvent élitiste<sup>27</sup>. Du reste, c'est à cette époque que j'ai rencontré Michel Rautenberg qui se penchait sur l'implication et le rôle du chercheur (Rautenberg 2000).

---

<sup>26</sup> Agence Rhône-Alpe du service aux entreprises culturelles.

<sup>27</sup> Même dans l'écomusée, l'ouvrier modèle est toujours à l'honneur.

Il y a une forme d'engagement personnel derrière mon parcours, dans ce que Patrick Gaboriau nomme une « démarche critique » (Gaboriau 2008)<sup>28</sup>. Aussi, après une intense recherche sur les *sine domo*, je ressentais le besoin de souffler et de m'ouvrir à d'autres horizons. Les métiers de la dentelle me permettraient d'aborder l'ethnologie sous un angle différent et nouveau, celui des techniques, mais également de regarder l'ensemble des professions avec un œil neuf, différent de l'étude des rapports de conflits de classes. Par exemple, il est possible d'entrevoir cet objet sous l'angle des rapports de domination patrons/ouvriers. Des ethnologues avant moi avaient mené des enquêtes sur les rapports de production et le conflit capitaliste, à partir d'une grille d'anthropologie marxiste que je proposais de mettre de côté, insistant pour aborder les métiers de la dentelle sous l'aspect de la transmission des techniques, des savoir-faire et de la division du travail. De plus, je pouvais effectuer une « ethnologie participante » dans les usines jusqu'au domicile, et observer les patrons comme des ouvriers. Mon terrain d'enquête devenait la ville elle-même puisqu'il s'agissait d'une mono-industrie.

Durant leur carrière, la plupart des ethnologues changent de terrain. Jacques Gutwirth est passé de l'étude des communautés hassidiques à l'enquête sur les télévangélistes, et Collette Pétonnet est passée des bidonvilles aux jardins, en passant par l'étude des populations noires américaines. Patrick Williams a commencé son terrain auprès des Tsiganes, mais il a ensuite ouvert un autre terrain sur le jazz. Quant à Yves Delaporte, ses premières recherches portent sur le vêtement et les Lapons, mais il a ensuite bifurqué sur l'étude des entomologistes, puis du monde des sourds. Parfois, une nouvelle recherche va durer quinze ans, parfois deux recherches sont menées en parallèle. Anne Raulin a d'abord travaillé sur Manhattan, puis s'est penchée sur les diasporas chinoises du 13<sup>ème</sup> arrondissement, et récemment, elle a publié une biographie d'Abram Kardiner (Raulin 2016). Aussi, l'image de l'ethnologue spécialiste d'un seul terrain nous est peut-être renvoyée par nos pairs fondateurs comme Bronislaw Malinowski, Edward Evans-Pritchard, ou Ruth Benedict, et encore. Souvent, nous ne connaissons qu'une œuvre par auteur, comme Nels Anderson et les Hobos, qui ont fait les beaux jours de l'école de Chicago (Anderson 1993). Plus récemment Matthew Desmond et son étude sur l'habitat des pauvres de Milwaukee (Desmond 2019), ou bien encore Michael

---

<sup>28</sup> Cette posture est très proche, me semble-t-il, de ce que Paulo Freire nomme une « pédagogie critique » (Freire 2019).

Taussig et son « terrain » improbable décrit dans son livre *I Swear I Saw This* (Taussig 2011). À la manière d'une seconde vie, Marc Augé a beaucoup écrit à partir de la cinquantaine et de la traversée du jardin du Luxembourg (Augé 1985), laissant derrière lui ses travaux théoriques des sociétés d'Afrique noire. Il y a différentes raisons qui font que l'on change de terrain, ou que l'on n'en change pas. Mais tout cela ne s'inscrit-il pas dans une quête de soi ? Rétrospectivement, je referais ma thèse avec quelques modifications : j'augmenterais la précision de mes relevés, de mes observations, de mes entretiens. Mais je ne changerais pas pour une autre hypothèse que celle de la logique sacrificielle et des travaux de René Girard. S'agirait-il d'avancer jusqu'à l'épuisement des sources que le chercheur aurait encore quelque chose à dire. Changer de terrain où tourner indéfiniment autour du même objet, voilà deux postures qui ont pour objectif la même quête.

Bien évidemment, il y a des choix à faire, déterminés par notre trajectoire sociale et intellectuelle. Notre parcours est parsemé de carrefours qui nécessitent de prendre des décisions en accord avec notre éthique, et peut-être comme le souhaite Paulo Freire, ce « penser juste » qui nous construit (Freire 2019). Pour ma part, la plupart n'ont pas seulement été le fait d'opportunités liées à un emploi et à une rémunération : ils sont le fruit d'une démarche intellectuelle, presque d'une stratégie. J'ai souvent dû rebondir et tirer profit des situations données. Comme ethnologue contractuel (Doc 18), je n'ai pas toujours eu le choix de mes objets de recherche, mais je les ai toujours orientés selon mes attentes et mes engagements, et selon ma posture éthique et mon habitus de classe<sup>29</sup>. Durant toute cette période, j'ai appliqué la logique du décentrement où comment rester à distance de son objet tout en en faisant le tour, tout en ayant conscience de ma place. Se placer à côté du sujet et l'observer peut être tranquilisant ou stabilisant. Mais il y a un moment où il faut prendre ses responsabilités, et tenir ses engagements. En choisissant de travailler sur les personnes sans-logis, j'avais décidé de prendre position pour et non contre eux. À partir d'un certain moment, et selon le sujet, l'implication du chercheur devient incontournable. Pour moi, il s'agit d'une posture éthique située entre le bien et le mal, et donc résultant d'une morale judéo-chrétienne et/ou d'une socialisation d'appartenance de classe. S'agissant des personnes à la rue, mes motivations étaient celles de vouloir éradiquer la misère, ou tout du moins, de la dénoncer.

---

<sup>29</sup> Je ne suis pas non plus épris de lutte comme peut l'être le couple Pinçon-Charlot (Pinçon & Pinçon-Charlot 2021).

J'entrevois le capitalisme comme un cancer<sup>30</sup>. Ces questions ont taraudé nombre de chercheurs. Début 2000, un ouvrage collectif a été consacré à l'implication et à l'engagement à l'occasion d'un hommage rendu au sociologue Philippe Lucas (Fritsch 2000). Dans ce livre, Michel Rautenberg distingue l'application de l'implication (Rautenberg 2000). Il revient sur sa position d'ethnologue au ministère de la Culture, alors qu'il était ethnologue régional attaché à la mission du Patrimoine ethnologique, et pose son regard d'ethnologue sur le rapport entre politique et science :

« Dès lors que le chercheur s'attache délibérément à répondre à une demande sociale qui utilisera ses travaux à des fins autres que scientifiques, il doit réfléchir aux conséquences de cette implication sur ses positions scientifiques » (Rautenberg 2000). »

À cette époque, Michel Rautenberg pose les bases d'une réflexion qui m'a suivi durant toute ma carrière (Doc 4; Doc 33). Dans un autre ouvrage collectif, Sylvie Fainzang questionne l'implication du chercheur et son rapport à l'informateur (Fainzang 2002). Enfin, Patrick Gaboriau s'empare de la question politique et épistémologique pour affirmer que « dans la pratique des sciences sociales, l'objectivité proclamée est contredite par la place politique occupée, clairement situable chez la majorité des auteurs de renom » (Gaboriau 2008 : 93). C'est cette dimension éthique qui allait me suivre dans les méandres du monde de la dentelle à Calais.

#### **4. Parcours intellectuel et trajectoire autour de l'étude des métiers de la dentelle mécanique**

En mars 1997, je soutenais ma thèse. Confiant dans la recherche contractuelle, je décidais de poursuivre une carrière d'ethnologue au service des collectivités, et je m'apprêtais à me rapprocher du musée. Ma conclusion sur les rites sacrificiels ne donnait que peu d'espoir aux personnes à la rue, et j'en étais affecté. J'étais révolté contre la société capitaliste et je sentais le besoin de m'investir dans un nouvel objet de recherche. Cependant le groupe de recherche sur la pauvreté avait l'ambition de révéler au grand public ces mécanismes mortifères et

---

<sup>30</sup> La ville néo-libérale est également un cancer. J'entends pas là qu'elle reprend dans sa structuration les codes et les valeurs d'une société constituée sur la base de l'entretien des rapports de domination, où les dominés sont eux-mêmes dominés par leur domination (Delgado, 2016).

contribuer à faire changer les choses (Doc 6). Mais il fallait se rendre à l'évidence : nos travaux n'avaient eu aucune incidence sur le sort des SDF. Comme le souligne Colette Pétonnet, « le gaspillage des forces vives n'a aucune importance à l'échelle de l'histoire » (Pétonnet 2018 : 288). J'ai encore attendu quelque mois avant d'intégrer le musée des Beaux-Arts et de la Dentelle. J'avais envisagé de mener cette enquête sur le « monde de la dentelle », car il s'agissait d'un terrain assez vaste, pour reprendre une analogie avec Howard Becker qui avait intitulé son livre *Les mondes de l'art* (Becker 1988). Il s'agissait d'embrasser l'étendue la plus large possible et de mener de front un travail d'enquête tous azimuts à travers la ville. Ma thèse m'avait appris à cerner un objet sur un plan monographique, en essayant de faire le tour d'une question. Comme déjà dit, je me situais dans le courant d'une anthropologie urbaine de type holistique, pour reprendre les propos de Jacques Gutwirth (Gutwirth 1982).

La fonction d'ethnologue au sein d'un musée est un des débouchés possibles dans la formation à l'ethnologie (Pétonnet & Pouchelle 2018), mais elle nécessite une compétence en « ethnologie des techniques » que j'ai pu acquérir grâce à l'intervention de Denis Chevallier. Lorsque je suis arrivé à Calais, je lui ai demandé conseil. Cela m'a permis d'accréditer ma position et mon programme de recherche autour d'une collecte de la mémoire des professionnels de la dentelle. Je travaillais à la fois sur le patrimoine matériel et immatériel du monde dentellier<sup>31</sup>. Sur une hiérarchie qui va du bas de l'échelle sociale jusqu'aux grands patrons, chaque tranche peut se découper selon une tâche particulière qui s'inscrit dans une division du travail, suivant la longue chaîne opératoire de la fabrication de la dentelle, à laquelle il faut ajouter celle de la teinture. Ma recherche autour de la chaîne opératoire a été reprise dans son intégralité lors de l'inauguration du musée<sup>32</sup> (Doc 3 & Doc 5).

Cette immersion n'a pu se concrétiser qu'après une étape de mise en confiance des patrons et des ouvriers. Petit à petit, je me suis familiarisé avec les entreprises et je me suis fait « oublier ». Les entreprises sont installées dans des bâtiments datant du XIXe siècle, eux-mêmes conçus sous forme de *sheds* prolongés sur les pignons par des *bow-windows*, que les Calaisiens appellent des « lanterneaux ». À l'origine, un seul moteur à vapeur fournissait

---

<sup>31</sup> Cela renvoie aux questions soulevées par Michel Rautenberg, et dont il a déjà été question.

<sup>32</sup> A noter que mon travail est crédité au titre de la « recherche documentaire et historique », repris par Arnaud Hamy & Martine Fosse pour le chapitre intitulé « L'atelier de fabrication », pp. 102-131. Cette publication est reprise intégralement de mon rapport intitulé : *Les métiers de la fabrication*, cahier d'ethnologie n°3, Trame-Dentelle de Calais, 1999, 62 p. inédit. Martine Fosse, commissaire, *Galerie des collections*, Cité internationale de la dentelle et de la mode, Calais, 2010, 210 p.

l'énergie à tout le bâtiment grâce à des paliers et des courroies. La taille des entreprises était variable et ne pouvait parfois comprendre qu'un seul métier. L'architecture très particulière des bâtiments industriels est restée sur ce principe : de grands plans sur poutres en fonte délimités par des cloisons mobiles. Les *bow-windows*, par exemple, sont dues aux extensions des métiers à dentelle, et à leur allongement. Pour permettre de les installer, et plutôt que de reconstruire des bâtiments, les dentelliers ont pratiqué des ouvertures au niveau des fenêtres pour augmenter leur largeur. Cela permettait de réaliser de plus grand volume de dentelle mécanique pour une même durée de travail. Sans être un spécialiste de l'architecture des bâtiments industriels, le fait d'avoir pu arpenter ces usines m'a permis par la suite d'articuler l'architecture industrielle à la discipline de l'ethnologie.

Déroulons un peu le fil de cette chaîne opératoire. Chaque machine (encore appelée métier) est unique, son corps massif en fonte est moulé suivant un gabarit en bois que l'on trouvait encore dans quelques recoins. Ensuite, chaque métier était monté suivant un cahier des charges comprenant plusieurs systèmes Leavers qui comportaient parfois des centaines de barres<sup>33</sup> (Doc 3 & 5). Les nombreuses démolitions des usines ont vu disparaître des machines que l'on ne pourra ni reconstruire ni collecter. Le tout s'accompagne de la perte des savoir-faire très spécifiques qui fut l'objet d'un article paru dans une revue réservée aux entreprises (Doc 23). Dans cet article je faisais l'analogie entre la maladie d'Alzheimer et la perte de mémoire des entreprises, telle une sorte de syndrome immuable. Beaucoup d'industriels ne se préoccupent pas de la conservation de la mémoire ouvrière ni des savoir-faire. En acceptant de déplacer les usines aux confins de la Chine, ils anéantissent cent cinquante ans d'histoire ouvrière. Dans cet article, j'ai essayé de sensibiliser le lectorat à cette question, fidèle à un engagement toujours présent.

Parallèlement, ma collecte a consisté à réaliser une cinquantaine d'entretiens semi-directifs, d'hommes et de femmes, en suivant le découpage de la chaîne opératoire, qui va de l'effileuse à domicile jusqu'au patron d'entreprise. Cette immersion m'a permis de mener de nombreuses observations également au sein du patronat, ce que je n'aurais jamais pu espérer

---

<sup>33</sup> Les barres sont en réalité des lames perforées dans lesquelles passent les fils de guimpe. En se déplaçant entre les fils de la chaîne, les fils tracent le dessin.

faire si j'avais été étiqueté comme « anthropologue marxiste<sup>34</sup> ». Les portes m'étaient ouvertes et cela m'a permis d'évacuer un certain nombre d'idées reçues, notamment autour des secrets d'entreprises. Dans chacune d'elles, il est coutume de dire que les metteurs en cartes<sup>35</sup> conservent des secrets de fabrication particuliers. Cela est lié à la spécificité des métiers à dentelle, de leur conception et de la potentialité de ces machines. Cependant, lors de mes observations j'ai pu me rendre compte que les metteurs en carte possédaient les détails des métiers des entreprises concurrentes, ce qui permettait parfois de proposer du travail à façon, lorsque les commandes devaient être prêtes rapidement. Cela donnait un autre sens à la notion de concurrence. D'autre part, le type de motifs et le travail des fils donnent une bonne idée du montage du métier à dentelle. Aussi, lorsqu'un nouveau type de dentelle arrive sur le marché, l'entreprise est rapidement identifiée. J'ai pu le vérifier lorsque j'ai présenté à des tullistes des dentelles réalisées en Chine<sup>36</sup>.

Un autre exemple est celui plus ambigu du travail manuel des brodeuses. Dans une des phases d'ennoblissement du textile destiné à la robe, sur laize<sup>37</sup>, les brodeuses vont enrichir les motifs floraux en ajoutant un fil plus gros. Ce travail est effectué manuellement, et les motifs sont répétés à l'infini. De sorte que le chef d'atelier pousse les ouvrières à reproduire le dessin le plus régulièrement possible, alors que la mise en valeur du travail repose sur les imperfections du travail manuel. Ces observations ont donné lieu à une conférence et un article publié dans le cadre de mes activités au sein de l'Association française d'étude du textile (Doc 16). C'est ce genre d'observations qui permet de construire une idée de la réalité

---

<sup>34</sup> Il existe un rapport de recherche datant du début des années 1980 portant sur l'étude des métiers de la dentelle à Calais qui propose une lecture marxiste des rapports de production. Ce rapport avait très mal été reçu par les patrons calaisiens. Cf. Lydia Tabary-Taveau, *Système technique, système social et situation économique : le centre dentellier calaisien*, 1982, AO 82.62.

<sup>35</sup> La mise en cartes est une étape décisive dans la fabrication de la dentelle qui consiste à reproduire les mouvements que devra exécuter la machine pour tracer le dessin.

<sup>36</sup> Vers la fin des années 1990, quelques entreprises calaisiennes ont exporté leurs machines en Chine pour augmenter la productivité et baisser les coûts de production. J'ai pu voir des photographies montrant quatre ouvrières pour une machine alors qu'à Calais la tendance était de poster un tulliste pour deux métiers.

<sup>37</sup> Par rapport au galon qui lui est une dentelle aux motifs répétés sur une largeur variable de 1 à 20 cm, la laize est aussi basée sur une répétition de motifs, mais d'une largeur supérieure allant de 140 à 500 cm.

sociale et culturelle, y compris dans les rapports de domination. Ces données n'ont pas été intégrées au parcours muséographique, ce qui souligne le rôle politique du musée<sup>38</sup>.

Muni d'un magnétophone numérique, j'arpentais les entreprises, et lorsque « j'accrochais » avec un ouvrier ou un employé, je réalisais un ou plusieurs entretiens d'une heure environ. Le choix des informateurs était édicté par une forme d'empathie que je n'avais à l'époque pas questionnée (Gallenga 2008). J'avais négocié avec l'ensemble des patrons pour pouvoir empiéter sur le temps de travail des ouvriers durant leur présence dans l'entreprise. Cela me conférait une « supériorité » qui me plaçait du côté des patrons bien que je n'avais aucun pouvoir hiérarchique. J'étais identifié au musée, sorte d'institution acceptable et acceptée. J'ai également réalisé des entretiens auprès de personnes retraitées, ce qui permettait de dépasser la censure due à l'activité professionnelle, et de découvrir d'autres formes plus anciennes de fonctionnement. Par exemple, j'ai pu m'entretenir avec un metteur de cartes qui avait réalisé une laize pour la robe de mariée d'une aristocrate. Une fois le métrage réalisé, les cartons furent détruits sous ses yeux. Je partais dans l'idée de faire deux entretiens minimum, mais j'ai pu réaliser toute une série d'entretiens avec un tulliste en particulier. Le tulliste est considéré comme le « roi de la dentelle mécanique », encore à l'époque, même si la profession était sur le déclin. Dans les années 1990, une expression locale marquait le désaveu de ce métier : « *si tu n'travailles pàs à l'école, t'iras din l'tulle !* », avec l'accent calaisien. Ce tulliste était devenu son propre patron et il avait écrit sa biographie sur un cahier d'écolier. C'était une autobiographie qu'il m'avait lue lors du premier entretien. Par la suite, je lui ai dit de laisser son texte de côté et de me raconter autrement son histoire. Parallèlement, j'étais en contact avec une journaliste de *La Voix du Nord* et lui avais parlé de ce travail d'écriture. Comme le journal tenait à l'époque une rubrique sur les métiers de la dentelle, la journaliste avait eu l'idée d'arranger le texte et de le publier dans le numéro du dimanche, en plusieurs épisodes. Cela a été pour lui un moment de reconnaissance personnelle et familiale, et a contribué à m'identifier positivement à l'échelle de la ville.

Pour avoir discuté de nombreuses fois à bâton rompu avec lui, je savais qu'une de ses filles vivait à la Réunion. Lors d'un séjour sur l'île, je saisis l'occasion pour lui rendre visite. Je prolongeais ainsi mon terrain de 10.000 kilomètres. En quelque sorte, mon terrain s'était

---

<sup>38</sup> De même que les motifs à croix gammée datant de la Seconde Guerre mondiale font l'objet d'une censure.



ouvert et prenait une tout autre dimension. Lorsque l'on travaille dans le milieu professionnel, comme a pu le faire Philippe Erikson comme électricien dans une entreprise, on accède à un niveau d'information impossible à obtenir autrement (Erikson 2002). Colette Pétonnet avait abordé ce sujet dans un article (Pétonnet 2018), et c'est l'un des problèmes de nos sociétés modernes du fait du cloisonnement des activités privées et publiques, et notamment du monde du travail. Il est souvent impossible d'observer dedans et dehors à la fois. Pour l'occasion, il était possible d'observer « ailleurs ». Lorsque l'enquête se situe dans le cadre professionnel, avoir accès au registre de la famille nécessite une immersion longue. En étant ethnologue chargé de collecter la mémoire du milieu dentellier, j'ai pu m'immerger dans les entreprises, et poursuivre ce travail à l'extérieur, et parfois rejoindre le cadre privé familial<sup>39</sup>. En quelques sortes, ce terrain a offert un cadre privilégié pour un ethnologue.

Je bénéficiais également d'atouts familiaux qui ont pu me faire profiter de leur réseau d'inter-connaissances pour prolonger ce travail de collecte en dehors du réseau institutionnel. Cet aspect « sous-terrain » de mon travail était possible parce qu'un climat de confiance était établi. Questionner l'existence d'un « droit de cuissage », par exemple, est resté du domaine de la légende, car je n'ai jamais obtenu de témoignages directs. Cela pose la limite des genres dans l'enquête qu'une immersion longue ne peut compenser. Cela dit, l'observation est restée un outil incontournable. Comme le souligne Colette Pétonnet, « pour l'ethnologue que je suis, il n'y a pas de meilleures informations que celles que l'on obtient sans questionnement » (Pétonnet 2018).

Je me suis passionné pour la dentelle de Calais, et j'ai pu valoriser ce travail de différentes manières. D'abord dans le cadre de ma mission, j'ai réalisé des schémas, plusieurs chaînes opératoires et plusieurs rapports pour le compte de la préfiguration<sup>40</sup>. Ces éléments ont participé aux cahiers des charges pour la réalisation du projet du musée de la Dentelle<sup>41</sup>. Ils

---

<sup>39</sup> Par exemple pour l'exposition *Marions-nous... En dentelles !*, j'ai réalisé une ethnographie d'un mariage calaisien.

<sup>40</sup> Jouenne Noël, *Description des chaînes opératoires de la dentelle de Calais, Etude de programmation du Musée de la Dentelle et de la Mode*. Préprogrammation muséographie. Trame-Dentelle de Calais, 1998, 52 p.; *L'outillage du tulliste. Description, utilisation et particularité de l'outillage*, Trame-Dentelle de Calais, 1998, 20 p.; *On pouvait pas m'en faire accroire. Enquête ethnologique sur les savoir-faire du monde dentellier calaisien*, Trame-Dentelle de Calais, 1999, 74 p.; *Les métiers de la création*, cahier d'ethnologie n°1, Trame-Dentelle de Calais, 1999, 46 p.; *L'ennoblissement de la dentelle*, cahier d'ethnologie n°2, Trame-Dentelle de Calais, 1999, 47 p.; *Les métiers de la fabrication*, cahier d'ethnologie n°3, Trame-Dentelle de Calais, 1999, 62 p.

<sup>41</sup> Le cabinet Moatti-Rivière a gagné ce concours international en 2008.

ont accompagné le parcours muséographique de la fabrication de la dentelle mécanique, de sa conception à sa finition. Nous n'étions malheureusement plus sur Calais à cette époque, ayant quitté le département en 2000. Du reste, le travail de collecte a pu donner lieu à d'autres types de valorisations, dont des participations à des expositions, avec la publication des catalogues<sup>42</sup>, et un accompagnement du photographe anglais Michael Kenna lors de ses visites et de ses pérégrinations. En retour, l'éditeur Yves-Marie Marchand<sup>43</sup> m'a confié l'écriture du texte qui accompagne son ouvrage, lequel a ensuite été traduit en anglais et publié aux États-Unis (Doc 3 & 5). J'ai été très honoré de partager cette expérience, humainement riche et intellectuellement féconde.

Une autre de mes missions était de collecter et d'inventorier des objets de l'industrie dentellière. Les ouvriers me confiaient des outils fabriqués de leur main, tels un crochet, une poudrette, une braquette coudée, ou tout autre ustensile nécessaire au tulliste. Je les inventoriais me rapprochant des ethnographes du siècle passé qui rapportaient des objets ethnographiques des colonies. Ce n'était pas si différent, à l'exception du fait qu'ils me donnaient ces objets de « bon cœur »<sup>44</sup>. Le crochet, par exemple, est un objet très particulier. Son corps est fait dans un bois dur creusé pour laisser le pouce prendre sa place et ainsi permettre de le positionner parfaitement, car le tulliste travaille en aveugle. Le crochet est réalisé dans une baleine de parapluie et inséré à force dans le manche. Une balle de la Seconde Guerre, récupérée dans les dunes, est percée et permet le sertissage de l'ensemble. C'est un objet singulier que les tullistes apprennent à réaliser durant les années d'apprentissage. Certains sont gravés et illustrent un savoir-faire acquis sur le tas.

J'ai également produit des textes pour une exposition, rencontré des artistes, des photographes, et des conservateurs. J'étais aussi la cheville ouvrière de l'association Trame-Dentelle de Calais, et principal rédacteur de la *Lettre de Trame* que nous diffusions à plus d'une centaine d'adhérents. C'était pour moi l'occasion de valoriser certains aspects de mon enquête et de montrer aux habitants une forme de reconnaissance. Comme je faisais partie des

---

<sup>42</sup> Jouenne Noël, *Marions-nous... En dentelles !*, catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, Calais, 1998, 48 p.; « Promenade verticale dans les dunes », Bernadette Genée, *Showroom, magasins du corps*, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, Calais, 2001, p. 10.

<sup>43</sup> Il a créé et dirigé les éditions MARVAL.

<sup>44</sup> La notion de « bon cœur » est effectivement ambiguë et mériterait une page d'analyse. Sachant que ces objets devenaient inaliénable en entrant au musée, il faudrait chercher du côté du don et du contre-don, de la recherche d'une postérité ou d'un avantage symbolique.

membres fondateurs de l'association française de l'étude du textile (AFET<sup>45</sup>), dont il a déjà été question, j'ai proposé quelques interventions qui ont donné lieu à une publication sur la thématique de l'erreur en textile (Doc 16).

Chaque objet d'étude renferme une quantité d'informations nouvelles, à commencer par le vocabulaire, les expressions, les techniques, et tout un ensemble de choses qui façonnent les réalités sociales, culturelles, économiques, politiques et religieuses. Cela revient à dire qu'il s'agit d'un fait social total comme Marcel Mauss a pu le définir (Mauss 1985).

## **5. Nouvel ancrage professionnel : La recherche au musée de la Faux de Pont Salomon**

Pour des raisons de mobilité professionnelle, nous sommes repartis dans une petite ville de Haute-Loire, qui possédait un patrimoine et une histoire autour de la dentelle mécanique du Puy. Ma femme a occupé un poste au musée en préfiguration, et nous étions en lien étroit avec le réseau de l'AFET. Nous arrivions avec deux enfants, et cette étape invitait à un nouveau départ. Lorsque nous nous sommes installés dans une maison de bourg, je me voyais dans la peau d'un Henri-Pierre Jeudy faisant une émission de radio sur France Culture autour de la place publique ou en train d'écrire la chronique villageoise (Jeudy 2006). Toutefois, il est compliqué de faire la chronique d'un village et de noter jour après jour dans son journal de terrain les éléments constitutifs de la vie villageoise. J'ai rapidement mis de côté cette idée issue de la tentation de tout noter, pour ne pas me disperser, mais aussi pour préserver une intimité familiale et relationnelle.

La réalisation d'un projet scientifique et culturel passe par de nombreuses étapes dont certaines nécessitent d'autres compétences que celles de l'ethnologie. La préfiguration du musée de la Faux et de la faucille de Pont Salomon n'est pas en soi originale. À travers la France, des sites industriels en perdition essaient de se reconvertir en écomusées (Rivière 1989). Maîtrisant les enjeux, j'ai rapidement pris conscience des volontés politiques, portées par le pouvoir politique local, et soumises aux aléas des changements électoraux. Rompu à

---

<sup>45</sup> Association Française pour l'Etude du Textile, créée par Sophie Desrosiers dont le compagnon était Georges Guille-Escuret (1955-2021). Je suis l'auteur du premier logotype noir et rouge.

l'ethnographie des chaînes opératoires, découvrant une passion pour la généalogie<sup>46</sup>, la mécanique et les archives m'ont permis de revoir les premiers éléments du dossier. Des erreurs figuraient sur la généalogie des Binachon, et des Massenet<sup>47</sup>. J'avais accès au fonds déposé aux archives départementales, et j'ai pu travailler d'arrache-pied pendant six mois pour mener à bien cette mission. J'étais confronté à des problèmes de conservation préventive, et j'ai rédigé un rapport conséquent<sup>48</sup>. Faute de soutien politique, le projet fut suspendu.

Cette expérience complète et complexe m'a permis d'affiner une méthodologie de recherche en archives, de croiser des éléments techniques et sociaux, et de concrétiser un intérêt pour l'ethnologie au service de la muséologie. Aussi intense qu'elle fût, cette tâche qui mêlait ethnographie et réflexion muséale m'a permis d'acquérir des compétences en termes de réalisation de rapport, et de saisir quelques enjeux politiques et économiques. C'est à cette époque que j'ai écrit un article sur les relations d'enquête contractuelle (Doc 4). L'ethnologue est en constante relation avec les pouvoirs politiques et la population. Tout en tenant le cap de la recherche d'une vérité, il doit entretenir des liens étroits et faire respecter une éthique de la recherche parfois incompatible avec les ambitions locales.

L'enquête mêlait un travail sur l'activité proto-industrielle, l'habitat et les fonctions que l'on trouve dans une petite ville comme le commerce, l'enseignement, les soins et l'église. À Pont-Salomon, tout est l'œuvre de la famille Binachon. L'éducation, le logement et les soins faisaient partie des avantages sociaux accordés aux ouvriers. Cet exemple rappelle les initiatives de Charles Fourier (1772-1837) ou de Victor Considérant (1808-1893) (Considérant 1848). La richesse de ce site a malheureusement été dépouillée de sa valeur foncière par manque d'ambition, et de protection d'un bourg qui aurait dû être classé en ZPPAUP<sup>49</sup>.

---

<sup>46</sup> Martine Segalen a éprouvé la même passion, Cf. Martine Segalen, « Pourquoi mon père n'aurait pas dû épouser ma mère, récit d'une quête généalogique », *Mondes ethnographiques*, n°30, septembre 2015 [en ligne]

<sup>47</sup> Pont Salomon est la ville de l'enfance du compositeur Jules Massenet (1842-1912).

<sup>48</sup> Jouenne Noël, *Projet d'orientation scientifique et culturel*, Musée de la Faulx, Pont-Salomon, janvier, 2001, 144 p.

<sup>49</sup> Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager qui a été remplacé par AVAP en 2010. Des propriétaires privés ont racheté certains ateliers qu'ils ont transformé en logements.

Parallèlement à cette étude, j'ai proposé quelques activités d'enseignement, et j'ai continué à valoriser mes premiers travaux de chercheurs<sup>50</sup> (Doc 6). C'est à cette période que j'ai commencé à rédiger des comptes rendus pour la revue *L'Homme* (Doc 1 & 2 et suivants). Cette étape marque une transition dans mon parcours d'ethnologue sous-contrat, et la confirmation que ce métier correspond à mes attentes.

## 6. Enseigner à l'université et développer une ethnologie des techniques

En 2001, j'ai 39 ans, et le sentiment d'avoir à transmettre<sup>51</sup> des savoirs, des savoir-faire et un savoir-être. Mon ancrage intellectuel pédagogique s'articule historiquement à la pensée de Carl R. Rogers (1902-1987). Il s'agit d'une pédagogie ouverte, très proche d'une conception de la méthode ethnologique tournée vers l'autre, et critique. Par exemple, lorsqu'il écrit : « J'attache une valeur énorme au fait de pouvoir me permettre de comprendre une autre personne » (Rogers 1968 : 17), il crée de la distance et fonde son enseignement sur l'écoute plutôt que sur l'imposition comme le ferait une pédagogie fermée, basée sur le cours magistral, par exemple. C'est aussi une démarche très positive, qui s'appuie sur l'expérience et les processus de devenir d'une personne. En soi, cette méthode est capable de nous transformer.

« Si vous comprenez réellement une autre personne de cette façon [en prenant un risque réel], si vous êtes disposé à pénétrer dans son univers et à percevoir sous quel jour la vie lui apparaît, sans essayer aucunement de porter des jugements de valeur, vous courez le risque d'être changé vous-même » (Rogers 1968 : 233).

La conception de Carl R. Rogers est à mes yeux assez proche de celle de Paulo Freire que je lirais plus tard (Freire 2019). C'est cette posture qui a animé mes enseignements à l'université, en école d'architecture, et aussi ma démarche ethnographique. Cette forme

---

<sup>50</sup> Noël Jouenne, « Comment devient-on un homme ? Lorsque l'illustration aide à grandir : pour une relecture des aventures de Babar », *Citrouille*, n° 28, avril, 2001, pp. 39-40; « Parler-dentelle », *Lieux d'Être*, revue de création poétique et culturelle, n°31, pp. 53-54; « La main ou la culture incarnée », *Lieux d'Être*, n° 32, pp. 141-143; *La main*, Ligne(s) de Trame, Hors Série, 2001, 16 p.

<sup>51</sup> Tim Ingold réfute l'idée de transmission alors même qu'il transmet cette idée. Et je suis d'accord avec lui quand il écrit que « l'éducation est avant tout une question d'ouverture aux choses et au monde [...] c'est grâce à cette attention que le savoir est généré et transmis » (Ingold 2018).

d'attention à l'autre est également un des outils de l'ethnologue qui fait que cette approche devient quasi-naturelle.

À l'université, j'étais en charge d'un atelier de travaux dirigés portant sur les méthodes en sciences sociales. Outre les méthodes classiques de l'ethnologie, des différents types d'observation ou différents types d'entretiens, il était également question d'utiliser les méthodes quantitatives. L'université mettait à disposition des logiciels de traitement statistiques comme Modalisa et Le Sphinx. J'ai mis à contribution la méthode de l'analyse factorielle des correspondances lors de mon premier terrain à Firminy (Doc 7).

J'ai également eu la responsabilité d'un cours magistral en cycle de licence sur le suicide que j'abordais avec Émile Durkheim (1858-1917), Maurice Halbwachs (1877-1945), et les auteurs contemporains, comme Christian Baudelot & Roger Establet ou Christophe Desjours. C'est un renouveau des études statistiques qui tentent de croiser les faits sociaux selon de multiples critères — comme le genre, la jeunesse ou la profession — à une échelle variable. Travailler sur le suicide attire inmanquablement des regards de personnes fascinées par la mort, et capte l'attention de l'auditoire. Cela montre aussi que les méthodes de l'ethnologie doivent se diversifier au contact de la demande, du terrain d'enquête ou des questionnements.

L'essentiel de mon activité pédagogique reposait sur ces deux enseignements. Je mettais à profit mon expérience, et mes connaissances tout en permettant aux étudiants de développer leur intérêt pour les sciences sociales et l'anthropologie urbaine. La plupart des dossiers portaient sur des thèmes communs, comme la mode, les tatouages ou les tags, mais d'autres étaient plus originaux, et abordaient la thématique de l'habitat collectif ou des soins palliatifs.

La plupart des étudiantes (en majorité des femmes) se préparaient au concours d'assistante sociale ou d'infirmière. Très peu ont prolongé leur formation universitaire, bien qu'aujourd'hui quelques maîtres et certaines maîtresses de conférences ont commencé dans mon atelier. Assez rapidement, une routine s'était installée et l'enseignement, année après année, reposait sur les mêmes bases. C'est un danger que décrivent certains pédagogues et que nous devons surveiller pour éviter la démotivation. Bien évidemment les étudiants changeaient et leur sujet également. J'ai conservé avec quelques-uns des contacts, comme il arrive parfois. C'est étonnant de voir comment nos propos accrochent un ou une étudiante, et avec quelle force ce lien va perdurer. C'est sans doute à rapprocher avec ce qu'Évelyne

Bouteyre appelle des « tuteurs de résilience » (Bouteyre 2008) qu'il faut considérer au sens large. Pour moi, ce lien s'inscrit directement dans le pouvoir de la pédagogie.

Mon arrivée a coïncidé avec le séminaire du Cresal portant sur Gilbert Simondon (1924-1989). J'avais commencé la lecture de son ouvrage sur le *Mode d'existence des objets techniques* qui m'était d'une grande utilité pour approcher les calculatrices de poche (Simondon 1989), à travers ce que je pourrais appeler une « ethnologie des techniques », dont il sera question plus bas<sup>52</sup>. Cela a conforté cette idée que Gilbert Simondon apportait une autre vision du rapport aux techniques qui enrichissait les travaux de Marcel Mauss (1872-1950), de Bertrand Gille (1920-1980), d'André Leroi-Gourhan (1911-1986) et d'André-Georges Haudricourt (1911-1996) pour ne citer que ces quatre noms.

Durant une période de chômage, en 2001, j'ai initié un site Internet personnel qui proposait une approche scientifique de l'objet « calculatrice de poche », en associant une méthode rigoureuse accompagnée d'une histoire « sensible » de l'objet<sup>53</sup>. Mon expérience dans le domaine des inventaires m'a permis de concrétiser cet aspect technique et de réaliser une fiche d'inventaire type qui a été reprise par d'autres collectionneurs. Mon intérêt pour documenter un objet technique est puisé dans une ethnographie des objets techniques. Il est primordial de pouvoir documenter un objet autour de son histoire, de son économie, de ses usages et des pratiques associées. Ce que j'appelle « sensible » renvoie à une subjectivité idiosyncrasique. Par exemple, j'avais fait l'acquisition d'un modèle Sharp EL-814 de 1973, que son propriétaire m'avait vendu accompagné de l'histoire de son usage et des circonstances de son achat<sup>54</sup>. À l'époque, posséder une calculatrice électronique à quatre fonctions était un signe de prestige et de professionnalisme, gage de l'assurance d'une prestation sérieuse. Il était radiothérapeute et devait calculer avec précision la dose tumoricide à délivrer.

---

<sup>52</sup> Gilbert Simondon est également au centre de la réflexion sur ce qu'est un vélo que je développe dans le mémoire inédit.

<sup>53</sup> <http://noel.jouenne.pagesperso-orange.fr/calc.html>, et la page dédiée au calculateur Hewlett-Packard 41C sur <http://www.noel.hp41.eu>

<sup>54</sup> Voir « Alain et sa Sharp EL 814 », <http://noel.jouenne.pagesperso-orange.fr/alain.html>

En participant à un congrès sur les objets techniques, j'ai fait des rencontres qui ont abouti à la publication de plusieurs articles dans la revue *Les Génies de la Science*<sup>55</sup> et dans les *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences* (Doc 9). Grâce à ces travaux, j'ai pu acquérir une certaine reconnaissance dans ce domaine. Cela m'a conduit en 2007, à accepter une mission confiée par le musée Lecoq de Clermont-Ferrand<sup>56</sup>. Il s'agissait de renseigner une donation de règles à calcul ayant été versée au musée. Chaque règle comporte une série d'échelles logarithmiques qui permettent d'effectuer des calculs complexes et précis. Il existe à travers le monde des collectionneurs rassemblés lors de conventions annuelles pour débattre très sérieusement des atouts de telle ou telle marque, et de l'antériorité de telle ou telle autre. Quelques règles sont présentées dans la collection permanente du musée. Ce travail a fait l'objet d'une publication à six mains dans la revue de la société savante clermontoise (Doc 25).

Ainsi, j'ai acquis une expérience dans l'enseignement universitaire, tout en poursuivant mes contrats de recherche et en développant mon intérêt pour l'ethnologie des techniques autour des instruments de calcul. Le dialogue avec mes pairs m'a ouvert des perspectives intellectuelles et sociales. C'est à ce moment-là que j'ai répondu à un appel d'offres du ministère de la Culture sur les espaces communs qui allait me conduire chez Le Corbusier.

## **7. Le Corbusier à Firminy : de l'étude de la vie en immeuble collectif à la valorisation de la recherche**

Mon appétit pour la recherche allait trouver satisfaction dans le département voisin, la Loire, de l'autre côté de Pont-Salomon, dans ce territoire où avaient été tentées des expérimentations sociales au cours du milieu du XIXe siècle.

---

<sup>55</sup> <https://www.pourlascience.fr/sr/histoire-objets/la-regle-a-calcul-extinction-programmee-873.php>, <https://www.pourlascience.fr/sd/histoire-sciences/un-triomphe-japonais-la-calculatrice-de-poche-3378.php>, <https://www.pourlascience.fr/sr/histoire-objets/la-deroutante-histoire-du-module-paname-2502.php>, consulté le 26 janvier 2021.

<sup>56</sup> Clermont-Ferrand est la ville natale de Blaise Pascal. Le musée Lecoq possède deux Pascaline et une collection raisonnée de calculatrices (mécaniques et électroniques) des origines à 1973. Un précédent conservateur avait eu l'ambition de créer un musée dédié à la calculatrice qui a fait l'objet d'une préfiguration. Voir : *Introduction à une exposition sur l'histoire des machines arithmétiques de Pascal à 1973*, Ville de Clermont Ferrand, 2000



Je me préparais à une longue enquête ethnologique qui nécessitait un travail de lectures important. M'étant attaché à ce que j'ai appelé plus tard le « degré zéro de l'habiter<sup>57</sup> » avec ma thèse sur les populations *sine domo*, mon enquête sur le monde dentellier calaisien et l'étude d'une préfiguration d'un musée, l'étude des modes de vie en immeuble collectif a été une quatrième grosse étape de ma carrière. Partant de l'immeuble de grande hauteur (IGHZ) conçu par Le Corbusier en 1965-1968, je me suis ensuite intéressé à d'autres formes d'habitats collectifs pour arriver à l'étude des mouvements Castors dont il sera question plus bas.

Pour cette première phase de l'enquête de terrain, je m'étais associé à l'équipe dirigée par la sociologue Sylvette Denèfle dans le but de mener un travail comparatif sur les unités de Firminy et de Rezé-les-Nantes. Ce rapprochement des disciplines m'a permis de mesurer l'écart entre des conceptions méthodologiques et les articulations liées au terrain. Cette enquête a donné lieu à la production d'un rapport<sup>58</sup>.

Si le sens commun considère la sociologie comme l'ethnologie d'un même regard, il y a cependant des différences dans la démarche comme dans les méthodes, et peut-être également dans les attentes. André Leroi-Gourhan a longuement discuté des différentes approches, et place l'anthropologie sur « le toit des recherches sur l'homme » (Leroi-Gourhan 1968 : 1816). La gestion des enjeux semble également différente, mais je retire de cette expérience collective un moment particulier dans mon parcours de chercheur. En définitive, « c'est bien en effet la même étendue que contemplent les anthropologues, les sociologues et les ethnologues et il n'y a pas lieu de s'étonner si les frontières qu'ils tracent empiètent largement les unes sur les autres » (Leroi-Gourhan 1968 : 1817). Cette recherche en équipe pluridisciplinaire m'a permis de préciser ma démarche, mes méthodes et mes objectifs, et pour commencer à d'abord être ethnographe, collecter des données et observer les faits. L'OPHLM de Firminy assurait le co-financement, puis lors de la seconde phase, a financé en totalité mon enquête. Le rapport a été remanié pour être publié sous le titre *La vie collective des habitants du Corbusier* (Doc 7).

---

<sup>57</sup> Noël Jouenne, *Introduction à une socio-anthropologie de l'espace domestique. L'habitat et l'espace domestique*, cours S341, Toulouse : ENSA, 2020, 176 p.

<sup>58</sup> Noël Jouenne, *Le Corbusier comme compétence : pratiques sociales dans l'unité d'habitation Le Corbusier de Firminy*, OPHLM-Université de Tours, 2003, 133 p.

Dans cette enquête, il s'agissait de s'immerger dans le quotidien des habitants de cet immeuble collectif et de capter les moments d'échange et de vie collective. J'arpentais les rues, des abords au toit-terrasse, les trois ascenseurs, et j'effectuais des entretiens semi-directifs tout en menant des observations. L'ouvrage est conçu en trois parties. La première concerne l'architecture, et son implantation dans le territoire appelous. Une grande part est accordée à Eugène Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction et maire de Firminy à l'époque. La seconde partie concerne la conception et la population de l'unité d'habitation depuis 1967 jusqu'aux débuts des années 2000. Une cinquantaine d'entretiens m'ont permis de « saturer » (Bertaux 2016) mon terrain et d'y trouver une série de neuf moments collectifs qui forment une unité. J'ai bien conscience que ces « moments collectifs » ne forment une mémoire collective qu'à partir du moment où ces récits font l'objet d'une réappropriation par les lecteurs.

C'est un phénomène comparable à celui vécu à Calais, lorsque les tullistes s'approprièrent la chaîne opératoire que je venais de représenter. Pour moi, il s'agit d'une enquête ethnographique, car la dimension analytique ne s'appuie pas sur un concept particulier ou une théorie à l'œuvre. J'y explique comment les premiers habitants ont vécu cette « modernité » avec l'arrivée du confort domestique (eau chaude, chauffage central), et comment ils sont passés d'un habitat précaire et souvent insalubre à cette forme d'habiter qui caractérise le mouvement des grands ensembles des années 1950 à 1980.

De 2001 à 2005, j'ai collecté, arpenté, observé, écouté, et senti la vie dans et autour de cet immeuble conçu par Le Corbusier (Doc 11), puis dans un immeuble de grande hauteur plus standard (Doc 17). Dans cette deuxième phase, il s'agissait de comparer des éléments de récits de vie en synchronie et en diachronie, et de relever les particularités des deux immeubles dans cet écho propre aux grands ensembles. Par exemple, comment les habitants classent ou hiérarchisent-ils les immeubles les uns par rapport aux autres ? Quel était le regard porté sur l'unité d'habitation Le Corbusier (appelée le Corbu) depuis son origine, et quels étaient les impacts et les conséquences de la vie dans ces immeubles, tout en tenant compte des enjeux politiques forts et imposants ? J'ai participé à des conférences, et ce travail a été la source d'enjeux locaux (Doc 20; Doc 21; Doc 29). Dès 2001, la ville de Firminy envisageait de faire patrimonialiser l'œuvre de Le Corbusier à l'échelle nationale. Par la suite, il a été question de tenter l'Unesco. J'ai participé aux premières réunions du conseil scientifique, à

peu près au moment où je quittais la Haute-Loire pour Toulouse. Beaucoup d'événements ont été marqués par des temps forts que je relate dans un troisième livre paru en 2017 (Doc 40).

Je suis partisan de laisser une grande place aux entretiens. En cela, ma conception de l'ethnologie diffère de celle de Colette Pétonnet<sup>59</sup>. Dans mon deuxième livre (Doc 17), j'ai choisi de livrer un long monologue dans un chapitre que j'ai intitulé « paroles d'habitant ». Cet informateur avait vécu toute son enfance à Firminy et avait été le témoin de tous ces changements. Je l'ai rencontré alors qu'il allait certains après-midi jouer aux boules sur la place centrale. La plupart du temps, il restait chez lui « à ne rien faire ». Il était chômeur de longue durée, et cette mort sociale lui était particulièrement pénible à vivre. Quand je suis arrivé pour l'entretien, j'ai vu qu'il m'attendait avec impatience, et qu'il avait envie de me raconter son histoire. À la lecture de son texte, il se dégage une poésie intense. On ressent une subjectivité énorme, du fait du décalage, par exemple, entre ses impressions et une réalité possible. Le passage sur la grosseur des châtaignes qu'il compare à des oranges (p. 122) en est un exemple éclairant. C'est justement cela qui m'importait : de voir comment cet homme arrivait à entretenir son histoire, tout en se raccrochant aux merveilles de son enfance. Il se raccrochait à son enfance parce qu'il ne pouvait plus se raccrocher au présent. La parole de nos informateurs ne doit pas servir uniquement de matériaux ethnographiques destinés à alimenter, sous forme de brèves citations, nos textes. Quand cela est nécessaire, il faut savoir leur donner leur place. J'estime que cette forme de retour est une marque de respect de l'informateur et une source heuristique.

J'ai placé en fin d'ouvrage une analyse factorielle des correspondances (AFC) dont la possibilité m'était offerte par l'accès aux sources et au logiciel. Juxtaposée à la transcription, elle est destinée à provoquer un questionnement sur les méthodes et à appuyer l'intérêt des croisements d'outils. Cette analyse factorielle permet de croiser les profils des habitants avec leurs origines culturelles et sociales. Savoir que les franco-français sont davantage chômeurs, divorcés et vivent dans un T3, alors que les franco-maghrébins sont mariés, salariés et vivent dans un T4 est signifiant lorsque l'on sait que la différence entre un T3 et un T4 tient à la présence d'un radiateur dans l'une des pièces<sup>60</sup>.

---

<sup>59</sup> Tout le monde connaît l'anecdote où elle raconte ses déboires avec un magnétophone qu'elle décide finalement de ranger.

<sup>60</sup> En supprimant un radiateur, la pièce se transforme en cellier. Le T4 devient un T3 ce qui permet de diminuer le montant du loyer.

Compte tenu de mon implication professionnelle, j'ai dû attendre dix ans avant de boucler cette enquête. En arrivant sur Toulouse, en septembre 2008, j'emportais dans mes valises une série de dix entretiens que j'avais réalisés à Firminy lors de la deuxième phase de l'enquête, et que je n'avais pas encore exploités. Les transcriptions étaient faites. Elles concernaient des entretiens réalisés autour de l'immeuble du Corbu, souvent effectués dans les alentours. Parmi eux, on comptait un avocat ayant participé à une expérience communautaire, un médecin en internat devenu maire, différents artistes et d'autres informateurs qui avaient tous en commun d'avoir vécu dans l'unité d'habitation. À Toulouse, j'avais le sentiment d'avoir laissé un chantier ouvert et je ressentais le besoin moral de valoriser ce travail<sup>61</sup>.

Comme ethnographe, ou ethnologue, nous avons une responsabilité. D'abord, pour reprendre une remarque de Tim Ingold, « nous n'étions pas les autres, mais *avec* les autres » (Ingold 2018). Le chercheur est présent lors de la restitution et de l'écriture, du remaniement des entretiens, du choix des textes et de leur mise en perspective argumentée. Le chercheur porte cette responsabilité de raconter une vérité, de livrer des « secrets » et une part d'intimité. Entre subjectivité et objectivité, la frontière est souvent ténue. Même s'il se protège et qu'il protège ses informateurs en soulignant par convention un anonymat, en transformant les lieux, et en changeant les dates, il n'est pas impossible que certaines personnes s'en trouvent, quand même, touchées. C'était d'autant plus difficile à Firminy qu'il y avait des « politiques », et des acteurs publics de terrain présents dans la presse écrite et télévisuelle. Il était par conséquent difficile, voire impossible, de ne pas les nommer. Pour cette raison, j'ai demandé leur accord, et parfois, comme pour des artistes, il était intéressant pour eux d'être cité. Dans la mesure où le travail d'écriture ethnologique devient avec le temps, un document à valeur historique, il est même préférable de ne pas brouiller les pistes en faussant les cartes. Ainsi, quand j'utilise l'entretien de l'ancien maire et résistant Théo Vial-Massat (1919-2013), son témoignage s'inscrit dans l'histoire de Firminy, dans celle de la Résistance, mais aussi dans sa biographie. Peu à peu, ces entretiens deviendront des matériaux à valeur historique (Doc 7, 17 & 40).

J'en suis d'autant plus conscient que certains de mes informateurs sont aujourd'hui décédés, et le rôle et la responsabilité du chercheur ne sont-ils pas, dans ce cas, de préserver la

---

<sup>61</sup> C'était peut-être la distance physique qui opérait comme un catalyseur. Mais ce nouveau statut me permettait enfin de boucler cette enquête.

mémoire ou plus largement ce qu'on appelle le patrimoine immatériel ? Il s'agit également d'une question éthique qui nous appartient en propre.

Dans ce troisième livre, il était pour moi assez cohérent de vouloir rassembler la série d'articles que j'avais réalisés auparavant, de manière à proposer une progression dans la logique d'écriture de cette recherche. C'était également le moment de faire une synthèse de mes travaux antérieurs et d'apporter quelques pistes à une réflexion toujours en cours sur les méthodes, et notamment de l'apport du travail de Leonardo Piasere, collaborateur italien de Patrick Williams, en matière de production. Cette notion assez puissante est pourtant difficile à saisir (Doc 40).

Ainsi, l'étude des pratiques sociales des habitants d'un immeuble collectif se réalise sous un certain angle, ou à partir de filtres particuliers (Doc 29). Cet angle se conçoit dans l'histoire qui m'a amené à étudier et à construire cet objet, et ces filtres sont liés à mon histoire et à ma formation. Ils sont ce que les sociologues nomment ma position dans l'espace social, économique, culturel, religieux et politique. C'est de cet endroit qu'il m'est possible d'observer et de proposer une interprétation du monde, et cet endroit est singulier. Cet endroit correspond à la concrétisation de ma socialisation, de ma formation en ethnologie et de ma position sociale, de ma posture et de mes engagements.

Comme le souligne, entre autres<sup>62</sup>, Tim Ingold, nous apprenons autant des étudiants que de nous même, et pour ce troisième ouvrage, j'avais besoin de me recentrer sur moi-même et de confronter ma perception des choses, peut-être sous une forme plus subjective qu'objective, mais qui me conduisait à concevoir une ethnologie dans sa totalité, l'observateur faisant partie de l'observation. Cette démarche m'a accompagné un peu plus loin, autour du travail sur la bicyclette dont il sera question plus bas et dans le mémoire inédit.

Avec le terrain « achevé » de Firminy, je tourne une page, et laisse le champ libre à d'autres enquêtes. Dans le même temps, mes ouvrages vivent leur vie et sont à leur tour convoqués pour participer à d'autres histoires<sup>63</sup>.

---

<sup>62</sup> C'est aussi ce que dit Paulo Freire, Carl R. Rogers, et d'autres pédagogues.

<sup>63</sup> Par exemple, l'exposition *Le Corbusier – Mesures de l'homme*, Centre Pompidou, du 29 avril au 3 août 2015, cité dans *20 minutes*, <https://www.20minutes.fr/culture/1597655-20150428-corbusier-architecte-humain-centre-pompidou>

Mon premier livre sur Firminy donne un aperçu du moment, de l'époque, qui n'a aujourd'hui plus vraiment grand-chose à voir. Je sais que ce livre a été offert en cadeau à des habitants, et qu'il est aujourd'hui perçu comme une page de l'histoire de l'immeuble. Il se vend toujours. À sa manière, ce livre a contribué à édifier le patrimoine Le Corbusier. Sans le vouloir, mais en en ayant conscience, j'ai participé à sa patrimonialisation, à sa mise en patrimoine. C'est une chance d'avoir pu travailler aussi longtemps à Firminy.

Je suis partisan de travailler sur le long terme, lorsque cela est possible. Les terrains trop courts sont frustrants, lorsqu'il faut partir alors que l'on commence à peine à devenir compétent. C'est rarement possible en recherche sous contrat. Ensuite, il faut pouvoir publier ses résultats sous forme d'article ou de livre. Le livre permet des développements et une liberté d'écriture que ne permet pas l'article. Toutes choses étant égales par ailleurs, les comités de lecture sont autant d'organes de censure ou d'harmonisation du texte qui parfois diluent les détails et effacent les arguments. L'écriture est en soi ardue et l'ajout d'un regard institutionnel peut écraser les tentatives de dépassement de soi. Agnès Jeanjean exprime particulièrement bien ce fait autour des « brouillons » (Jeanjean 2021) et l'exemple de Germaine Tillion (1907-2008) est particulièrement éclairant. Pour l'article, disons d'une manière triviale que c'est une autre paire de manches :

« Quand il s'agit d'un brouillon d'article, la loi de la revue, les politiques éditoriales vont s'appliquer au corps du texte, le discipliner en le faisant passer de « mains en mains » par des dispositifs collectifs d'évaluation et de transformation qui mis bout à bout produisent le « style » d'une revue et en sont la « marque de fabrique » – (mars 2020 entretien avec une coordinatrice éditoriale confinée) » (Jeanjean 2021 : 22).

Lorsque l'on voit la dépense d'énergie que Colette Pétonnet (Pétonnet & Lallemand 1984) fournit pour réussir à publier ses trois livres, on peut se dire qu'il existe en France un réel problème face à la publication de la recherche, et surtout de la recherche fondamentale. Mon choix a été de me tourner vers les éditions *L'Harmattan*, où de nos jours, tant de chercheurs y ont recours lorsqu'ils sont déboutés du circuit d'éditeurs plus prestigieux. Je veux parler de Gérard Althabe, Louis Moreau de Bellaing, Geneviève Decrop, Alain Degenne, Catherine Deschamps, Jean-Pierre Digard, Dan Ferrand-Bechmann, Patrick Gaboriau, Philippe Gaboriau, Christian Ghasarian, Bernard Hours, Philippe Laburthe-Tolra, Suzanne Lallemand, Barbara Morovich, Anne Raulin, Jean Rémy, Monique Selim, Daniel Terrolle, Jean-Pierre

Warnier, Patrick Williams, Françoise Zonabend, et tant d'autres, maîtres de conférences, professeurs des universités, directeurs d'études, qui publient chez *L'Harmattan*, pour que leurs idées soient diffusées et à portée d'un lectorat. La contrepartie tient aux faibles moyens publicitaires disponibles, et finalement au petit tirage qui en découle, du fait que les librairies dédaignent organiser des événements autour d'un livre publié chez cet éditeur. Toulouse est particulièrement bien placée dans cette forme de mépris. J'en ai fait plusieurs fois l'expérience. Malgré les affiches, et la possibilité de recevoir une trentaine d'ouvrages, les libraires préfèrent les éditeurs locaux ou les grandes maisons d'édition. Cela participe de mon point de vue à un engagement vis-à-vis d'une démarche anti- carriériste, et peut-être plus largement à une forme de refus de l'hétéronomie<sup>64</sup> (Bourdieu 1996).

Cette première partie nous a conduit de ma formation en sciences sociales à mes premiers terrains de recherche. Le long processus d'acquisition des connaissances et de maturation a pris forme au contact des terrains et d'une forme réflexive, d'un retour sur soi, pour permettre d'avancer en distinguant les biais et les avancées. Il ne serait pas honnête de prétendre que cette trajectoire est le fruit d'une stratégie mûrement pensée. Au contraire, la recherche de contrats a préexisté à l'établissement d'une démarche d'enseignement et de recherche. Cependant, la logique du « penser juste » comme peut l'être la voie tracée par Paulo Freire ou bien encore la dimension éthique du métier d'enseignant-chercheur et plus particulièrement de l'ethnologue nous a conduits à concevoir l'ethnologie urbaine comme une discipline rigoureuse et exigeante. Voilà où nous en sommes arrivés, et nous allons à présent envisager le métier d'ethnologue à travers les formes d'implication et d'engagement, dans un retour réflexif autour de ce qu'implique cette position sociale particulière.

---

<sup>64</sup> A ce propos, Pierre Bourdieu écrit : « C'est un fait : de plus en plus, dans certaines disciplines, la consécration par les médias est prise en compte même par les commissions du CNRS » (Bourdieu 1996 : 69).





## **Deuxième partie : le métier d'ethnologue : de la recherche à l'enseignement**

Dans cette deuxième partie, il sera question de découvrir le métier d'ethnologue tel que j'ai pu le vivre, à travers mes différentes expériences. De Calais à Toulouse, j'ai changé quatre fois de lieu de résidence. J'ai effectué différentes missions d'un point de vue institutionnel, allant du musée à l'association, en passant par l'office HLM et la communauté de communes. Mes relations avec mes interlocuteurs étaient variées. Savoir pourquoi un terrain fonctionne, et pourquoi parfois ça ne marche pas reste finalement des questions que chaque ethnologue doit se poser relativement souvent. Même pour les recherches financées par les grands laboratoires, la question des enjeux est toujours présente, mais parfois enfouie sous une chape de plomb et de non-dits qu'il faut tout de même arriver à soulever et à découvrir. Ma naïveté « naturelle » m'a appris depuis mon terrain de thèse que nous nagions au milieu de requins qu'il faut savoir apprivoiser ou fuir. Je ne vais pas dresser la liste des personnages antipathiques que j'ai croisés, d'une part parce qu'ils sont encore vivants, et que d'autre part parce que je risquerais de les froisser. Et puis les enjeux ne sont pas toujours le fait des gens, ou d'intérêts personnels, mais parfois de mécanismes sociaux ou d'intérêts institutionnels. De ce point de vue, mon expérience calaisienne a été enrichissante.

## 1. Que veut dire être ethnologue à Calais ?

Pour la plupart des gens, l'image de l'ethnologue oscille entre le plaisir de la découverte des peuples primitifs — recherche d'un exotisme — et celui de l'analyse permanente des faits et des gestes. À Calais, la posture d'ethnologue pouvait générer plusieurs types d'attitudes. Décliner le statut d'ethnologue provoque des réactions empruntées de curiosité, qui parfois s'accompagnent d'un « c'est génial ! ». Pour moi, cela renvoie plutôt à un imaginaire sur fond de colonialisme. C'est un « métier » hors du commun, en marge, lui aussi. Et peu de gens savent vraiment de quoi il retourne. Sylvie Fainzang a raconté dans son livre sur les anciens alcooliques qu'à la fin de sa recherche, un de ses informateurs s'est rendu compte qu'elle n'était pas œnologue (Fainzang 1996). Cette méprise illustre les biais que l'on peut rencontrer.

La posture d'ethnologue dans une ville si peu encouragée par les études me conférait un statut très particulier. Peu après mon recrutement au musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, un article paru dans la presse locale titrait : « L'homme qui collecte la mémoire<sup>65</sup> ». La journaliste était à l'affût des événements autour du musée, et mon arrivée était vécue comme telle. Une photographie en page intérieure devant les archives de *La Voix du Nord* me présente, en commençant par : « On s'attend plus à rencontrer un ethnologue au fin fond d'une tribu d'Afrique que dans les couloirs d'un musée des Beaux-Arts et de la Dentelle ». Il s'agissait de présenter ma mission de dix-huit mois autour de la collecte de la mémoire et des savoir-faire de la dentelle mécanique. La journaliste me présente comme un explorateur du 3ème millénaire, et dresse mon parcours, ainsi que celui de ma femme qui avait été recruté au musée pour s'occuper des « dentelles mains ».

André Leroi-Gourhan avait déjà écrit en 1968 que « l'ethnologie est certainement une science d'avenir. » (Leroi-Gourhan 1968 : 1825). Quoi qu'il en soit, j'étais officiellement présenté par la presse locale au peuple calaisien, et d'autres médias en ont profité.

---

<sup>65</sup> Patricia Noël, « L'homme qui collecte la mémoire », *La Voix du Nord* du 12 septembre 1997.

Parallèlement à mon activité professionnelle, celle du « spécialiste des pauvres » allait m'être utile.

En mars 1998, je participais à plusieurs réunions concernant la mise en place d'un « Samu Social » à Calais. Mon doctorat m'ayant permis de rencontrer les acteurs locaux à l'initiative de cette action, j'ai pu proposer quelques éclairages, bien que l'essentiel du projet fut arrêté. Il s'agissait de répondre aux besoins de la population SDF sur Calais, estimée à l'époque à 348 personnes<sup>66</sup>. Je ne pouvais pas passer d'une thématique à une autre aussi facilement, et une sensibilité à la pauvreté et à la misère m'a toujours accompagné. Les premiers migrants de l'Est commençaient à arriver, et avant notre départ en 2000, un camp informel allait être monté dans les jardins devant la mairie.

Il ne faudrait pas penser que cette initiative soit mue par ce que certains nomment la recherche-action ou la recherche appliquée. Il s'agissait simplement pour moi de conseiller en regard de mon expérience et de mon envie d'être utile à cette population. Pas de la combattre. Une forme d'engagement qui me permettait de prolonger ma thèse, motivée par un sentiment de culpabilité. S'agissait-il pour autant d'une ethnologie « appliquée » ou bien d'une ethnologie « expliquée » ?

Parallèlement, au LAU-GREP, nous cherchions à valoriser nos travaux par des conférences et des publications. Début 1998, nous avons rassemblé des contributions pour le numéro 7, intitulé « Vivre à la rue », de la jeune revue *Cultures en mouvement*, coordonnée par Armand Touati (1952-2005). Lors de sa parution, nous avons donné une conférence au musée Social à Paris<sup>67</sup>. Dans le cadre de l'AFET, je proposais une conférence sur « le don et la distribution vestimentaire en France aujourd'hui<sup>68</sup>. » Mon travail sur la dentelle pouvait être exploité au sein d'une association sur le textile, ce qui me permettait de valoriser cette recherche d'un point de vue scientifique. Au quotidien, mon enquête sur la dentelle était ponctuée par la rédaction et la publication de la revue *Lign(e)s de Trame*.

Le numéro zéro, réalisé en juin 1998, a été l'occasion de me présenter : « un ethnologue pour le projet ». Associé aux articles de presse, il était difficile de passer inaperçu, et de la

---

<sup>66</sup> Eric Bureau, « Un soir avec le SAMU social », *Nord Littoral* du 13 mars 1998.

<sup>67</sup> Cédias-Musée social du 14 mars 1998.

<sup>68</sup> Afet, rencontres du 7 novembre 1998, Paris - école Duperré.

crèche à mon garagiste, mon identité professionnelle rayonnait. Un an après mon recrutement, *La Voix du Nord* publiait une série d'articles sur le thème « rencontre autour du Leavers<sup>69</sup> » et m'accordait le numéro 20 : « Avec l'ethnologue de la dentelle<sup>70</sup> ». La journaliste expose les résultats de mon travail, et relate quelques « secrets » découverts durant l'enquête. Les journalistes locaux étaient devenus des alliés et même, pour certains, des amis.

L'année 1999 commença avec un numéro de *Ligne(s) de Trame*, n°1, qui présentait l'exposition *Marions-nous... En dentelles !* pour laquelle j'ai effectué une recherche aux archives municipales afin de mesurer le taux de mariages et de faire une comparaison entre 1970 et 1990. J'ai aussi écrit quelques anecdotes, et quelques réflexions dans le catalogue. J'ai également pu suivre le déroulement d'un mariage calaisien. Ce travail ethnographique a contribué à rendre « vivant » cette exposition. C'est en cela que l'ethnologue est convoqué.

En avril, je donnais une conférence publique sur le thème « dentelle et savoir-faire, entre artisanat et industrie », dans le cadre des rendez-vous que nous avions mis en place au musée. Un article de Martine Quinette intitulé « Un regard neuf sur la dentelle » permettait de renforcer ma position et de montrer aux dentelliers l'utilité de la recherche<sup>71</sup>. De fait, mon contrat se transformait en CDI, et j'avais acquis la confiance de l'ensemble des professionnels. Au même moment, Calais accueillait un groupe d'étudiants parisiens encadré par Anne Raulin et Jean-Pierre Warnier, de l'université René Descartes<sup>72</sup>. J'étais le correspondant local. Anne Raulin proposait à l'époque une semaine intensive aux étudiants de René Descartes. L'année précédente, elle était accompagnée de Philippe Laburthe-Tolra.

À cette époque, j'avais la sensation qu'un ethnologue était pleinement utile dans une ville. Non seulement je menais mon travail avec sérieux et rigueur, mais je diffusais une somme de connaissances, et par là, proposait un dialogue avec les Calaisiens. Toujours dans le cadre des

---

<sup>69</sup> Le Leavers est la marque déposée de la dentelle mécanique produite sur métiers Learvers, à l'origine de la dentelle mécanique à Calais. Ce label concerne également les villes de Caudry et Lyon.

<sup>70</sup> Martine Quinette, « Rencontre autour du Leavers avec l'ethnologue de la dentelle », *La Voix du Nord* du 11 août 1998.

<sup>71</sup> L'article date du 20 avril 1999, il est relayé par un reportage sur FR3 régional, « ethnologue chez les dentelliers », de Marion Peignet et Fabrice Dujardin, diffusé le 21 avril 1999, et qui a été vu par l'ensemble des calaisiens.

<sup>72</sup> À ce propos Anne Raulin dira « nous voulions nous rapprocher du littoral et notre choix a été influencé par Noël Jouenne, ethnologue embauché récemment par l'association Trame », in Un regard « ethnique » sur Calais, *Le Voix du Nord* du 20 avril 1999.

conférences au musée, j'ai animé une seconde conférence intitulée « De l'esquisse à la finition », qui m'a permis de « brosser le portrait fidèle de la technique Leavers<sup>73</sup> ». La presse écrite locale relatait ces événements, ce qui peut être un moyen d'apprécier la manière dont les gens vous apprécient<sup>74</sup>. Ce qui est dit dans les articles participe de la construction d'une opinion publique révélatrice et partagée. Ces articles sont justes, élogieux, mais pas trop. Ils contribuent à donner de la consistance à la place de l'ethnologue. Cette place particulière m'a conduit à proposer une intervention<sup>75</sup> au LAU-CNRS dans le cadre de deux journées de débats que nous avons organisées. Mon intervention était intitulée : « L'ethnologue est-il un politicien local (sans le savoir) ? ». Elle portait sur ce rapport étroit que l'on finit par entretenir avec la vie politique locale lorsque l'on est ethnologue et impliqué de différentes manières dans la vie locale.

En juin 1999 sortait le deuxième numéro de *Ligne(s) de Trame*. Les industriels profitaient de cette revue pour annoncer les salons et des événements liés à la dentelle. C'est ainsi que j'ai participé au salon Première Vision<sup>76</sup> à Paris. Nous formions un petit groupe avec Patrick Nivault (1947-2008), Rolande Philoux, Isabelle Carlier, Antoine Deguines et Olivier Noyon. Il n'était pas évident pour moi de côtoyer le patron de la plus grosse entreprise de dentelle, un avocat renommé, l'attachée de communication du MEDEF et l'attachée de communication d'une autre entreprise de dentelle. Dans cette revue, on y annonçait la livraison du rapport *On pouvait pas m'en faire accroire*. J'y relate également une anecdote, qui comme toutes n'a jamais été reproduite ailleurs :

« *La dentelle – une fenêtre sur l'évasion -*

*La dentelle fait rêver les clientes, celles qui achètent un coordonné Aubade, La Perla ou autre. L'ouvrière participe également à cette part de rêve. Dans les années 1960, l'une d'elles s'est plu à imaginer découvrir les autres ouvrières à l'autre bout de l'Atlantique, là-bas, dans ce pays de rêve, l'Amérique. Affectée à l'atelier de pliage, elle eut l'idée un soir, avec une*

---

<sup>73</sup> Laurent Geumetz, « De l'esquisse à la finition », *Nord Littoral* du 23 avril 1999.

<sup>74</sup> Martine Quinette, « De la main à la machine », *La Voix du Nord* du 23 avril 1999.

<sup>75</sup> « L'ethnologue est-il un politicien local (sans le savoir) ? », journées du 19 et 20 mai 1999, LAU-CNRS, organisées par Patrick Gaboriau.

<sup>76</sup> Le salon Première Vision définit les tendances pour l'année N+1 en termes de mode, de coloris et de design.

*autre collègue, de glisser un bout de carton sur lequel elle prit soin d'écrire son nom et son adresse. Quelque temps plus tard, une petite lettre rectangulaire lui parvint d'une petite ville de l'état d'Utah. C'était en juillet 1964. Un groupe d'ouvrières de l'usine « Barbizon of Utah » venait par la voie épistolaire de répondre à cette bouteille à la mer. La correspondance ne dura pas très longtemps, car la confrontation sociale entre les États-Unis et Calais laissait un arrière-goût d'envie et d'amertume à notre plieuse. Quoi qu'il en soit, cette expérience n'est pas isolée, car il est précisé dans une lettre que « nous avons trouvé un autre nom dans la dentelle... ». On voit par là que les ouvrières calaisiennes n'ont pas attendu Internet pour utiliser les bobines de dentelle comme une fenêtre sur l'évasion. »*

Cela montre la richesse de cette histoire qui n'a pas fait l'objet d'une collecte complémentaire après mon départ. Le style est un peu emphatique, mais il correspond à la demande. On y voit également les trois photographies de la petite ville de l'Utah, d'un bison et des quatre ouvrières posant devant une voiture américaine. C'est ce dernier détail qui a contribué à créer une distance sociale, car à l'époque les ouvriers calaisiens ne possédaient pas de voiture.

Les choses allaient s'accélérer à l'automne, avec une conférence sur « couleur et ennoblement de la dentelle ». Pour l'occasion, j'avais envoyé les invitations sur lesquelles j'avais fixé un échantillon de dentelle rouge. Sans prendre parti pour l'esthétique de la dentelle, il faut reconnaître un certain attrait pour les fleurs, parfois les animaux, et autres motifs. En réalité, la dentelle est très codée, ses motifs comme ses couleurs. D'un pays à l'autre, chacun retrouve une esthétique culturellement acceptée. Par exemple, pour les marchés d'Asie ou du Moyen-Orient, la gamme de couleurs est très différente des marchés occidentaux. Je commençais à maîtriser la question des teintures, et cet aspect m'intéressait énormément. Ces professions sont proches physiquement, mais renvoient à des familles entières de teinturiers ou de tullistes, et à une culture différente. Nous pourrions dire : proximité spatiale, distance sociale, pour reprendre une formule célèbre. Celle de la teinture possède son Saint patron, Maurice, que l'on fête le 22 septembre. Maurice était un Maure, et sa couleur était le rouge-sang. Aussi, l'article de *Nord Littoral*, signé Sophie Verhaeghe est-il intitulé « la teinture voit rouge<sup>77</sup> ».

---

<sup>77</sup> Sophie Verhaeghe, « La teinture voit rouge », *Nord Littoral* du 9 octobre 1999.

Au cours de cette période, je suis allé une semaine à Nottingham<sup>78</sup> pour comparer les différences culturelles autour de la dentelle. En Angleterre, il y a une inversion des rôles et certains métiers dévolus aux femmes sont attribués aux hommes, comme le wheelage. En décembre, je participais au séminaire du LAU avec une intervention titrée « quelques exemples de nomination dans le milieu industriel de la dentelle à Calais ». Le séminaire portait sur les surnoms dans les entreprises, un travail initié par Denis Guigo (1954-1993). La recherche que je menais à Calais faisait régulièrement l'objet d'un compte rendu ou d'une intervention au LAU, ce qui me permettait d'obtenir l'aval de mes pairs. Toujours en cette fin d'année, sortait le numéro 3 de *Ligne(s) de Trame*. Dans cette quatrième édition, je dressais la liste de mes contributions écrites : six dossiers, dont un sur l'outillage, un autre sur la chaîne opératoire, un troisième sur le rapport d'étape<sup>79</sup>, et trois « Cahiers d'ethnologie », dont un portant sur *Les métiers de la création*, le second sur *L'ennoblissement de la dentelle*, et le troisième sur *La fabrication de la dentelle de Calais*. Un quatrième numéro était prévu sur les *Commissionnaires et négociants en dentelle*. Ce quatrième volet ne verra jamais le jour, seul le troisième a été publié » sous le titre : *Guide des savoirs et des techniques de la dentelle. Dans l'atelier*<sup>80</sup>.

Deux événements ont marqué l'histoire de la dentelle à Calais en avril 2000. Le premier concerne la mort de Pierre Noyon (1920-2000) à 80 ans. Les Calaisiens lui rendirent hommage à l'occasion d'obsèques qui eurent lieu à l'église Saint-Pierre. La devise de Pierre Noyon était : « Pour vivre heureux, vivons cachés ». Il ne m'avait jamais accordé d'entretien enregistré, et faisait partie des derniers dinosaures de la dentelle avec son côté paternaliste et attachant. C'était aussi pour moi l'occasion d'observer ce rite funéraire. Le deuxième événement concerne mon départ. La journaliste Martine Quinette titre : « Regard d'ethnologue sur la dentelle » pour expliquer que « Noël Jouenne s'en va<sup>81</sup> ». J'y explique comment a été validée la partie scientifique de mon enquête et annonce la somme du travail constitué. La journaliste écrit également que « sa mission dépasse l'accompagnement du projet de musée

---

<sup>78</sup> Nottingham est le centre dentellier anglais.

<sup>79</sup> Noël Jouenne, *On pouvait pas m'en faire accroire. Enquête ethnologique sur les savoir-faire du monde dentellier calaisien*, Trame-Dentelle de Calais., 1999, 74 p.

<sup>80</sup> Jouenne Noël, *Dans l'atelier, guide des savoirs et des techniques de la dentelle*, Calais, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle de Calais, 48 p.

<sup>81</sup> Martine Quinette, « Regard d'ethnologue sur la dentelle », *La Voix du Nord* du 4 avril 2000.



dans la mesure où Noël Jouenne a gagné la confiance des dentelliers (et quand on connaît les résistances, c'est une petite révolution en soi!) ».

J'allais quitter Calais et le musée. De son côté, *Nord littoral* titrait « Un ethnologue qui a fait dans la dentelle “j’ai cherché le pourquoi” ». L'article de Laurent Geumetz<sup>82</sup> évoque sur quatre colonnes mon parcours et les résultats. Ces articles montrent l'attachement que les Calaisiens m'ont accordé, et tout l'intérêt pour le projet du musée de la dentelle, et également pour l'ethnologue. Quant à *La Voix du Nord*, le journal titrait : « Noël Jouenne, ethnologue, s'en va » dans son édition du 22 avril 2000. « C'est avec une peine mal dissimulée que Noël Jouenne, ethnologue embauché par l'association TRAME il y a trois ans, pour enquêter sur les savoir-faire de la dentelle, a pris congé de son employeur, entouré d'amis chers » est-il écrit en guise d'introduction. À cette occasion, la journaliste avait été invitée à l'École des Beaux-Arts où avait lieu une cérémonie d'adieu, en présence des principaux dentelliers et des membres de l'association Trame. Au cours de cette cérémonie, j'ai reçu plusieurs cadeaux en signe de sympathie et d'adieu, dont des nappes en dentelle de Calais, une laize aux motifs originaux, des stylos, une médaille de la fédération des dentelles et broderies, etc. Il régnait vraiment une atmosphère de sympathie et d'amitiés. Cela me rappelle une anecdote racontée par Jean-Pierre Warnier :

« En 1974, au moment de quitter le Cameroun après deux ans de présence, je rendis visite au chef du petit village de Songwa afin de prendre congé de lui. Arrivé là, il s'arrêta, flanqué de deux ou trois serviteurs et notables. J'étais debout devant lui. Il prononça quelques mots d'adieu, me donna une chèvre et, sans crier gare, cracha sur moi à plusieurs reprises. J'étais saisi de stupeur, mais n'en montrai rien. La prudence m'ordonnait de ne pas faire disparaître la précieuse salive dont ma chemise était maculée » (Warnier 1999 : 59).

Rétrospectivement, cette expérience résonne en moi et prend la forme d'un rituel tel qu'on pourrait l'observer sur des terrains exotiques. Dans un ultime article daté du 17 et 18 septembre 2000, il est écrit que « le futur conservateur récoltera dès son arrivée le fruit de l'excellent travail réalisé par l'ethnologue Noël Jouenne<sup>83</sup> ». Pourquoi la presse était-elle aussi élogieuse à mon égard ? S'agissait-il d'une marque d'affection, d'un attachement lié à mon passage, de l'idée que se faisaient les Calaisiens de la venue d'un ethnologue ? Le fait d'avoir

---

<sup>82</sup> Laurent Geumetz, « Un ethnologue qui a fait dans la dentelle. « J'ai cherché le pourquoi » », *Nord Littoral* du 23 avril 2000.

<sup>83</sup> Patricia Noël, « Cent fois sur le métier... », *Nord Littoral* du 17 et 18 septembre 2000.

su accorder du temps à une activité déclinante revalorisait-il l'image des Calaisiens ? Quoiqu'il en soit, ces témoignages furent pour moi un gage de réussite et de reconnaissance.

J'ai continué d'entretenir des relations professionnelles avec le musée. *Ligne(s) de Trame* n°4 était publiée en décembre 2000, avec un article sur le temps des « drags » qui servaient de salon de mode, et ma participation au catalogue de Bernadette Genée dans lequel j'ai publié un poème<sup>84</sup>. Il naît beaucoup de complicité dans les musées, et les rencontres que l'on fait finissent parfois par déboucher sur de nouveaux projets. Avec les artistes Bernadette Genée et Alain Le Borgne, c'est une histoire d'amitiés qui s'est nouée lorsqu'ils ont eu besoin des services d'un dentellier pour faire réaliser un motif original. J'ai commencé par servir d'intermédiaire jusqu'au moment où le couple d'artistes m'a demandé d'écrire pour le catalogue. Plus tard, j'ai proposé la réalisation d'un hors-série *Ligne(s) de Trame* centré sur *La main*, destiné aux adhérents. Le projet a été validé et j'ai réalisé ce travail depuis la Haute-Loire<sup>85</sup>. Chacune des seize pages intérieures comporte une photographie et un texte dont je suis l'auteur. Cela m'a permis de « contre-donner » quelque chose aux Calaisiennes et Calaisiens. Cela m'a aidé à tourner la page.

La période de 2000 à 2008 marque un tournant dans mon activité de chercheur, car j'ai dû m'atteler à ce qu'on nomme la recherche sous contrat (Doc 4). C'est à partir de cette époque que mes publications s'accélérent. Il fallait reconstruire un réseau social, créer des liens professionnels et amicaux. J'avais conservé des contacts autour du monde des sans-logis, mais ce n'était plus franchement ce qui me passionnait.

## **2. L'implication et l'engagement au centre d'une réflexion**

Yves Lacascade m'avait proposé d'effectuer un premier compte rendu pour la prestigieuse revue *L'Homme*. Il s'agissait du livre de Dominique Dray, une collègue du LAU (Doc 1), aujourd'hui psychanalyste. Ce premier contact avec l'exercice du compte rendu m'a plu, et j'en ai par la suite rédigé régulièrement. À ce jour, j'en compte vingt-deux, ce qui doit être l'une

---

<sup>84</sup> Jouenne Noël, « Promenade vertical dans les dunes », Bernadette Genée, *Showroom, magasins di corps*, Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Calais, p. 10. Ce poème sera d'ailleurs repris en 2001 dans une revue de poésie *Lieux d'être* sous le titre « parler-dentelle ».

<sup>85</sup> Noël Jouenne, *La main*, Ligne(s) de Trame, hors série, 2001, 18 pages.

des plus grosses participations à la revue, après Jean-Pierre Digard. La plupart des contributeurs ne présentent qu'un seul compte rendu. J'y vois une stratégie d'intégration dans la revue, ce qui n'était pas mon ambition. Cet exercice particulier permet d'acquérir une rigueur dans l'écriture, un certain esprit de synthèse, et pour moi, de travailler à fond un ouvrage. Le contenu peut être restitué dans un article, dans un livre ou dans un cours. C'est aussi une bonne occasion d'être au contact de la recherche.

Pour cette raison, j'ai souvent proposé des comptes rendus en rapport avec mes activités ou mes centres d'intérêt. Ce qui peut paraître étonnant pour l'ouvrage de l'ethno-musicologue Filippo Bonini Baraldi (Doc 36), mais qui trouve sens par mon intérêt pour les marges et pour la musique. De même, le compte rendu de l'ouvrage de Véronique Flanet à propos des fanfares des écoles d'architecture fait la synthèse entre musique et architecture (Doc 39). Depuis quelque temps, je m'intéresse à cette forme d'expression et de langage que peut être la musique. Dans son rapport à l'homme et au monde, elle participe à notre vie quotidienne, mais elle est aussi très proche des milieux intellectuels. J'ai souvent constaté que la plupart des ethnologues pratiquaient un instrument de musique. Patrick Williams était un grand amateur de jazz, et proche du milieu tzigane. Il ne jouait pas lui-même, mais son intérêt pour la musique était indéniable, et son amour pour Django Reinhardt était bien réel (Digard 2021). J'avais lu dans un magazine que Martine Segalen (1940-1921) pratiquait la flûte traversière, je sais que Patrick Gaboriau joue du piano et de la guitare, et que Daniel Terrolle pratique également le piano et le violon. Christian Ghasarian est médaillé d'or de guitare classique, et l'on sait le goût d'Howard Becker pour le piano, et ainsi de suite. Je pratique moi-même la guitare amplifiée, et je me pose la question de savoir si la pratique instrumentale ne permet pas à certains moments d'aider à réfléchir sous une autre forme cognitive, sous un autre langage ?

Le fait que beaucoup d'ethnologues pratiquent la discipline musicale — qui est aussi une discipline du corps et de l'esprit — n'est-elle pas à relier avec une forme de pensée ou de réflexion ? Nous faisons des connexions sur le principe de l'analogie ou de déductions logiques qui pourraient être facilitées par la pratique de la musique, pensées comme un langage intérieur propre à chacun. Quand Pierre Bourdieu dit que la musique ne dit rien et n'a rien à dire, nous n'évoluons pas dans le même registre (Bourdieu 1984). Ici, il s'agit de musique intérieure, un peu comme deux jumeaux inventent un langage qu'ils sont les seuls à

comprendre. C'est une réflexion et un chantier que je mène sur un travail encore inédit, mais qui progressent lentement. Un article est en cours d'élaboration.

L'ethnologie est avant tout une discipline, c'est-à-dire au quotidien un travail de discipline de soi. L'analogie avec la musique est proche. Cela nécessite un travail de lecture et d'écriture, de réflexion et d'auto-analyse. Les lectures peuvent être liées à l'objet de recherche en cours, ou à des champs d'investigation à venir. Peu importe, puisque comme l'ont montré Leonardo Piasere (Piasere 2010) et Howard Becker (Becker 2014), ces accumulations de connaissances participent à la mise en analogie du monde. Ainsi, et pour donner une image de ce principe, plus le cerveau contient d'informations, de boîtes dans lesquelles figurent des expériences, plus l'opportunité de créer une analogie sera grande. Les analogies sont là pour montrer à quel point il est important d'accroître ses ressources et les canaux de ces ressources. L'écriture permet de créer des liens, et je pense que la musique peut établir une passerelle cérébrale.

Il m'arrive de ne pas écrire, de laisser « reposer la machine », et de me ressourcer en jouant de la musique. Le pianiste de jazz René Urtreger disait qu'il lui arrivait de ne pas jouer pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, alors que d'autres s'évertuent à travailler leur instrument quotidiennement. Paul Davies, guitariste que j'ai rencontré, travaille sa guitare tous les jours de la semaine, et s'interrompt le week-end, sauf lors d'un concert. Pour poursuivre cette analogie avec la pratique instrumentale, nous voyons que chacun suit son rythme et sa manière de travailler. Je crois qu'il en est de même en ethnologie, ou pour d'autres sciences sociales, et que chacun suit son rythme. Mais chacun aura besoin d'une période de ressourcement, et lors d'une rupture épistémologique, chacun utilisera ce temps à sa manière. Un bon moyen de trouver du recul est de passer à autre chose.

L'engagement est pour moi nécessaire et même primordial. Je ne considère pas qu'il soit possible d'être neutre face à un terrain, et une absence d'engagement se traduit à mes yeux en une volte-face devant ses responsabilités. Mais c'est l'affaire de chacun. Leonardo Piasere l'a montré et nous en avons tous fait l'expérience : une question ou une remarque, même bien posée, peut induire des conséquences inattendues, voire néfastes pour l'informateur. Suivant le principe d'incertitude d'Heisenberg, notre présence influe sur les résultats de l'enquête. Notre présence, même au titre d'une démarche d'observation directe, influence les résultats de nos observations. Et quelque part, nous nous influençons nous-mêmes sur ce que nous voulons voir, ou croire. Sans compter que nous ne percevons pas l'intégralité de ce que nous voyons,

comme le souligne John Berger (Berger 2014). Des tas d'informations sont filtrés par nos *a priori*, nos jugements de valeur et nos cadres de pensée. Nous devons faire avec le temps qui passe, sans pouvoir revenir en arrière. Il y a par conséquent une prise de risque que nous faisons et qui marque notre parcours. En écrivant « nous », j'englobe la plupart des ethnologues.

Être conscient des enjeux, voilà une donnée incontournable. Mais les enjeux, surtout lorsqu'ils sont politiques ou symboliques, ne sont pas toujours perceptibles *a priori*. Il existe des enjeux de toutes sortes, parce que les gens qui nous entourent ont intérêt à ce que les choses tournent à leur avantage (Doc 4). Dans mon expérience au musée, j'ai tout de suite été confronté à des enjeux politiques, simplement parce que la préfiguration du musée allait engager une somme d'argent que les Calaisiens n'avaient pas forcément envie de donner. Pour les industriels de la dentelle, il fallait plutôt cacher les chiffres désastreux du nombre de salariés en baisse que nous fournissaient les statistiques de la Banque de France. Volontairement, nous communiquions des chiffres erronés. Pour le conservateur, c'était une place au soleil qu'il convoitait, parce qu'il devait son statut de titulaire à des arrangements politiques. Quant à moi, l'évaluation de mon travail devait être positive pour qu'il soit pérennisé.

Par conséquent, nos actes peuvent être légitimés par notre pratique ou bien par un but personnel que l'on se fixe. Quand notre travail de recherche est également notre gagne-pain, il est plus difficile de le justifier autrement qu'en disant qu'il sert à nous faire vivre. Mais en réalité, le sens que nous attribuons à nos actes se légitime à travers notre histoire et les chemins que nous avons empruntés. Même lorsque nous effectuons une recherche sous contrat, elle a été validée par un choix et la réponse même à un appel d'offres, ou à une demande institutionnelle, et coïncide avec un intérêt et un but que nous nous sommes fixé. Rétrospectivement, il paraît plus simple de reconstruire son parcours et d'y trouver une logique. Mais cette logique existe, ou pré-existe aux choix que nous faisons et, en finalité, au parcours que nous accomplissons.

### 3. L'insertion sociale et professionnelle, et le retour à l'informateur

Parmi les hasards de l'existence qui font que l'on devient ce que l'on devient, cette période illustre la question de l'insertion sociale et professionnelle. En 2003, Pascale Pichon avait initié un partenariat avec l'École des Beaux-Arts et l'école d'Architecture de Saint-Étienne<sup>86</sup>. Il s'agissait de réunir ces trois compétences au sein d'un Master pro « espace public : design, architecture, pratiques ». Cette expérience originale à laquelle je participais me permit de me rapprocher de l'école d'architecture, et d'y développer mon réseau professionnel. Je fréquentais déjà la bibliothèque de l'école d'architecture pour mes recherches sur Le Corbusier. J'avais contacté Jean-Noël Blanc, qui enseignait la sociologie, et lui avais présenté le livre réalisé avec Michael Kenna (Doc 3). Malgré tout, je n'ai jamais pu approcher son cercle d'intimes, et nous n'avons jamais parlé de vélo<sup>87</sup>. Dans l'immeuble du Corbu, résidait un anthropologue, qui était vacataire à l'école d'architecture depuis une vingtaine d'années. Il enseignait aux côtés Jean-Noël Blanc. La place était donc prise, et il n'est pas facile d'entrer dans ce genre d'établissements. Jean-Loup Herbert (1941-2005), puisqu'il s'agissait de lui, allait mourir d'un cancer du poumon juste avant la publication de mon premier livre. Je lui ai dédié l'ouvrage en témoignage de ma reconnaissance<sup>88</sup>. Il m'a confié ses archives personnelles et des travaux inédits, notamment la thèse de Benoît Pouvreau sur Eugène Claudius-Petit (Pouvreau 2004). Il était issu de la bourgeoisie lyonnaise et s'était converti à l'Islam dans les années 1980. Il s'était fait remarquer par l'intelligentsia stéphanoise avec la publication d'un article dans *Le Monde Diplomatique*<sup>89</sup>. Il m'avait fallu attendre sa mort pour apprendre son nom musulman : Abdelhalim<sup>90</sup>. Cela dit, comme la plupart des intellectuels locaux avaient vécu au Corbu dans les années 1970-1980, mon travail me permettait de

---

<sup>86</sup> Il s'agit respectivement d'Anouk Schoellkopf, plasticienne, et de Christian Drevet, architecte.

<sup>87</sup> Il existe une sorte d'aristocratie dans les écoles d'architecture où certains biens-nés revendiquent une sorte de droit d'aînesse, où tout est évident pour eux, et normal. Jean-Noël Blanc faisait partie de cette aristocratie, se rendant à vélo à l'école d'architecture et ayant son propre bureau.

<sup>88</sup> Sous la forme de conversation à bâton rompu, nous avons souvent échangé sur la neutralité de l'anthropologue et l'impossibilité à travailler sur un terrain trop proche.

<sup>89</sup> Jean-Loup Herbert, « Un statut pionnier pour l'islam espagnol », *Le Monde Diplomatique*, novembre 2002.

<sup>90</sup> Le journaliste Xavier Ternisien lui consacre un article dans *Le Monde*, daté du 8 janvier 2005. Il a été inhumé au carré musulman du cimetière Appelou.

rencontrer certains personnages clés de cette histoire singulière (Doc 7, 17, 40). Ces évocations permettent de livrer une partie du contexte dans lequel je naviguais. La place que l'on vous attribue dépend des relations sociales et de votre acceptation dans ce jeu de relations.

Les enjeux qui tiraillent les interrelations et qui dataient des années 1970 étaient encore présents. Dans ce contexte, il était difficile d'arriver dans une nouvelle région et de s'insérer socialement sans en comprendre les grands contours. De plus, personne ne m'attendait, et j'étais en concurrence avec d'autres chercheurs. C'est donc par un long travail d'approche et de mise en confiance que je suis arrivé, peu à peu, à trouver ma place. Il ne s'agissait pas de courtiser les représentants de la sociologie stéphanoise, et encore, c'est peut-être cette formulation la plus appropriée pour qualifier l'entretien et la pérennité des relations sociales. J'ai raconté dans le troisième livre sur Firminy (Doc 40) comment j'avais été déçu d'apprendre qu'une publication sur Le Corbusier m'était, comme le dit l'expression triviale « passée sous le nez » alors que tout se déroulait devant moi et que j'aurais « naturellement » dû en faire partie. Cette déception m'a appris que je n'étais pas admis dans le « premier cercle ». Cela fait partie des blessures symboliques dont parle Yves Winkin et qui forgent le caractère, l'esprit critique et l'éthique du chercheur (Winkin 2017).

Comme tous les ethnologues, je me suis posé la question du retour à l'informateur. Dans le cadre de ma thèse, il était impossible de redonner les résultats aux *sine domo*. À Calais, le musée offrait une vitrine et un auditoire. Pour Firminy, j'ai réussi à donner une conférence pour mon deuxième ouvrage lors de la biennale off du design<sup>91</sup>. Au sujet du mouvement Castors, le retour auprès des habitants est mitigé, mais la voie des courriels est parfois utilisée<sup>92</sup>. La réception d'un travail de recherche a souvent été conflictuelle, non parce que je me trompais, mais parce que je dévoilais des aspects sensibles et parfois des mécanismes inconscients de domination qui étaient, la plupart du temps, mal vécus. Une autre approche aura été possible lors de ma recherche sur les travailleurs pauvres.

---

<sup>91</sup> Noël Jouenne, « Rencontre avec Noël Jouenne », *Biennale internationale du design, off*, Saint-Etienne, Librairie Lune & L'Autre, 28 novembre 2008

<sup>92</sup> Noël Jouenne, « Regards croisés entre les Castors et la patrimoine moderne », *Rencontres annuelles du Réseau LIEU*, Pessac, du 27 et 28 janvier 2020

#### **4. La Mission de recherche sur la pauvreté où l'expérience d'une recherche collective face à la multiplicité des objets de recherche**

Parallèlement à ma recherche sur le terrain Appelou, j'avais été recruté par la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion<sup>93</sup> (MRIE), par la sociologue et directrice d'alors Geneviève Decrop (Decrop 2005). Ma mission d'un an consistait à réfléchir sur la question des « travailleurs pauvres » (*Working poor*) en région Rhône-Alpes. Le *rapport annuel 2005* (Doc 8) a été pour moi l'occasion de développer ces questions, tout en liant mes interrogations sur les *sine domo* et l'habitat social. Ce fut une année charnière qui me permit d'entrevoir un dépassement de la question de pauvreté.

J'avais été recruté à mi-temps, ce qui me laissait la moitié de la semaine pour effectuer mes autres tâches. Mon expérience dans le domaine de la pauvreté avait fait l'objet d'un article dans un ouvrage collectif (Doc 6). Ici, il ne s'agissait pas de travailler autour de la population sans-logis, mais de celle qui malgré un travail arrive à peine à vivre. L'essentiel de cette enquête reposait sur des entretiens avec des personnes trouvées à partir des réseaux de la MRIE. J'ai, par exemple, rencontré une jeune psychologue qui habitait sur Lyon et qui travaillait en Haute-Loire. Huit heures de transport en commun lui étaient nécessaires pour rejoindre son lieu de travail, puis après ses deux heures de travail, elle retournait chez elle. Cependant, elle s'accrochait à ce CDI (conventions collectives 66), car ses espoirs d'insertion professionnelle reposaient sur sa pérennisation. J'ai réalisé plusieurs entretiens de la sorte, parcouru tout le territoire Rhône-alpin, visité le centre pénitencier lyonnais, parce que les détenus sont payés un huitième du SMIC par jour. Je me suis entretenu sous forme de table ronde avec un groupe de femmes pauvres stéphanoises, et j'ai mis au point avec l'aide du département des statistiques de la CNAF de Grenoble un indicateur synthétique qui nous a permis de rendre visibles les travailleurs pauvres de la région. La CNAF possède un centre de traitement des données qui lui sert à suivre ses « bénéficiaires », quel que soit le type d'allocation. En croisant certaines données à partir d'un algorithme, il était possible de faire ressortir une liste de personnes identifiées comme « travailleurs pauvres ». Ce modèle statistique original a ensuite été utilisé en région PACA.

---

<sup>93</sup> La MRIE est la seule association en France couvrant une région entière autour des questions liées à la pauvreté et à l'exclusion. Ses financements sont essentiellement l'Etat et la région.



À titre exploratoire, j'ai produit une carte très fine qui positionnait les « travailleurs pauvres » d'une commune. Cela représentait un travail interne et nous assurons l'anonymat en tenant cette carte secrète. Elle a été détruite à la fin de mon contrat. D'un point de vue déontologique, nous avons commis un écart nécessaire dans le cas d'une recherche. Il n'était pas question de la diffuser et il fallait protéger les personnes. Cela m'a fait sentir le poids du politique, et l'impact du politique sur les questions autour de la pauvreté. « La sociologie peut être aussi un moyen de continuer la politique par d'autres moyens » écrit Pierre Bourdieu, une affirmation que je pourrais reprendre à mon compte (Bourdieu 2002 : 193). La Mission d'information sur la pauvreté est la seule en France à avoir ce statut et cette autonomie relative. Ce n'était pas pour me déplaire, mais la latitude du chercheur reste confinée entre des limites qu'il faut avoir à l'esprit. Doit-on s'auto-censurer alors que nous cherchons à approfondir une vérité, alors que « la vérité est un enjeu de luttes » (Bourdieu 2002 : 221) ? Pour compléter cette mission, j'avais invité Patrick Gaboriau pour une conférence autour de la remise en question de certaines idées reçues.

Cette année fut également une année d'engagement et de confortation. Ce travail répondait à mon éternelle question sur l'utilité des sciences sociales, et l'ethnologie urbaine devenait une discipline capable d'accompagner des recherches dans des domaines très variés. En même temps, je bouclais mon terrain Appelou, finissais mon année contractuelle à Lyon, et je prolongeais une recherche personnelle sur les instruments de calcul, et notamment les règles à calcul et les calculatrices de poche, qui donnait lieu à plusieurs publications dans la revue *Les génies de la science* et une communication au congrès de la société française d'histoire des sciences et des techniques (Doc 9)<sup>94</sup>.

La recherche sur les instruments de calcul m'a conduit à produire plusieurs articles rémunérés pour une revue de vulgarisation scientifique. Cela m'a également permis de participer à plusieurs congrès du CTHS, et de travailler comme consultant pour le musée Henri Lecoq de Clermont-Ferrand (Doc 25).

Cette multiplicité des tâches m'a permis de garder un certain équilibre psychologique, tout en croisant des dimensions intellectuelles variées. Parce que l'étude auprès des populations

---

<sup>94</sup> Jouenne Noël, « Un triomphe japonais : la calculatrice de poche », *Pour la Science*, coll. Les génies de la science, n°21, 2004, pp. 10-13; « La règle à calcul : extinction programmée ? », *Pour la Science*, coll. Les génies de la science, n°25, 2005, pp. 20-23; « La déroutante histoire du module Paname », *Pour la Science*, coll. Les génies de la science, n°32, 2007, pp. 18-19.

pauvres était difficilement acceptable d'un point de vue moral et émotionnel, j'ai dû m'attacher à des objets techniques « sans importance » de manière à rééquilibrer cette charge émotionnelle qui aurait pu me faire basculer dans l'alcoolisme ou la violence. Les psychanalystes disposent de cartels et de supervisions pour apaiser leur souffrance psychique. Les ethnologues sont livrés à eux-mêmes, et leur production est le seul moyen d'évacuer les tensions trop violentes (Devereux 1980). C'est peut-être pourquoi j'ai travaillé ensuite sur le vélo<sup>95</sup>.

La multiplicité des objets de recherche s'inscrit dans une logique d'insertion professionnelle, d'intérêt pour la variété, et offre de nombreuses sources d'exemplification lors des tentatives de restitutions universitaires.

## **5. L'approche de l'enseignement en école d'architecture**

Revenons en 2005. Jean-Noël Blanc, sociologue et écrivain, a pris sa retraite de l'école d'architecture de Saint-Étienne. Sachant que j'avais peu d'expérience en école d'architecture, je suis d'abord devenu vacataire. Les étudiants en école d'architecture sont différents de ceux de l'université. Pour la plupart, ils ont une assurance qui cadre avec un habitus de classe que l'on peut apercevoir au détour d'une question ou d'une remarque. J'ai été enthousiasmé par ce rapport beaucoup moins distant, qui tient peut-être aussi au fait que ces étudiants se préparent à un avenir professionnel plus concret qu'à l'université.

Précisons que 33,8 % d'entre eux sont fils ou filles de parents ressortant d'une profession libérale (architectes, médecins, dentistes, etc.) et que 12,7 % sont enfants d'agriculteurs<sup>96</sup>. Alors qu'ils seront 25,6 % à obtenir leur diplôme pour la première catégorie, cela ne concernera plus que 1,2 % pour les enfants d'agriculteurs. Les enfants d'ouvriers représentent 1,4 % à l'entrée, et 3,6 % à la sortie. En valeur absolue cela correspond au même effectif. Cette différence s'explique par le fait de la stabilité de cette catégorie alors que les enfants

---

<sup>95</sup> C'était évidemment un a priori car l'enquête sur le vélo montre une certaine violence, notamment en ce qui concerne les « réseaux d'acteurs », mais aussi la violence physique du coureur sportif, et la violence quotidienne dans les relations à la ville et à la circulation.

<sup>96</sup> Ces statistiques sont globalement les mêmes dans toutes les écoles à quelques points près. Source : *Rapport d'activité 2010-2011*, Toulouse, Ensa.

d'agriculteurs s'arrêtent souvent en cours de parcours, comme pour les deux tiers des enfants de profession libérale qui changent de voie. En fait, la catégorie des « cadres et professions intellectuelles supérieures » représente 60 % de l'ensemble des étudiants à l'entrée, mais seulement 25,6 % à la sortie. Cela n'empêche pas une forme de reproduction sociale pour les catégories supérieures. Cependant, cela crée une émulation bénéfique pour l'enseignement. Les étudiants sont beaucoup plus curieux, et savent davantage pourquoi ils sont là<sup>97</sup>. Ils savent qu'ils feront partie de la classe dominante.

Le découpage du programme en école d'architecture est similaire d'une école à l'autre. D'abord nous avons l'apport autour des questions propre à l'espace public (au sens large), et ensuite celles destinées à l'espace privé. L'enseignement est basé sur une pédagogie active, qui incite souvent les étudiants à réaliser des expériences dans la rue (DOC 46). Comme l'école d'architecture stéphanoise est proche du centre-ville, cela facilite les excursions *in situ*.

En 2007, ma famille s'est installée à Saint-Étienne, dans le quartier du Soleil, pour des questions de proximité professionnelle. Nous étions en double résidence. J'avais profité de cette proximité pour donner quelques vacances à l'annexe de Roanne, au nord de la Loire. Les conditions de travail étaient excellentes, et le faible nombre d'étudiants faisait penser à une grande école. J'ai pour un temps enseigné les méthodes quantitatives et l'enquête par questionnaire grâce aux logiciels Modalisa et Le Sphinx.

J'ai particulièrement apprécié cette prise de contact avec l'école d'architecture et avec les étudiants. À l'époque, l'école d'architecture stéphanoise avait dû emménager dans la précipitation une rue plus loin, à cause de la menace d'un effondrement des planchers. Nous étions logés dans un ancien Ehpad, un établissement qui fut l'objet d'une appropriation de la part des étudiants. Il y a une émulation permanente dans une école d'architecture et un constant climat de travail et de création. Les élèves ne comptent pas leurs heures, et savent engager leur force dans des actions positives, même si le syndicalisme n'est pas leur fort. Je m'y rendais deux après-midi par semaine. Lors des cours, mes nombreuses expériences de terrain me permettaient de rebondir sur des questions inattendues et d'apporter des réponses.

---

<sup>97</sup> Cette posture a éclaté durant la crise sanitaire du Covid-19, et beaucoup remettent en question leurs études.

Pour ce qui est de l'espace domestique, je suis persuadé que n'importe quel espace peut servir de lieu de vie, pourvu qu'il soit a minima « confortable »<sup>98</sup> et cadre avec un système de valeurs.

Courant 2007, suite à une conférence au centre Thomas Moore, du couvent de la Tourette, organisée par Geneviève Decrop, je fus contacté par un enseignant de l'école d'Art d'Annecy dans le cadre d'une expérience pédagogique. J'étais invité deux jours en février 2008 pour participer à l'atelier de design de Didier Tallagrand. Ce dernier souhaitait confronter mon point de vue ethnologique aux élèves de son atelier. Après une conférence la veille sur le *Contresens dans l'espace public*, je retournais le lendemain pour assister à l'atelier et faire le tour des projets des étudiantes et étudiants<sup>99</sup>. En quelque sorte, il s'agissait d'établir une approche dialogique avec les étudiants.

Dès lors, je pouvais évaluer les différences pédagogiques entre l'université, l'école d'architecture et l'école des beaux-arts. J'avais également enseigné en école de soin infirmier et en lycée. Ce parcours pédagogique m'a été d'une grande aide pour comprendre et produire ce transfert de connaissances, d'expérience, de savoir-faire et de savoir-être. Cette dernière notion forme la déontologie qui allie probité et intégrité qui me caractérisent, et se rapproche de cette forme de « penser juste » dont parle Paulo Freire (Freire 2019). Il en sera question plus tard. À présent, attachons-nous à comprendre les difficultés de la recherche contractuelle.

## **6. L'ethnologie urbaine sous contrat**

Mon activité principale est longtemps restée la recherche sous contrat (Doc 18). Bien que précaire, cette voie offre des possibilités, et permet un ressourcement permanent. Avant 2008, j'assimilais mon rôle à celui d'un « ethnologue généraliste », parce qu'entre chaque nouveau contrat il est nécessaire de mettre ses connaissances à jour, pour permettre de répondre à des appels d'offres et de mener des pré-enquêtes de terrain. En 2006, j'ai été retenu pour un contrat

---

<sup>98</sup> Bien que cette notion soit peu ethnologique, comme l'a montré Colette Pétonnet dans « L'argent mode d'emploi », *Culture et Pauvretés* (actes du colloque du Centre Thomas Moore), Paris : La Documentation française, 1988, pp. 33-40

<sup>99</sup> Je me suis souvent demandé ce que pouvait devenir les étudiants issus de l'école des Beaux-Arts, peut-être jusqu'à ma rencontre avec François Delarozière de la compagnie La Machine.

de six mois pour une étude sur les *Incivilités et sentiment d'insécurité en milieu rural périurbain*<sup>100</sup>.

Ce genre d'études est directement lié au politique, et relié aux enjeux électoraux locaux. L'insécurité est un thème rassembleur, et ma mission était de dresser une « carte des incivilités » qui pouvait se comprendre comme « la-carte-où-les-jeunes-passent-leur-temps ». Dans un des départements les plus sûrs de France, cette « recherche action » devait déboucher sur une série de propositions. Cela me mettait mal à l'aise, car l'ethnologue n'est pas censé trouver des solutions à la place des décideurs. Cependant, je parcourais les cinq petites communes au nord de la Haute-Loire. Il y avait une certaine peur, ou appréhension, vis-à-vis « des gens de la ville », sous-entendu de Saint-Étienne. Alors que Lyon connaissait une dizaine de feux de voiture par jour, Monistrol-sur-Loire avait connu sa première voiture brûlée en milieu d'année. Le rapport quantitatif était déséquilibré, mais la peur est générée par des fantasmes, et rétrospectivement, je pense que ma principale mission était de rassurer l'électorat.

J'ai mené cette recherche à terme, et participé au passage à la résolution de quelques conflits locaux. Notamment celui où les « jeunes » adolescents s'en prenaient à un couple de restauratrices lesbiennes. J'ai endossé le rôle d'ethnologues médiateurs, et j'ai organisé une rencontre à la mairie, entre les restauratrices, les jeunes et leurs parents. Il s'agissait d'une médiation extemporanée très éloignée d'une observation distante. Dans la posture de l'ethnologue, je suis resté toutefois neutre, en prenant le rôle de tiers. La prise de conscience sous le regard de la tierce personne aura permis, un temps, de rétablir l'équilibre et de repartir sur des bases plus saines et apaisées. J'avais remarqué que ce que faisaient les jeunes était cautionné par leurs parents. Le laisser-faire correspondait, d'une certaine manière, à une autorisation tacite. Une fois de plus, le travail de l'ethnologue dans des villes de faible densité et de petite taille offre d'autres opportunités que celle de la recherche empirique, tout en étant de la recherche de solutions. La compréhension des mécanismes à l'œuvre aura permis de régler un conflit. Il s'agissait d'effectuer une observation participante, bien plus engagée qu'a pu le faire Bronislaw Malinowski en son temps (Malinowski 1985). Cela pose à nouveau la question du détachement et de l'engagement. Comment rester neutre lorsque l'on participe à la

---

<sup>100</sup> Jouenne Noël, *Une certaine jeunesse. Incivilités et sentiment d'insécurité en milieu rural périurbain*, Communauté de communes « Les Marches du Velay », 2006, 112 p.

vie du village ? Comment en pas s'engager ? Le commanditaire n'attend pas qu'on lui dise que la neutralité renvoie à une forme éthique du métier. Il souhaite des résultats, si possible pour un moindre coût. Par manque de temps, je n'ai pas cherché à publier ce rapport<sup>101</sup>. En le déposant en archives ouvertes, il a poursuivi son chemin et le poursuit encore. Je pointe là une des limites du métier de chercheur contractuel qui est le manque de temps nécessaire à la valorisation des résultats.

La recherche contractuelle a donc ses contraintes, ses obligations et ses limites. J'ai toujours négocié le droit d'usage des matériaux collectés. Même si certains contrats obligent les chercheurs à mettre de côté leurs matériaux durant un ou deux ans, je n'ai jamais accepté ce genre d'arrangement. Cependant, le temps nécessaire à la rédaction d'un article, et *a fortiori* d'un livre, n'est pas compté dans le contrat. C'est un temps que l'on doit prendre sur soi, pendant des vacances ou pendant une période de chômage.

Peu à peu, j'avais réussi à concrétiser mon projet de rester vivre en Haute-Loire, même si les offres étaient davantage tournées vers la région Rhône-Alpes. Le taux d'utilité d'un ethnologue est très faible. Mettons qu'il est de l'ordre d'un ethnologue pour 500.000 habitants. Ce qui fait que la Haute-Loire n'avait besoin de mes services qu'une année sur deux<sup>102</sup>.

Comme nous pouvons le voir, la vie d'un ethnologue sous contrat de recherche est perpétuellement tiraillée entre la recherche de nouveaux contrats, la valorisation des anciens contrats, l'entretien du réseau de sociabilité, et le maintien d'un équilibre professionnel dans lequel les rapports avec l'institution de régulation du chômage interfèrent. Je m'étonne parfois d'avoir pu résister à ces pressions contradictoires et aux injonctions paradoxales des institutions de surveillance. C'est par conséquent une forme de résistance qui m'a animé toutes ces années, sans doute accompagnée d'une forme de sacrifice. Comme le souligne Mary Douglas, « ce qui correspond bien à l'hypothèse que de véritables progrès intellectuels — supposés produire des armements sophistiqués — ne sauraient provenir que de l'émancipation des individus vis-à-vis des contraintes institutionnelles (Douglas 1999 : 87). À un moment ou à un autre, il fallait devenir fonctionnaire.

---

<sup>101</sup> Intitulé : *Une certaine jeunesse. Incivilités et sentiment d'insécurité en milieu rural périurbain*, Communauté de communes « Les Marches du Velay », 2006, 112 p., ce rapport n'a pas été ajouté au corpus de textes du présent dossier. Il est disponible en téléchargement sur Hal-Shs.

<sup>102</sup> Le déploiement des ethnologues régionaux n'a jamais eu lieu sur la totalité du territoire français, ce qui montre le peu d'intérêt accordé à cette profession par le ministère de la Culture.

## 7. Devenir fonctionnaire et entrevoir de nouvelles perspectives de recherche

En septembre 2008, je suis arrivé à Toulouse avec deux enfants. Nommé Maître-assistant, j'ai été titularisé l'année suivante. En 2018, la réforme du statut des enseignants des écoles d'architecture nous a conféré le titre de Maître de conférences<sup>103</sup>, qui est une version amoindrie du statut universitaire. En effet, nous ne percevons pas de prime annuelle (PRES) pour nos recherches, la charge d'enseignement est de 320 heures et le statut est divisé en trois classes<sup>104</sup>. Le passage de la seconde classe à la première nécessite de constituer un dossier solide, mis en concurrence avec l'ensemble des enseignants des écoles d'architecture. Cela limite considérablement les perspectives de carrière, surtout lorsque l'on entre à 45 ans. Cette réforme est très critiquée<sup>105</sup>. Cependant, ce statut assure une stabilité et un confort qui fut déstabilisant dans les premiers temps.

Avoir pour collègues des architectes et des ingénieurs nécessite un partage des connaissances et du vocabulaire<sup>106</sup>. J'avais commencé à lire certains architectes comme Le Corbusier, Paul Chemetov, Aldo Rossi, Renzo Piano, Rem Koolhaas, David Mangin, Rudi Ricciotti, Yona Friedman et d'autres. La filiation historique avec les sciences sociales trouve son origine dans l'ouverture des écoles d'architecture au lendemain des années 1965. Jean-Charles Depaule en est un représentant, aux côtés de Marion Ségaud et de Philippe Bonnin. Sans être une tradition, l'anthropologie urbaine a toute sa place aux côtés de ceux qui participent à la fabrication de la ville.

---

<sup>103</sup> Décret n°2018-105 du 15 février 2018 portant statut particulier du corps des professeurs et du corps des maîtres de conférences des écoles nationales supérieures d'architecture.

<sup>104</sup> L'absence de cohérence fait l'objet régulièrement d'articles dans la presse nationale, cf. « Nous voulons une cohérence de la politique publique en matière de recherche architecturale, urbaine et paysagère », tribune, *Le Monde* du 26 juin 2021.

<sup>105</sup> Suite à cette réforme, un mouvement social s'est mis en place : cf. Camille Noûs *et alii*, « Les écoles d'architectures : cobaye d'une mise à mort », *Journal des Anthropologues*, n°1, hors-norme, 2020, pp. 43-58

<sup>106</sup> Une autre question soulevée par Catherine Deschamps est celle de l'érudition et de la confusion que font certains architectes avec la recherche (Deschamps 2020 : 144).

Depuis la rentrée 2017, je coordonne le séminaire de Master intitulé *La ville en mouvement : marge, limite, frontière*. Notre école propose six séminaires dont les colorations vont du patrimoine à l'architecture numérique, en passant par les arts plastiques et l'étude de la ville. Auparavant, je partageais avec une collègue architecte un ensemble de connaissances et de points de vue sur la ville. L'avantage du séminaire dans les écoles d'architecture est son côté « expérimental » et pluridisciplinaire.

Les sciences sociales sont arrivées avec la création des Unités pédagogiques décentralisées. Leur enseignement était très empirique et basé sur les expériences et des expérimentations. Les bizutages et la dureté des études donnaient lieu à la création de fanfares (Doc 39). Dans les années 1970, il y avait des anthropologues comme Jean-Charles Depaule qui avait travaillé sur la maison du Facteur Cheval (Depaule 1993), ou Marion Ségaud qui s'était penchée sur l'unité Le Corbusier de Marseille (Segaud & Raymond 1970). Ils ont été rejoints par des architectes comme Philippe Bonnin qui ont consacré une part de leur carrière à l'ethnologie. Trouver sa place est par conséquent naturel.

En 2019, nous avons construit un partenariat avec l'équipement culturel *La Halle de la Machine*, dirigé par François Delarozière, qui coïncidait avec son installation sur Toulouse. Cela nous a permis d'engager un suivi de l'évolution d'un nouveau quartier, et de nous questionner sur l'impact de l'équipement culturel à plusieurs échelles, mais aussi de mesurer les effets de la rénovation urbaine (Morovich 2014). En général, nos étudiants choisissent un sujet et le développent sur l'année. Ils sont encadrés par l'équipe, ethnologue, géographe, sociologue, et architecte. Parfois, ils vont à l'étranger (Istanbul, New York, Casablanca, Mexico), ou suivent des partenariats en France et à l'étranger (Firminy, Plovdiv, Sofia, Tallinn). Nous encadrons également les étudiants en Erasmus, qui sont éparpillés entre les pays d'Europe et d'Amérique du Sud, mais aussi en Chine et au Viet Nam. Quelquefois en Amérique du Nord (Chicago, Québec, Montréal).

J'ai commencé par dresser un bilan du séminaire parce qu'il constitue une grosse part de l'enseignement et des enjeux pédagogiques au niveau de l'initiation à la recherche. J'ai également initié cette démarche dans le cadre d'un enseignement de licence (Doc 46). Depuis maintenant sept ans, j'ai débuté une nouvelle enquête sur le mouvement des Castors toulousains. Dans le droit-fil de l'habitat social collectif, cette forme d'autoconstruction est



née au début des années 1950, et s'est arrêtée avec la Loi Chalendon, en 1971. Sur Toulouse, j'ai pu recenser une douzaine d'opérations réalisées entre 1952 et 1960, et chaque année, nous déplaçons d'une opération à une autre, dans le but de circonscrire l'ensemble. Outre le caractère historique et le besoin de collecter l'histoire de ce mouvement, les hypothèses de travail sont orientées vers la patrimonialisation, l'attachement au lieu, la solidarité, l'esprit Castor, la transmission du patrimoine, et la reformulation du bâti.

Cette recherche suppose un travail exploratoire de manière à guider les étudiants, et leur faciliter la tâche. J'effectue un travail de collecte en amont. Ensuite, nous nous rendons aux archives municipales pour consulter les permis de construire. Puis nous faisons la visite du quartier, et nous prenons contact avec les habitants. Il est aujourd'hui assez rare de rencontrer un « Castor des origines ». Nous avons plutôt affaire aux enfants, ou bien à des habitants qui n'ont parfois aucune idée de l'histoire du mouvement Castor. Autour d'eux, les étudiants sont amenés à effectuer des entretiens et à croiser leurs données avec les miennes de manière à engager une discussion sur cette histoire, les raisons de ces réussites et de ces défaites. En groupe, je leur demande également de réaliser une maquette du plan de masse, ce qui sert de liant entre eux et permet de montrer l'unité du site.

Cela a été valorisé par des expositions dans les mairies de quartier, et j'ai pu participer à des conférences dans le cadre du réseau LIEU<sup>107</sup> et publier mes résultats (Doc 35 ; 42 ; 45 ; 46), tout en donnant une place aux étudiants<sup>108</sup>. Cette « initiation à la recherche par la recherche » offre aux étudiants de licence la possibilité d'être confronté à des sources inédites et à de « vraies personnes ». Ma dernière publication en date concerne la démarche pédagogique qui inscrit mon travail dans une approche en pédagogie critique (Cock & Pereira 2019) que je souhaite aujourd'hui développer (DOC 46).

Ceci dit, les perspectives de recherche ont évolué depuis mon arrivée à Toulouse, et surtout depuis ma titularisation. Au sein du LRA, j'ai pu participer à plusieurs recherches collectives, dont une sur la Garonne (Doc 30). Il s'agissait de travailler sur le retournement du

---

<sup>107</sup> Logiques Identités Espaces Urbanités, constitue un réseau mettant en lien les écoles d'architecture et les praticiens, <https://www.reseau-lieu.archi.fr>

<sup>108</sup> Le site du LRA permet de dresser la liste des étudiants chaque année. <https://lra.toulouse.archi.fr/lra/activites/projets/les-castors>

fleuve. J'ai également collaboré avec le CAUE<sup>109</sup> de Toulouse pour la publication d'un article sur l'évolution des formes de l'habiter en 2014<sup>110</sup>. Des collaborations ponctuelles sont parfois à l'origine de beaux projets.

Avec mes collègues Sylvie Rougier-Blanc et Estelle Galbois, qui toutes deux enseignent au département d'histoire grecque de l'université Jean Jaurès, nous avons monté une journée d'étude en 2011 sur le thème de la pauvreté dans la Grèce Antique. Mon regard d'ethnologue fut mobilisé pour créer le lien entre cette époque antique et l'époque contemporaine. Cette réunion nous a permis de concevoir une passerelle entre disciplines. Cela a abouti à la publication d'un ouvrage collectif et d'une contribution intitulée : « pourquoi étudier la pauvreté aujourd'hui ? » (Doc 33), dans laquelle je relate mon expérience et mets en perspectives le travail du chercheur dans sa société.

Le travail d'équipe est le résultat de rencontres et nécessite l'instauration d'une confiance mutuelle. Que ce soit avec des collègues issus de la même discipline ou d'autres, finalement, le plus important est l'entente et l'ouverture d'esprit qui fera aboutir le projet. Nous avons voulu prolonger notre collaboration et avons proposé une maquette d'ouvrage intitulé : *100 mots de la pauvreté*, qui devait s'inscrire dans la ligne éditoriale des presses universitaires du Mirail. Il s'agissait de mettre à contribution notre réseau pour que chacun propose la définition critique d'une série de mots. En voyant la liste des contributeurs, l'éditeur nous a répondu que personne n'étant « connu » nous n'avions pas la légitimité adéquate.

Aujourd'hui, je poursuis le travail de collecte de la mémoire orale auprès des habitants des maisons Castor, et de certains bailleurs sociaux. Cela dit, la crise sanitaire qui sévit dans le monde depuis février 2020 a figé pour un temps cette recherche. À l'origine, mon mémoire inédit devait porter sur le mouvement des Castors à Toulouse, mais je me suis vite rendu compte qu'il devenait impossible de rencontrer les vieilles personnes parce qu'elles esquivent mes demandes de rendez-vous par peur d'être contaminées. Comme ma première demande de congé pour recherche portait sur l'étude de la bicyclette, j'ai repris ce sujet et l'ai prolongé, car il s'agissait de mettre en forme des idées en cours de maturation. D'autre part,

---

<sup>109</sup> Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement, ces centres sont distribués sur tout le territoire national, à l'exception par exemple de la Loire, où cette fonction est assurée par l'école d'architecture. Ils ont pour fonction de renseigner le particulier sur un projet architectural. C'est un service public.

<sup>110</sup> Jouenne Noël, « Evolution des modes d'habiter », *Le Calepin*, CAUE, n°19, 2014, pp. 10-11

les observations dans la ville ne présentent pas les mêmes difficultés, puisque la pratique de la bicyclette a rapidement été soulagée du port du masque et du maintien de la distance initiale de confinement d'un kilomètre, comme il en est question dans le mémoire inédit.

Nous venons de survoler vingt-quatre ans au contact de la recherche. Celle-ci s'articule avec le temps et le lieu, et a largement dépendu du statut. Ce dernier est étroitement lié à une position sociale qui interfère avec les enjeux de l'enquête de terrain, mais aussi avec les conditions de l'enquête telle qu'à pu le soulever Christian Ghasarian (Ghasarian 1997). Construire un lien logique nécessite des efforts et une constance dans la démarche, mais également une assurance dans cette éternelle quête de légitimité du chercheur sous contrat, qui aujourd'hui officie dans une école d'architecture. Si cette légitimité se fonde sur la reconnaissance des pairs du travail accompli, elle ne concerne qu'une des facettes du métier d'enseignant-chercheur. Nous allons voir à présent comment le rapport à la pédagogie participe lui aussi à la construction de cette légitimité.



**Troisième partie : plusieurs facettes du métier  
d'ethnologue face à la transmission des  
connaissances**

Cette troisième partie traitera des différentes facettes du métier d'ethnologue, et abordera la question liée à la transmission, notamment au regard de l'enseignement. Mon parcours assez long dans le domaine de l'ethnologie m'a enseigné une expérience du terrain, des gens, et plus largement du monde. Je pourrais avancer : une certaine forme de sagesse (Doc 10 & 12). S'agit-il de compétences pour autant ? Voilà une question qui nous conduira assez rapidement à discuter de la formation pédagogique, et du métier d'enseignant-chercheur. Nous y découvrirons alors une rigueur de l'exercice, telle qu'elle apparaît et telle qu'elle devrait être. Si l'on considère l'ethnologie comme une discipline, c'est qu'il faut être discipliné, et enseigner cette discipline passe par l'enseignement d'une rigueur. Cela nous conduira à découvrir les nouveaux objets de recherche, de l'étude du mouvement des Castors jusqu'à celle sur les pratiques de la bicyclette. Puis nous terminerons sur la notion d'engagement, qui nous conduira à boucler ce parcours à travers mes différentes implications. Ce sera le moment d'aborder la ville en mouvement par une mise en perspectives de quelques citations de Colette Pétonnet, et de convoquer d'autres auteurs pour cette dernière danse.

## 1. Comment s'acquièrent les compétences ?

Les compétences, à proprement parler, sont l'ensemble des savoirs acquis et des savoir-faire mobilisés pour exécuter une tâche donnée<sup>111</sup>. Dans le métier d'enseignant-chercheur, il faut distinguer d'une part le métier d'enseignant, et de l'autre, celui de chercheur. Ce sont deux facettes différentes, mais le trait d'union a son importance (Ingold 2018), et savoir si l'enseignant convoque le chercheur ou l'inverse revient à dire que chacune de ces facettes se nourrit l'une l'autre. Pour ce qui me concerne, j'ai d'abord été chercheur avant d'être enseignant, même si mon parcours m'a rapproché du métier d'enseignant, de l'école d'infirmière au lycée. J'ai finalement toujours été attaché à l'idée de transmettre des connaissances, et d'éveiller la curiosité chez les « apprenants ».

Mon expérience dans le domaine de l'enseignement a débuté en Haute-Loire, lorsque je me suis impliqué dans le programme des sciences humaines de l'école de soin infirmier du Puy-en-Velay, voilà maintenant vingt-neuf ans. Cela avait été éprouvant pour moi, car la demande des étudiants se rapprochait davantage de l'acte technique que d'une réflexion sur la personne en fin de vie. J'ai pris conscience assez rapidement de l'écart qu'il pouvait y avoir entre la volonté de transmettre et l'écoute, ou le moment opportun (Brossard 2004) qui fait de l'apprenant, soit une oreille attentive, soit un insupportable trublion. J'ai renouvelé cette expérience à Calais et à Boulogne-sur-Mer, auprès d'élèves plus mûrs. Les adultes ont cette maturité qui permet des échanges plus fructueux, des questions plus pertinentes, même si « l'immatunité n'est pas un défaut, mais une opportunité de grandir » comme l'écrit Tim Ingold (Ingold 2018 : 18). L'année précédente, j'avais été en poste dans plusieurs lycées, sur le programme des Sciences économiques et sociales, avec l'enseignement de spécialité. L'avantage en lycée vient du fait que les programmes sont liés à des manuels scolaires qui ne nécessitent pas un très gros travail d'appropriation, au contraire des grandes écoles où le programme est proposé par l'équipe pédagogique, et qu'il faut construire l'enseignement.

---

<sup>111</sup> Franc Morandi donne une définition plus précise lorsqu'il énonce ainsi : « une compétence serait une combinaison de connaissances, de savoir-faire, d'expérience et de comportements s'exerçant dans un contexte précis », *Pratiques et logiques en pédagogie*, Paris : Nathan Université, 2002, p. 35

À Toulouse, j'ai construit un cours d'initiation à la « socio-anthropologie de l'espace domestique », et un autre sur « penser l'architecture et l'architecte ». Ensuite, j'ai monté un cours d'initiation à la « socio-anthropologie de l'espace public ». La notion d'espace public fait partie d'une critique lors d'une des premières séances, notamment à partir du travail de l'anthropologue espagnol Manuel Delgado (Delgado 2016). En école d'architecture, nous devons enseigner avec le vocabulaire des architectes, quitte à le critiquer. Mon investissement dans le séminaire *La ville en mouvement* a débouché sur des enseignements plus fragmentaires sur la ville, portés par une anthropologie urbaine, liés à différents aspects que nous traitons en équipe. J'enseigne les méthodes de l'ethnologie classique, et différents outils numériques aujourd'hui à notre portée. Du cours magistral aux travaux dirigés, j'assure un suivi différencié des élèves, surtout lorsqu'il est question de diriger des mémoires de Master. L'expérience vient conforter l'enseignement, utile lorsqu'il faut donner un exemple à la volée, ou une source écrite. De ce point de vue, mon expérience me paraît être une richesse singulière. Cette expérience fut l'objet d'un apprentissage, d'une socialisation, d'une maturation, et de choix parmi les éléments recueillis.

Dès ma deuxième année à l'école d'architecture de Toulouse, j'ai pu bénéficier de la mise en place de deux formations pédagogiques d'une semaine dispensées à l'école d'architecture de Montpellier. J'ai été convaincu qu'il me fallait préciser et affûter mes outils pédagogiques et didactiques. Ce fut une véritable aubaine, et par la suite, j'ai amené la pédagogie à l'école d'architecture<sup>112</sup>. J'ai pu faire venir une formatrice à Toulouse, qui a dispensé cette formation auprès d'une poignée d'enseignants. J'ai également participé à la mise en place d'une première journée de formation pour les étudiants intitulée : *apprendre à apprendre*<sup>113</sup>. J'ai également amorcé le partenariat avec le Service InterUniversitaire de Formation Pédagogique de l'Université fédérale auquel je participe régulièrement. Ces heures de formation ne sont pas veines. Elles permettent d'acquérir une expérience, un travail réflexif sur sa pratique et de l'assurance quant à sa démarche et à la maîtrise d'outils pédagogiques.

---

<sup>112</sup> Cette affirmation peut paraître dénuée de modestie, et il faut préciser depuis mon arrivée. D'autres enseignants avant moi ont évidemment pensé cette question, comme Maurice Foissac et Pierre Weidknet, par exemple, aujourd'hui en retraite.

<sup>113</sup> Gaëlle Le Meur & Noël Jouenne, *Devenir architecte : Etre étudiant à l'ENSA, stratégies d'apprentissage*, Toulouse : ENSA, 2012



Pour ce qui est de l'expérience du terrain, la multiplication des sujets m'a permis, par comparaison, de mesurer les écarts selon les régions et les enjeux présents dans différents domaines. L'enquête calaisienne sur les savoir-faire et le monde dentellier était relativement préservée au sein d'une institution comme le musée. C'était un terrain « confortable », valorisant et motivant. Celui sur la muséographie de l'industrie de la faux à Pont-Salomon était plus tendu, et plus incertain. Celui sur Firminy et l'unité Le Corbusier était complexe avec des enjeux politiques épineux et une division des locataires. Celui sur le grand H était plus conventionnel. Mon enquête sur les travailleurs pauvres m'a permis de renouveler une expérience des institutions et de me rapprocher de mon travail de thèse. Ce fut également une expérience du collectif, car la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion fonctionnait vraiment sur un modèle collaboratif. Et puis sur Toulouse, nous avons l'enquête sur le mouvement des Castors, que je poursuivrai après la crise sanitaire, et celle sur la bicyclette qui m'a retenu cette année. Si les Castors forment une cohérence du fait de la fixité de leur lieu de vie, mais également du fait que chaque lotissement répond à une logique collective d'entreprise, le travail sur la bicyclette a été tout autre.

D'abord parce que dans cette ville foisonnante, et mouvante, le cycliste ne fait que passer. Il va d'un point à un autre, de chez lui à son lieu de travail, puis revient le soir, parfois par un chemin détourné. Individuellement, il peut être observé, puis approché et questionné, mais le discours que je cherche n'appartient pas au registre immédiat d'une réponse à une question. Que fait-il ? Il prend son vélo et se rend à son travail. Certains cyclistes ont même inventé le terme de « vélotafér<sup>114</sup> » pour indiquer qu'ils se rendaient au travail à vélo. Et nous avons là une logique qui se dessine peu à peu par le collectif, par le groupe, parce que cette pratique n'est pas isolée à l'échelle de la ville, mais qu'elle se répète. Nous devons donc observer cette répétition et questionner cette répétition. Je crois que l'enquête sur le vélo a été la plus difficile à mener, la moins confortable, et la plus complexe. Je pense avoir réussi à trouver une issue grâce à des auteurs comme Bernard Lahire et son volumineux travail sur le rêve (Lahire 2018). J'en rediscute dans les premières pages du mémoire inédit.

Et puis le chercheur se nourrit du travail et de la réflexion des étudiants. Chez nous, le choix d'un sujet de Master est libre, et nous guidons chaque étudiant vers la réussite en l'aidant à faire ressortir ses *a priori*, ses conflits intérieurs et son envie de découvrir et de

---

<sup>114</sup> Les anglais utilisent le terme *commuters* pour désigner la même idée.

connaître. Nous assistons chaque année à une véritable métamorphose depuis la première séance jusqu'à la soutenance. Cette année, un étudiant à qui l'on avait refusé une première soutenance m'a dit qu'il n'avait jamais autant souffert, mais qu'il était content d'avoir réussi à franchir cette étape et à avoir dépassé ses peurs. Ce travail est enrichissant, car il n'est pas à sens unique. Je ne prétends pas que chaque mémoire débouche sur une remise en cause, mais que chacun apporte sa pierre à l'édifice universitaire. Comme nous allons le voir à présent, la rédaction d'un mémoire de Master nécessite une certaine rigueur.

## **2. Les exigences d'une intégrité face à la question du plagiat**

En juin 2011, j'ai été rapporteur de la commission « anti-plagiat » que l'école d'architecture avait constituée suite à une demande des instances. Nous étions associés à l'INSA et au centre de ressources numériques de l'université Jean Jaurès. En préambule, j'informais de la situation préoccupante suivante :

« Les dossiers que remettent les étudiants en fin de travaux dirigés, ou lors de la remise des rapports de stage, ou bien encore, lors de la remise des mémoires de fin de licence, et surtout, lors de la remise des mémoires de séminaire, peuvent contenir une certaine proportion d'écrits directement copiés des supports Internet ou bien recopiés à partir du travail d'un camarade. Cette proportion est souvent faible, selon les études menées au niveau international, de l'ordre de 20 à 30%, et peut correspondre à l'appropriation d'une définition ou d'une citation, ce qui est déjà un acte délictueux. Mais le mémoire peut également reprendre l'intégralité du travail d'autres, ce qui est moralement et juridiquement une faute. Les études estiment à 10% le nombre de travaux plagiés importants. Nous pouvons, dans une première approche, nous baser sur ces estimations pour réfléchir à cette question dans le cadre de notre établissement. Parfois, l'enseignant est impressionné par la quantité et la qualité du travail qui lui est livré. Et c'est souvent sous ce « pavé » intellectuel que se cache le plagiat. Et que dire des mémoires produits dans la langue des étudiants étrangers ? Avons-nous les moyens de vérifier le contenu des informations, leur fiabilité et leur intégrité ?<sup>115</sup> »

Parmi les propositions, notre atelier a convenu de trois axes : une sensibilisation au plagiat dès l'inscription à l'école, avec la signature d'une charte réalisée en partenariat avec l'INSA<sup>116</sup> ;

---

<sup>115</sup> Rapport du 20 juin 2011, « *Sous les pavés, le plagiat* », atelier « plagiat » vote CPR, ENSA.

<sup>116</sup> L'ENSA et l'INSA ont convenu d'un partenariat pour un double cursus « ingénieur-architecte ».

l'achat d'un logiciel anti-plagiat destiné aux étudiants comme aux enseignants ; la vérification systématique du contenu des mémoires de Master lors de leur dépôt<sup>117</sup>.

La politique de l'école n'a pas suivi ces propositions et nous n'avons à ce jour aucun logiciel anti-plagiat. Seul, le contrat moral est signé par l'étudiant au moment de son inscription. Mon intérêt pour une intégrité morale vis-à-vis du plagiat reste un de mes chevaux de bataille, et se situe dans une approche éthique du métier d'enseignant, mais également dans la dimension du savoir-être de l'apprenant<sup>118</sup>.

Nous le voyons aujourd'hui avec ces mouvements de moralisation générale, que Bernard Hours et Monique Sélim rapprochent de stratégies capitalistes (Hours & Sélim 2020). Mais il s'agit aussi d'intégrité, et par conséquent d'intégrité au regard d'une épistémologie pensée dans un souci d'intégrité.

C'est un mal couvert ou encouragé par la mise en concurrence des uns et des autres, et par conséquent, encouragé par l'idéologie capitaliste. Combattre le mal à la racine reviendrait à modifier les comportements à l'égard d'enjeux difficiles à contrecarrer. La mise en concurrence sur le marché de l'emploi renvoie à une lutte pour la survie qui fait appel aux instincts les plus bas dont le plagiat est une des conséquences. Cependant, la « faute » sur le principe judéo-chrétien n'incombe pas à la personne, mais au système. L'accélération du temps, comme l'affirme Hartmut Rosa, suppose une forme d'aliénation qui concourt à rendre l'homme impuissant à concevoir autrement l'accélération *à l'intérieur* de la société que comme une accélération *de la société* (Rosa 2012).

Derrière la question du plagiat reviennent celles des valeurs propres à la discipline de l'anthropologie urbaine, de la recherche fondamentale et de l'enseignement d'un savoir-être. Cette dimension éthique du métier d'enseignant-chercheur peut se transmettre dès les premières années de licence, et notamment grâce aux ateliers de travaux dirigés.

---

<sup>117</sup> Les mémoires de master sont déposés sur la plate-forme numérique Archirès.

<sup>118</sup> Voir à ce propos la *Charte française de déontologie des métiers de la recherche* de la HCERES co-signées par un ensemble de grandes écoles et d'universités à l'exception des écoles d'architecture.

### **3. Le mouvement des Castors et le dialogue entre l'habitat collectif et l'enseignement**

De même que j'écrivais plus haut comment l'ethnologue peut s'impliquer dans la vie de la cité, mon activité d'enseignant-chercheur à Toulouse a donné lieu à d'autres formes d'engagement. J'ai commencé à m'intéresser au mouvement des Castors à Saint-Étienne, lors d'une phase exploratoire. Il y avait sur la butte de Montreynaud une cité Castor et j'avais commencé à arpenter ses rues, et à respirer les lieux. Je me demandais comment, à l'époque, les pionniers de ces chantiers d'autoconstructeurs avaient pu vivre ce moment, et tout un tas d'autres questions. J'avais vu que depuis Rive-de-Gier un certain nombre de cités Castors étaient nées dans les années 1950. Le constat était aussi celui du peu d'ouvrages sur ce mouvement, comparé à Le Corbusier, par exemple.

L'autoconstruction participe au travail collectif et à l'entraide. Je n'aime pas tellement employer la notion de « projet », car elle est trop connotée idéologiquement (Bourdieu & Boltanski 2008). Cependant, pour ce qui est des mouvements Castors, leur projet collectif d'entraide est quelque chose de passionnant. Les récits collectés évoquent des expériences heureuses, et parfois malheureuses, mais globalement, les gens ont partout participé à leur habitat et ont pris les devants sur l'inertie des pouvoirs publics. Mon intérêt pour ce genre d'expérience renvoie aussi au fait que l'habitat n'a souvent rien d'extraordinaire. Il est très commun et reprend les canons des standards de l'époque. L'architecture n'en est pas « remarquable ». C'est souvent un architecte local qui conçoit rapidement un projet qu'il soumet au collectif, et c'est sur cette base que les choses se réalisent. La mairie a toujours son mot à dire, et rejette quasi systématiquement les maisons individuelles<sup>119</sup>, au motif qu'il s'agit d'un habitat économique, et que les pauvres n'ont pas à avoir un logement individuel. C'est un discours que l'on retrouve souvent sur Toulouse.

C'est une des dimensions que je n'ai pas encore traitées, mais ces dispositifs étaient en concurrence avec le marché de l'habitat collectif et des grands ensembles qui sont venus quelques années plus tard. Par conséquent, il ne fallait pas que ces initiatives collectives liées à des entreprises d'État se généralisent aux entreprises privées, sous peine de voir les grands

---

<sup>119</sup> J'entends par là une maison individuelle isolée. Pour cette raison, les maisons Castors sont souvent accolées par deux, parfois construites en bande.

ensembles dépeuplés avant l'heure. Dans l'étape suivante, il s'agira de comparer l'évolution du marché de l'habitat sur la période 1950-1980 pour mettre en évidence les logiques qui ont sous-tendu ce genre d'initiatives.

Cette recherche toulousaine a débuté en 2013, et se poursuit chaque année. Elle est associée à l'atelier de travaux dirigés et au cours *Socio-anthropologie de l'espace domestique*, dont il a déjà été question. Pour ce faire, j'ai initié la démarche pédagogique de l'initiation à la recherche par la recherche dès la licence (Doc 46).

Cette recherche autour du mouvement des Castors et de l'habitat urbain collectif se situe dans la même veine que le travail mené à Firminy sur le grand ensemble. D'une part, il s'agit d'un habitat social collectif<sup>120</sup>, et ce qui est d'autant plus intéressant, c'est qu'aujourd'hui des signes de gentrification montrent que cet habitat a gagné en valeur économique, et parfois patrimoniale (Doc 35; 42; 45). Là encore, mon travail peut être récupéré par des habitants — pas seulement toulousains — qui leur servent d'élément de réflexion, ou de valorisation.

D'autre part, je m'intéresse aux récits de vie des populations les plus pauvres, et cela coïncide avec mes premiers travaux, et vient enrichir un questionnement autour de l'habitat et du sans-logis. Du « degré zéro de l'habiter » à l'habitat collectif, voire aux formes d'habitat participatif ou inclusif (Charlot 2019) que l'on rencontre désormais, l'éventail est large des possibilités de poursuivre cette recherche. Lorsque le temps sera venu de réaliser une synthèse de cette question, je reprendrais mes travaux, depuis les *sine domo*, jusqu'aux Castors pour traiter de la question de l'habiter « des pauvres » et du collectif dans nos sociétés modernes.

Pour prolonger le travail sur le mouvement Castor toulousain, un article paru dans un ouvrage collectif permet de bien cerner la question (Doc 45). J'entrevois la possibilité de poursuivre cette recherche par un travail portant sur les sociétés coopératives. En effet, les associations loi 1901 qui président aux mouvements doivent être adossées à des sociétés coopératives pour assurer le montage financier. Très rapidement, à la fin des années 1950, on trouve sous l'appellation « Castors » des programmes financés par le biais de sociétés coopératives, et co-financées par l'entreprise, dans lesquelles on ne trouve pas trace de l'apport-travail<sup>121</sup> qui est pourtant au centre du processus Castor. L'hypothèse que je compte

---

<sup>120</sup> Le Corbusier considérait lui-même ses immeubles comme des villages verticaux.

<sup>121</sup> Cette notion-clé permet de convertir la force de travail en co-financement.

vérifier consiste à croire que rapidement, les associations Castors ont entrepris des projets d'autoconstruction qui ont finalement été financés en totalité, sans l'apport-travail, ou très peu. Soit parce que l'apport financier était suffisant, par exemple aidé par les fonds sociaux des comités d'entreprises, soit parce qu'ils ont trouvé un autre moyen de financer leur programme sans le recours à l'apport-travail. De ce fait, les réalisations des lotissements ont été plus rapides. Dire qu'il s'agit de cités Castors reviendrait à galvauder le terme dans certains cas. Cependant, l'initiative en revient à un esprit collectif et collaboratif qu'il est important de souligner. Passons à présent à ce nouvel objet de recherche qu'est le vélo.

#### **4. Le vélo, un nouvel objet de recherche ou la poursuite d'un même objectif par d'autres moyens ?**

Je m'intéresse au vélo depuis 2005. C'est-à-dire que je note mes observations depuis 2005. Mais en réalité, j'ai toujours trouvé que le vélo était un sujet intéressant. L'ouvrage de Marc Augé a permis d'anoblir ce sujet de recherche qui paraissait peu sérieux<sup>122</sup>. Et comme je m'étais consacré à l'étude des calculatrices de poche, j'imaginai que mon entourage devait voir dans ce sujet un thème « mineur ».

Au sein d'une école d'architecture, l'enseignement de l'espace est découpé en deux. D'un côté, on trouve l'espace privé autour duquel l'enseignement porte sur l'espace domestique, c'est-à-dire de la maison (qui inclue aussi le jardin privatif). De l'autre, on ouvre sur « l'espace public » (l'espace urbain). Les architectes adorent ce terme d'espace public qui pose, comme l'a fait remarquer l'anthropologue Manuel Delgado, certaines questions d'ordre idéologique (Delgado 2016). Découper l'espace de la ville de la sorte, c'est oublier, pour reprendre les propos de Michel Agier, que le dehors est interdépendant du dedans, et réciproquement (Agier 2009, 2015).

Cet espace qui constitue le « vide » de la ville — le plein étant le bâti — est au cœur de l'ethnologie urbaine. Dans cet espace, j'entrevois le vélo comme un lien entre l'espace domestique et l'espace urbain. Si l'on considère l'objet technique dans sa relation à son propriétaire, le vélo appartient aux deux mondes. Il peut donc nous informer sur la manière

---

<sup>122</sup> C'est également ce qu'en dit Francis Papon dans son mémoire de HDR (Papon 2012).

dont les cyclistes, les usagers, les propriétaires, les praticiens, se comportent et quelle est leur cosmologie. En retour, l'étude de la bicyclette peut nous donner une idée sur ce que vivent les citadins, sur ce que vit le monde et sur ce qu'ils disent du monde. Je n'envisage pas de traiter cet individu technique comme un simple moyen de transport ou de déplacement. Ce serait réducteur, car le vélo est bien plus qu'un simple objet technique, mais un fait total social. C'est un médiateur entre l'homme et la société, comme je le montre grâce à l'apport de Gilbert Simondon (voir le mémoire inédit). Du reste, et pour prolonger ma pensée, le fait que la plupart des études sur la bicyclette se déroulent dans le cadre des activités du ministère des Transports limite les opportunités de découvertes heuristiques autour de la bicyclette perçue comme médiatrice de notre rapport au monde.

Plusieurs questions se posent : Doit-on prendre en considération le vélo, produit de l'intelligence humaine, et son utilisateur, ou bien les séparer en deux, ou encore les lier dans un ensemble ? J'ai fait les trois. Dans l'histoire de la bicyclette, de sa prétendue origine à nos jours, on peut étudier le vélo comme objet technique en ne distinguant pas forcément l'utilisateur. À la suite de nombreux travaux, dont ceux du sociologue Philippe Gaboriau, on peut opérer des regroupements par périodes, et dire que de tant à tant le vélo est plutôt utilisé par l'aristocratie, puis la bourgeoisie, puis le monde ouvrier, avant d'entamer un retour vers la classe moyenne, qui serait de l'ordre de la petite bourgeoisie (Gaboriau 1995). Voilà un découpage en secteur, par classe sociale, qui peut suffire lorsqu'il est question de réfléchir à l'évolution de l'objet technique dans ses utilisations. Quand on s'approche de lui et que l'on souhaite travailler sur les pratiques, il faut alors avoir recours à une autre forme de filtres, et diviser les usagers en sportifs, voyageurs, flâneurs, travailleurs, etc. Ces catégories sont au croisement d'un type de machine et d'un type de personne. Le sportif utilisera un vélo de course, le voyageur se servira d'une randonneuse, le flâneur pourra utiliser un vélo pliant, et le travailleur se servira d'un moyen de déplacement ou de transport selon ses moyens et/ou ses besoins. J'englobe dans la catégorie des travailleurs les gens qui vont au travail à vélo et ceux qui travaillent avec un vélo. C'est suffisant pour la démonstration, mais insuffisant pour l'analyse ethnologique. D'autant plus que je me suis concentré sur les personnes qui vont travailler à vélo. Le trajet-travail est par essence le plus intéressant car le plus contraint et le plus sujet à débat. Parmi les personnes qui vont travailler à vélo, on voit progresser l'arrivée

des vélos à assistance électro-mécanique<sup>123</sup> qui pose la question de savoir s'il s'agit toujours d'un vélo (DOC 43). Nous pouvons également mesurer la controverse autour du port du casque dans sa dimension sociologique (Seurat & Tari 2021).

Pour résumer, nous voyons qu'il existe un éventail de machines et que chacune va plus ou moins s'appairer avec un utilisateur (agent social). Les raisons sont sociales et culturelles, de sorte que l'étude du vélo seul peut déjà informer sur le propriétaire, son statut social, ses motivations, etc. Suivant la logique qui m'a conduit à travailler sur l'habitat social, mon intérêt pour cette recherche repose sur les personnes les moins fortunées, comme les ouvriers, les étudiants et plus largement une partie de la classe moyenne basse. Tout comme je m'intéresse à l'habiter des classes populaires, je m'intéresse à l'utilisation et aux pratiques de la bicyclette dans un environnement social qui divise la société en laissant de l'autre côté des utilisateurs de voitures de sport, luxueuses, chères, peu écologiques, etc. C'est vers ce constat que je souhaite me rendre<sup>124</sup>.

Mais avant d'y arriver, il était important de mettre à plat mes jugements de valeur et mes idées reçues que j'ai livrés dans la première recherche exploratoire (Doc 43). Depuis mon troisième livre sur l'habitat collectif, il s'agissait d'opérer un recentrement de mon point de vue d'ethnologue, afin de livrer un point de vue discutabile au sens d'une mise en discussion. À mes yeux, ce travail n'est pas si éloigné de celui que propose Patrick Gaboriau dans *Méditations urbaines* (Gaboriau 2017). *Notes sur le vélo et la bicyclette* livre ce point de vue pour une mise en discussion par un retour réflexif, un décentrement à nouveau possible afin de dépasser le discours convenu et commun. C'est une recherche exploratoire au long cours. À partir de là, il était possible de reprendre la recherche à partir de l'origine de la bicyclette, depuis la draisienne jusqu'à nos jours, en réinterrogeant les sources et les écrits, ce qui constitue une partie du mémoire inédit de ce dossier d'habilitation. Cette approche, basée sur le centrement/décentrement, me permet maintenant de développer plusieurs axes des recherches sur les pratiques de la bicyclette dans l'espace urbain.

Il sera ainsi possible de travailler sur ce que devient le vélo lorsqu'il n'est pas utilisé pour rouler. La ville est jalonnée de « cadavres » plus ou moins dépouillés qui renvoient, en

---

<sup>123</sup> L'enjeu est évidemment celui de la transition écologique.

<sup>124</sup> Dans une perspective nouvelle, je tente de développer une lecture des pratiques cyclistes selon la notion d'esthétique sociale telle que la développe Julia Bee, par exemple, (voir le mémoire inédit).



quelque sorte et toutes proportions gardées, au travail d'Agnès Jeanjean sur l'excrémentiel<sup>125</sup> (Jeanjean 2009). Je m'intéresse aux vélos laissés volontairement ou non à l'abandon dans l'espace urbain, et à ceux laissés volontairement dans un local à vélos après un décès ou un déménagement. Il pourra être aussi question de la « vie d'un vélo », lorsqu'il est volé, vendu, donné, transmis d'un propriétaire à un autre, ou détruit. À ce qu'ils signifient pour l'image de la ville et à ce qu'il signifie dans notre rapport au monde. Les vélos sont signe d'une ville en mouvement, témoins portant sur eux les traces du temps et des usages. Je ne souhaite pas m'intéresser aux déplacements, car les sociologues et les urbanistes le font mieux que moi, notamment grâce à des dispositifs numériques embarqués comme l'a fait Jean-René Carré (Carré 2001) ou les grosses enquêtes statistiques de Patrick Rérat (Rérat 2019). Car ces dispositifs ne nous apprennent rien de l'essence du vélo.

Pratiquant moi-même la bicyclette, je fais partie de mon objet. L'observateur influence son observation, mais quand il s'observe observer, il passe de centrement au décentrement, puis au recentrement. C'est la posture que j'ai adoptée pour cette recherche. J'observe mon propre comportement à bicyclette, dans mes préparatifs, mes choix de circuits, mes réactions, etc. Et j'observe les autres utilisateurs pour établir des points de comparaison, soit quand je suis à bicyclette, soit quand je suis à pied ou en voiture. J'opère un recentrement lorsque je m'observe, et un décentrement lorsque j'observe les autres. Pour cette raison, j'ai utilisé le recentrement dans la première phase de cette recherche exploratoire, car je devais me situer par rapport à l'objet, son histoire et ses pratiques. Plus que dans toute autre recherche, je suis allé au cœur de mon intimité et de mes souvenirs pour positionner le sujet et le transformer en objet. Au même titre que les autres, je suis socialement construit et mon point de vue vaut celui d'un autre. Mais mon point de vue objectivé grâce au point de vue des autres me donne une supériorité que je mets à profit dans ce travail. Lorsque je peux anticiper à la place de l'autre et prédire sa réaction, c'est que j'arrive à un degré d'empathie par procuration qui me donne confiance dans les résultats de ma recherche. La perduction de Leonardo Piasere est ici convoquée et mise à profit (Piasere 2010).

Je souhaite transmettre cette démarche et cette vision de l'ethnologie urbaine, non pas inscrite forcément dans un courant particulier, comme l'a été à une époque l'anthropologie

---

<sup>125</sup> J'entrevois la réalisation d'une application sur Q-Gis permettant d'enregistrer les positions et les dates des vélos abandonnés.

marxiste, fonctionnaliste, culturaliste, ou l'ethno-méthodologie, mais plutôt comme quelque chose englobé dans ce qu'on pourrait appeler une « ethnologie urbaine à la française ». Et de tendre vers une anthropologie réflexive (Ghasarian 2002).

## **5. Engagement, valorisation, et éthique du métier de chercheur**

La question de l'engagement répond à une éthique professionnelle et personnelle qui a été perceptible tout au long de ce texte et tout au long de mon parcours. Comme le fait remarquer Leonardo Piasere, alors que le journaliste ou d'autres sciences, comme la sociologie, décrochent des publications, l'ethnologue travaille avec lenteur et peine à rédiger un article en trois ans (Piasere 2010). Et encore, il faut ensuite passer les épreuves des évaluations « en aveugle » des comités de lecture, ou être reçu sur la thématique tend attendue depuis cinq ans. Cette lenteur est perceptible dans les domaines comme l'étude sur l'habitat. Une même collègue architecte publiera trois articles dans l'année, alors que je finalise une publication. Cette « lenteur » a pour origine une observation sur le long terme, et l'idée de boucler un cycle annuel, qui apparaît naturel et essentiel à la discipline, mais dont beaucoup d'autres chercheurs savent se passer<sup>126</sup>. Les jeunes générations sont également sollicitées pour publier à outrance, et rapidement, et aujourd'hui les doctorants doivent avoir publié un article avant leur soutenance.

Comprendre l'ethnologie urbaine comme un engagement de soi, c'est prendre conscience qu'elle ne peut se construire que sur le long terme. Je milite pour une *slow research* et pour une recherche fondamentale. La réflexion prend du temps, et la publication d'articles me pose problème. D'une part, parce qu'il faut attendre la bonne thématique de la bonne revue et qu'il faut calibrer l'article avec les attentes, et souvent revoir sa copie, quand ce n'est pas censurer ses écrits. D'autre part, parce qu'une somme d'articles diffusés dans des revues ou des publications éparses éparpille la pensée et le déroulement de la pensée du chercheur. J'en ai fait l'expérience à partir de ma recherche sur les grands ensembles pour constater après quinze

---

<sup>126</sup> Mon propos n'est pas ici d'aborder le débat entre chercheurs de disciplines différentes, notamment chez les architectes, comme a pu le souligner avec justesse Catherine Deschamps (Deschamps 2020).

ans que la cohérence de ma pensée s'était dispersée et qu'il était important de retrouver cette cohérence.

Voilà pourquoi il m'a paru logique d'assembler des textes parus sur une période de dix ans qu'aucun lecteur assidu n'aurait pu rassembler de lui-même (Doc 40). Je pense que le livre est le meilleur vecteur de la pensée et des résultats. Car je crois que, dans une certaine mesure et toutes proportions gardées, l'article dans des comités de lecture n'a pas pour vocation, en première instance, d'être lu ; il sert davantage à l'évaluation du chercheur, dans une logique néolibérale du toujours plus, de la promotion des directeurs thématiques, et de l'évaluation selon des critères discutables qui ne laissent finalement parfois aucune place à une recherche fondamentale et innovatrice qui, par principe, ne peut être évaluée, faute d'expert<sup>127</sup>.

Comme pour ce qui en est des œuvres d'art contemporain, les galeries portent en elles les fruits d'une avant-garde, alors que les musées assurent l'arrière-garde. Cette analogie avec l'art correspond à une réalité par laquelle les auteurs à succès ou bien nés auront davantage de crédit auprès d'une maison d'édition prestigieuse, lesquelles publieront des valeurs sûres, alors que l'avant-garde de la pensée n'y aura pas accès. Seules, les petites maisons d'édition prennent le risque de la diffusion d'une pensée nouvelle, et parfois à contre-courant des idées dominantes.

J'ai moi-même été confronté au dur exercice d'évaluer un article portant sur le vélo chez les jeunes pour une revue canadienne. Hormis la construction et la problématique, l'évaluation portait sur l'originalité et la démarche mise en place. Je me suis rendu compte qu'en évaluant ce travail, j'évaluais également le mien.

Certes l'article apporte autre chose, notamment dans cette idée d'une cohésion entre pairs. Mais lorsque les objets s'éloignent du commun, comment faire cohésion ? Cela se retrouve dans nos choix de sujets et d'objets. Ce n'est pas tant vouloir travailler sur la pauvreté qui est en question, c'est un état d'âme et une déontologie qui fixent une fois pour toutes l'idée que l'on a de la recherche et du sens qu'on lui attribue. C'est pourquoi le travail que je mène autour de la bicyclette devrait me faire parvenir à la déconstruction de mécanismes entre

---

<sup>127</sup> Ces propos seront peut-être jugés excessifs par certains. Ils sont le fruit d'une expérience, toutes choses égales par ailleurs.

richesse et pauvreté, dans ce rapport à l'environnement, au politique et finalement aux enjeux planétaires.

Cela renvoie à ma thèse. Suivant la logique sacrificielle, nous sommes toujours confrontés à une part de sacrifice dans notre société. À l'échelle de la fratrie, à celle de la famille, à celle du territoire, à celle de la société économique, et aujourd'hui à celle de l'environnement à l'échelle globale. Nous pourrions considérer les utilisateurs de vélo comme des gens sacrifiés sur l'autel de la consommation, des voitures climatisées et des objets connectés, le recours à l'énergie propre et gratuite de l'individu face à l'énergie polluante et payante des dominants. Nous vivons toujours sur des rapports de domination. Mais on pourrait aussi inverser cette vision des choses, et penser que les sacrifiés sont ceux qui sont esclaves des objets techniques convoités, qu'une part de la population dite « riche » ne peut faire l'impasse sur ces objets et leurs utilisations, aliénés qu'ils sont à l'accélération du monde (Rosa 2012). Ils se retrouvent pieds et mains liées face à une « planète qui souffre » et qui, nous l'espérons, trouvera les ressources nécessaires à sa résilience.

Ces réflexions sont encore à l'état embryonnaire. Elles s'appuient pour une grande part sur une approche de la ville vue à travers le regard de Colette Pétonnet, et de quelques autres.

## **6. La ville est en mouvement perpétuel**

Pour amorcer notre conclusion, revenons aux sources de l'ethnologie urbaine comme l'a défini Colette Pétonnet à travers ses textes, et voyons quels extraits vont pouvoir nous accompagner dans cette quête. Le mouvement est chez elle souvent convoqué pour évoquer la ville dans ses nombreuses particularités. Le mouvement est un flux, et le recourt aux métaphores des fluides sonne particulièrement bien pour décrire la ville. Par exemple, lorsqu'elle évoque la ville industrielle :

« Depuis plus d'un siècle la ville industrielle obéit au même mouvement, régulier comme une respiration. Elle gagne par ondes successives et recouvre ses confins où des populations pauvres avaient afflué. Des bourgeois aisés quittent le centre étouffant pour peupler ces quartiers neufs, et leur vague repousse à la périphérie celle, indésirable, des premiers occupants, cependant que s'infiltré, dans la place délaissée, une nouvelle couche pauvre. Les vieilles maisons non entretenues se

« taudifient ». Mais que des travaux d'aménagements et des démolitions surviennent, et les bourgeois reconquièreent les quartiers du centre » (Pétonnet 1970).

La ville est également en mouvement perpétuel, autour des individus qui la composent, mais également autour des institutions, des commerces et des changements qui la rendent presque « vivante » :

« La ville est un mouvement perpétuel : mouvement des gens, qui possèdent tous divers lieux d'élection et d'activités, ou qui dérivent ensemble à la même heure, évoquant un flot parce qu'on ne peut rattacher personne à son territoire, mouvements pendulaires et orbites individuels des gens; mouvement des choses, vitrines qui se renouvellent à chaque saison, commerces qui changent de destination, qui changent la rue, et ceux qui assurent la continuité des générations; vieillissement, mort, et re-naissance des maisons » (Pétonnet 1983).

La ville est aussi composée du mouvement perpétuel des gens, de par leur rythme quotidien ou hebdomadaire, mais aussi les rythmes qui composent les saisons :

« Or la ville est composée du mouvement perpétuel des gens, mouvement garant, à mon sens, de la possible coprésence du grand nombre. Elle est conçue pour la circulation des hommes et des marchandises et recèle peu d'aires de stationnement. Une foule d'inconnus s'y croisent constamment. Il est une manière d'être citadin, inculquée dès l'enfance, qui consiste à marcher dans la rue sans sauter comme un cabri ni montrer les passants du doigt, sans se faire remarquer, individu semblable aux autres, neutres et anonymes » (Pétonnet 1987).

Ce faisant, les individus, les gens, ne sauraient survivre sans cette pellicule protectrice que procure l'anonymat. En cela, la ville s'oppose au petit village et aux interconnaissances. Dans la ville des citadins, elle s'exprimait ainsi :

« Celle-ci est en partie contenue dans le mouvement perpétuel, la foule et l'anonymat protecteur des individus, et la combinaison de ces trois termes recèle des mécanismes d'équilibre dont il me plairait bien de déceler les lois. Peut-être faudra-t-il aborder la mécanique des fluides. Pour l'instant j'essaie d'approcher ces phénomènes de manière moins fugitive que dans la rue et de trouver des repères. J'ai donc choisi comme terrain d'enquête des espaces publics particuliers et différents où le mouvement lent du passage des gens me laisse un peu de temps pour l'observation » (Pétonnet 1988).

Cela dit, Colette Pétonnet se questionnait à propos de la discipline de l'ethnologie urbaine, au regard des critiques parfois versées envers cette « jeune » discipline et des mille et une bonnes raisons d'éviter de tomber dans les travers d'une science du trop proche.

« Cependant certains se demandent encore comment on peut être ethnologue urbain. Effectivement, les villes étant douées d'un mouvement incessant et les sociétés urbaines fort hétérogènes, la position de l'observateur n'y est pas toujours confortable » (Pétonnet 1989).

Évidemment depuis la fin des années 1980, beaucoup d'autres chercheurs se sont rangés aux côtés des pionniers de l'ethnologie urbaine. Nous sentons à travers ces citations une maturité s'affirmer à mesure que les idées progressent, comme de la recherche et des questionnements. Car la recherche ethnologique est une recherche en permanence, réflexive et tributaire des questionnements personnels et globaux. À propos de l'état de la France et de ses habitants, elle écrit :

« Jadis il y avait des villes et des citoyens qui flânaient parfois dans les jardins publics. Désormais hommes, villes et parcs sont qualifiés d'urbains, deux syllabes aussi rudes que béton et bunker. L'urbain sera-t-il indestructible ? Au mot urbanisme, cette « science de l'urbanité », l'usage vulgaire substitue souvent urbanisation, qui martèle à nos oreilles « la concentration croissante des populations dans les agglomérations urbaines », tandis que l'espace vert s'efface un peu, trop vague et terne pelouse qui a sévi dans les banlieues, au profil de jardin, planté, rythmé, et miniaturisé » (Pétonnet 1989).

La ville est au centre de mes préoccupations, et elle a toujours accompagné ma recherche, depuis l'enquête sur les personnes sans-logis, que nous n'appellerons plus *sine domo*, jusqu'à mes travaux en cours sur les pratiques de la bicyclette. À Calais, ville industrielle et ville de la dentelle, à Pont-Salomon, ville établie sur le programme de la fabrication des faux et des faucilles, dans la communauté de commune des Marches du Velay, lorsque j'ai effectué mon enquête sur les incivilités générées par une certaine jeunesse, et lorsque je me suis penché sur l'habitat collectif. Mes premiers travaux sur l'unité d'habitation Le Corbusier de Firminy, puis sur les habitants du Grand H, offraient un regard sur la manière de développer une ville, dans un contexte de pénurie d'habitats et de projection démesurée. C'est ce même contexte qui m'a attiré sur l'étude du mouvement des Castors, ces auto-entrepreneurs où se joue une certaine solidarité et un esprit Castor. Cette *Ville en mouvement*, comme j'ai intitulé le séminaire que je coordonne, me sert de point de départ et de point de ralliement pour développer une approche scientifique de la ville, et autour de la ville. Par exemple, le courant d'un « développement durable », terme fourre-tout du vocabulaire de l'urbanisme et qui évolue aujourd'hui dans sa forme de « ville en transition », répond aux attentes déjà dévoilées au début des années 1990 dans cette maîtrise de la nature et des ressources, et du cercle des immondices :

« La ville occidentale est propre parce que cet univers artificiel, lieu par excellence de la domestication du temps et de l'espace, de la lumière et des saisons, est tendu depuis des siècles par

l'effort de parfaire la maîtrise de la nature. Ont été successivement chassés l'eau stagnante, la boue, la neige et la poussière, les animaux et les déchets, vaincus le froid et la nuit. La ville est « verte » de sa végétation enclose, fleurie, chauffée, éclairée, et chaque jour toilettée par les jets d'eau à haute pression, les souffleuses, les aspirateurs et les balayeuses motorisées » (Pétonnet 1992).

Dans le cadre du séminaire *La ville en mouvement*, une convention de partenariat avec la ville de Firminy a été établie pour venir une semaine en stage, accompagné d'un petit groupe d'étudiants. Deux groupes ont contribué à enrichir le regard porté sur le patrimoine Le Corbusier, et la ville. Une des étudiantes était d'ailleurs originaire de Firminy, et avait choisi ce séminaire pour ce stage. Il lui a fallu deux années pour arriver à sortir de ses présupposés et du discours idéologique qui l'accompagnait depuis son enfance. Nous avons renoué avec les exercices de terrain *in situ* qu'a pu initier Florence Weber dès 1988 décrit dans le *Journal des Anthropologues*, et qu'Anne Raulin pratiquait à Paris V (Weber 1988). La pratique du terrain par le terrain est au centre de la pédagogie active que je mène à l'école d'architecture, et que les architectes résumant souvent sous la notion de projet (Doc 46). En sciences sociales, le projet est transposé au corps humain, et l'étude comparative des comportements peut être comparée à la mise en question d'un bâtiment ou d'un édifice. Le projet est au centre des apprentissages en école d'architecture, et les sciences sociales sont là pour le nourrir<sup>128</sup>. À l'échelle de la ville, il a toute son importance.

La ville est en mouvement depuis sa création même, voilà 15.000 ans (Valla 2008). Du point de vue de sa forme, de sa morphologie urbaine, elle évolue dans la manière d'habiter et par la forme de ses institutions. Les commerçants, les services, les habitats, les entreprises et les usines changent de lieu à l'échelle d'une décennie. Les fonctions de la ville qui reprennent les besoins de l'être humain (Malinowski 1968) évoluent, changent et se diversifient. L'arrivée des secteurs de l'économie marchande à distance a modifié le rapport à la ville et dans la ville. De la ville industrielle et industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est passée à la ville des loisirs pour la petite bourgeoisie, à la ville médicalisée pour les générations les plus âgées, à la ville du spectacle permanent et de la mise en scène pour son image. Le mouvement imposé dans la ville par l'obligation de circuler s'adapte aux crises perpétuelles (Revault d'Allonnes 2012) et se transforme par l'adoption de moyens individuels de transports, au détriment de moyens

---

<sup>128</sup> Catherine Deschamps note que « l'obligation faite aux étudiants de suivre les enseignements en SHS est parfois présentée, par quelques consœurs et confrères de Val-de-Seine et d'autres écoles, comme une punition des architectes [...] » (Deschamps & Morovich 2021 : 236).

collectifs. L'ère de la transition écologique néolibérale incite à réduire les émissions de CO<sup>2</sup> sans pour autant réduire les distances ni mettre des moyens de transport collectif à disposition des populations captives, entre le périurbain (Charmes 2005) et la ville centre.

D'un point de vue politique et idéologique, elle se recompose à mesure des prises de conscience de la finitude de l'espèce humaine, à l'ère de l'anthropocène (Maurie 2008). Les places publiques deviennent plus vastes et mieux contrôlables (Garnier 2010). L'espace public comme idéologie (Delgado 2016) transforme la ville en un lieu privilégié pour les classes dominantes. Parce qu'elle est réservée aux hommes, la ville est le fruit d'enjeux de lutte entre les genres et source des émergences d'identités nouvelles (Raibaud 2015). L'écologie, récupérée par l'idéologie néolibérale, est perçue comme une alternative à l'extinction de l'espèce. Les luttes pour un droit à la ville — *Reclaim The Street* — appartiennent en propre à la ville (Klein 2000).

Du point de vue de sa morphologie sociale (Mauss 1985), la ville évolue à travers des systèmes de parentés et d'alliance matrimoniale (Ghasarian 1996). De nos jours, les formes sociales de la famille (Segalen 1981) ont éclaté le modèle traditionnel et se développent dans une multitude d'aspects : famille monoparentale, polyandrie, polygynie, famille homosexuelle, communauté taisible et *communitas* (Turner 1990), et s'accompagnent de formes d'habiter particulières (*tiny house*, nomadisme, squat). Mais c'est aussi l'alternance des espaces domestiques qui modulent la ville dans un mouvement pendulaire plus ou moins régulier. Du point de vue de la ville réputée appartenir au monde, la culture reste la boussole (Warnier 1999) qui guide et conduit sa population et ses institutions dans et hors du temps économique (Galbraith 1998). Du point de vue religieux (Hubert & Mauss 2019), la cristallisation du monothéisme accapare l'essentiel des luttes et des guerres à travers le monde. Cependant, les évangélistes et le pentecôtisme d'un côté, l'animisme de l'autre, conservent une place importante et croissante grâce à l'avènement des nouveaux médias (Gutwirth 1998), dans le concert des religions monothéistes et polythéistes. Dans ses rythmes, la ville change sur le cycle circadien et offre une facette jour/nuit toujours plus complexe (Gwiazdzinski 2016). À l'image de *La Moquette*, lieu convivial ouvert la nuit dans les années 1990 à Paris, se créent aujourd'hui des lieux capables d'accueillir une vie nocturne, des « maires de nuit » cherchant à réguler cet espace mental.



Depuis la crise sanitaire et l'état de guerre déclaré au virus (Gaboriau & Ghasarian 2020, Selim 2020), la ville a vécu plusieurs confinements, sans jamais être revenue à son état de départ. Allons-nous devoir vivre avec des épouvantails comme le propose Michel Agier (Agier 2020) ? C'est dans cette ville, dans sa globalité et sa complexité, et dans ses multiples facettes que nous allons nous rendre.



**Conclusion générale : vers une ethnologie urbaine**



Que reste-t-il des trente dernières années depuis mon engagement dans la recherche autour de la question des sans-logis ? Et puis d'une carrière qui se poursuit autour des métiers de la muséologie, des projets de muséographie, des études pour le compte de collectivités territoriales et d'associations ? Quelles logiques ont bien pu présider à cette destinée ? Cette somme de connaissance acquise sur le long terme a participé, d'une certaine manière, à l'élaboration de mon projet ethnologique. Ma trajectoire professionnelle et intellectuelle a subi quelques affronts qu'une capacité de résilience a toujours permis de remettre en ligne. Des atouts, tels qu'un réseau social ou le hasard des rencontres, associés à une longue expérience valorisée par des articles et des publications ont offert une porte d'entrée vers ce qui est aujourd'hui ma carrière d'enseignant-chercheur. La logique humaine nous aurait-elle guidées toutes ces années pour arriver à cette étape et solliciter une habilitation à diriger des recherches ?

C'est avec une certaine dérision qu'il faut considérer la notion de « faire carrière », car entrer dans la fonction publique d'État à 45 ans limite de fait la progression de carrière. Gravier les échelons ne représente plus un objectif à atteindre. En revanche, l'expérience accumulée ces trente dernières années me permet d'envisager avec sérénité de devenir un guide pour les apprenants à la recherche d'une certaine approche des sciences sociales en général et de l'ethnologie urbaine en particulier. Ceux-là mêmes qui en école d'architecture s'orienteront vers les disciplines des sciences sociales afin de clarifier leur perception et leur rapport au monde.

Du décentrement nécessaire, de cette prise de recul épistémologique, de cette tentative d'approche heuristique du monde, je suis passé d'un objet à un autre à travers une démarche différente, plus recentrée pour mieux appréhender les éléments d'un sujet à travers une construction qui renvoyait à ma propre subjectivité. Je dois m'en saisir aujourd'hui pour transmettre à mon tour cette expérience et cette démarche à la fois critique et éthique.

Au terme de ce parcours, nous arrivons à nouveau devant un seuil que j'espère franchir afin de poursuivre ma quête. La conclusion est difficile, car chacun attend la citation ultime, celle par qui tout se referme et s'ouvre à nouveau. Il me semble qu'un auteur de littérature

serait approprié, ou bien un philosophe. Mais pas n'importe lequel. Peut-être cette phrase de Henry David Thoreau : « l'homme civilisé est un sauvage plus expérimenté et plus sage. Mais revenons maintenant à mon expérience » (Thoreau 2017 : 51).

Faisant la somme de ce qui vient d'être exposé, j'entrevois aujourd'hui la possibilité de prolonger mon enquête sur les pratiques du vélo en ville par un travail mené en profondeur sur les réseaux d'influence. J'ai montré dans mon mémoire inédit quelle était la complexité des réseaux autour de la pratique de la bicyclette, qui va des fabricants aux aménageurs et experts du territoire, en passant par les associations d'usagers et qui se prolongent vers les mouvements activistes contestataires. Tout ce petit monde forme un monde du cyclisme auquel il faut encore ajouter celui des épreuves sportives et du cyclotourisme. Je souhaite poursuivre ce travail.

Dans le même temps, l'espoir d'entrevoir la fin de la pandémie me permettra de réarticuler l'enquête autour du mouvement des Castors sur Toulouse, et de prolonger ce travail aux côtés des étudiants. Une réflexion pédagogique viendra renforcer ma posture d'enseignant-chercheur toujours curieux de découvrir de nouvelles voies. C'est ainsi que la recherche et l'enseignement doivent avancer de concert vers des horizons que nous n'entrevoions peut-être pas encore en totalité.

Enfin, je souhaite développer l'histoire française de l'ethnologie urbaine à travers le séminaire de recherche dont j'assume la coordination, et ainsi transmettre une partie de ce que m'ont transmis mes pairs, dans le respect de leur mémoire. Cela pourra également se faire à travers l'accompagnement de doctorantes et de doctorants, lesquels recevront cet héritage.

## Bibliographie

- AGIER Michel, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris : L'Œil neuf, 2004
- AGIER Michel, *Esquisse d'une anthropologie de la ville. Lieux, situation, mouvements*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant, 2009
- AGIER Michel, *Anthropologie de la ville*, Paris : PUF, 2015
- AGIER Michel, *Vivre avec des épouvantails. Le monde, les corps, la peur*, Paris : Premier Parallèle, 2020
- ANDERSON Nels, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, (1923), Paris : Nathan, 1993
- AUGE Marc, *La traversée du Luxembourg, Paris, 20 juillet 1984, ethno-roman d'une journée française considérée sous l'angle des mœurs de la théorie et du bonheur*, Paris : Hachette, 1985
- BEAUNE Jean-Claude, *Le vagabond et la machine, essai sur l'automatisme ambulatoire, médecine, technique et société, 1880-1910*, Seyssel : Champ Vallon, 1983
- BECKER Howard S., *Les mondes de l'art*, Paris : Flammarion, 1988
- BECKER Howard S., *La bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*, Paris : La Découverte, 2014
- BERGER John, *Voir le voir*, traduit de l'anglais par Monique Triomphe, Paris, Editions B42, 2014
- BERGER Maurice, *Entretiens familiaux et champ transitionnel*, col. Le fil rouge, Paris : PUF, 1985
- BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, sous la direction de François de Singly, 4ème édition, Paris : Armand Colin, 2016
- BERTAUX Daniel, « Histoire de vie, histoire d'une vie », sous la direction d'Emeline Dion *et alii*, *Parler de soi, Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris : EHESS, 2020
- BOUILLON Florence, *Les mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, coll. Partage du savoir, Paris : PUF, 2009
- BOURDIEU Pierre, « L'origine et l'évolution des espèces de mélomanes », *Questions de sociologie*, Paris : Editions de Minuit, 1984
- BOURDIEU Pierre, *Science de la science et réflexivité*, Cours du Collège de France 2000-2001, Paris : Raison d'Agir, 2001
- BOURDIEU Pierre & BOLTANSKI Luc, *La production de l'idéologie dominante*, Demopolis, Paris : Editions Raisons d'agir, 2008
- BOUTEYRE Evelyne, *La résilience scolaire. De la maternelle à l'université*, Paris : Belin, 2008
- BROSSARD Michel, *Vygotski. Lecture et perspectives de recherches en éducation*, Villeneuve-d'Ascq : Presses du Septentrion, 2004
- BRYSON Bill, *Une histoire du monde sans sortir de chez moi*, Petite Bibliothèque Payot, 2014
- CARRÉ Jean-René, *Resbi. Recherche et expérimentation sur les stratégies des cyclistes dans leurs déplacements urbains*, rapport n°235, INRETS, 2001
- CHARLOT Jean-Luc, *Petit dictionnaire [critique] de l'habitat inclusif*, Questions urbaines, Paris : L'Harmattan, 2019

- CHARMES Eric, *La vie périurbaine face à la menace des gated communities*, Paris : L'Harmattan, 2005
- COCK Laurence de & PEREIRA Irène, *Les pédagogies critiques*, Marseille : Agone, 2019
- CONSIDÉRANT Victor, *Description du phalanstère et considérations sociales sur l'architectonique*, Paris : Librairie sociétaire, 1848
- CRESSWELL Robert, *Éléments d'ethnologie*, vol. 1 *Huits terrains (1975)*, vol. 2 *Six approches (1975)*, Paris : Armand Colin, 1978
- DECROP Geneviève, *Rudolph Hoess, le commandant d'Auschwitz parle*, Paris : La Découverte, 2005
- DELGADO Manuel, *L'espace public comme idéologie*, Toulouse : Les réveilleurs de la nuit, 2016
- DEPAULE Jean-Charles, *Opéra Cheval*, Paris : Fourbis, 1993
- DESCHAMPS Catherine, « Replis médiatiques, temporels et spatiaux. Le confinement ou la peau de chagrin du monde d'après », sous la direction de Monique Selim, *Anthropologie d'un pandémie*, Paris : L'Harmattan, 2020, pp. 139-161
- DESCHAMPS Catherine et MOROVICH Barbara (sous la dir.), *Esplaces, Espaces et lieux en partage*, Paris: L'Harmattan, 2021
- DESMOND Matthew, *Avis d'expulsion. Enquête sur l'exploitation de la pauvreté urbaine*, Montréal : Lux, 2019
- DEVEREUX Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion, 1980
- DIGARD Jean-Pierre, *Tristes topiques. Souvenirs anthropologiques, passions et questions*, Paris: L'Harmattan, 2021
- DOUGLAS Mary, *Comment pensent les institutions*, Paris : La Découverte, 1999
- ERIBON Didier, [2009], *Retour à Reims*, Paris, Champs Essais, 2018
- ERIKSON Philippe & GHASARIAN Christian, « Un terrain de 35 heures... Réflexions dialogues sur les recherches d'anthropologie finalisée en entreprise », *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris : Armand Colin, 2002, pp. 117-142
- FAINZANG Sylvie, *Ethnologie des anciens alcooliques. La liberté ou la mort*, Paris : PUF, 1996
- FAINZANG Sylvie, « De l'autre côté du miroir. Réflexions sur l'ethnologie dans anciens alcooliques », sous la direction de Christian GHASARIAN, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris : Armand Colin, 2002, pp. 63-71
- FREIRE Paulo, *Pédagogie de l'autonomie*, Toulouse, Eres, 2019
- FRITSCH Philippe, *Implication et engagement. Hommage à Philippe Lucas*, Lyon, PUL, 2000
- GABORIAU Philippe, *Le Tour de France et le vélo. Histoire sociale d'une épopée contemporaine*, Paris : L'Harmattan, 1995
- GABORIAU Patrick, *Le chercheur et la politique. L'ombre de nouveaux inquisiteurs*, Paris, Aux Lieux d'être, 2008
- GABORIAU Patrick, *Méditations urbaines*, Coll. Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 2017
- GABORIAU Patrick, *Le terrain anthropologique*, Coll. Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 2018
- GABORIAU Patrick & GHASARIAN Christian, *Le virus, le pouvoir et le sens*, Paris : L'Harmattan, 2020
- GALBRAITH John Kenneth, *L'économie en perspectives, une histoire critique*, Paris : Seuil, 1989



- GARNIER Jean-Pierre, *Une violence éminemment contemporaine : essais sur la ville, la petite bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*, Marseille : Agone, 2010
- GHASARIAN Christian, *Introduction à l'étude de la parenté*, Paris : Seuil, 1996
- GHASARIAN Christian, « Le désarroi de l'ethnologue », *L'Homme*, n° 143, 1997, pp. 189-198
- GHASARIAN Christian, sous la direction, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris : Armand Colin, 2002
- GIRARD René, *La violence et le sacré*, (1972), Paris : Hachette, 1995, pp. 26-27
- GROENEN Marc, *Pour une histoire de la préhistoire*, Paris : J. Millon, 1994
- GUTWIRTH Jacques, « Jalons pour l'anthropologie urbaine », *L'Homme*, 22-4, Etudes d'anthropologie urbaine (n° dirigé par Jacques Gutwirth), 1982, pp. 5-23
- GUTWIRTH Jacques, *L'église électronique. La saga des télévangélistes*, Paris : Bayard, 1998
- GWIAZDZINSKI Luc, *La nuit, dernière frontière de la ville*, Paris, Rhuthmos, 2016
- HERBERT Jean-Loup, « Un statut pionnier pour l'islam espagnol », *Le Monde Diplomatique*, novembre 2002
- HOURS Bernard & SÉLIM Monique, *L'empire de la morale*, Paris : L'Harmattan, 2020
- HUBERT Henri & MAUSS Marcel, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, (1904), Paris : Gallimard, 2019
- INGOLD Tim, *L'anthropologie comme éducation*, postface de Yves Citton, Rennes, PUR, 2018
- JEANJEAN Agnès, « L'excrémentiel, un objet pour l'ethnologie », textes réunis et présentés par Georges Ravis-Giordani, *Ethnologie(s). Nouveaux contextes, nouveaux objets, nouvelles approches*, Coll. Le regard de l'ethnologue, n°21, Paris : CTHS, 2009, pp. 208-223
- JEANJEAN Agnès, « Brouillons », *Ethnologie française*, Vol. 51, 1, 2021, pp. 21-22
- JEUDY Henri-Pierre, *Un sociologue à la dérive. Chronique d'un village*, Paris : Sens & Tonka, 2006
- JOUENNE Noël, *Les techniques vestimentaires des Sans Domicile Fixe : jalons pour une anthropologie des techniques*, mémoire secondaire de DEA sous la dir. de Robert Creswell, Université Paris V, 1992, 64 p.
- JOUENNE Noël, *Approche de la problématique sine domo en Haute-Loire et au Puy-en-Velay du milieu du XIXe siècle à nos jours : contribution à l'étude du vagabondage*, thèse nouveau régime, sous la direction de Philippe Laburthe-Tolra, Paris V, 1997, 830 p.
- JOUENNE Noël, « Les pratiques de la mendicité chez les « SDF » », *Le Nouveau Mascaret*, n°47, juin, 1997, pp. 44-51
- JOUENNE Noël, *Marions-nous... En dentelles !*, catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, Calais, 1998, 48 p.
- JOUENNE Noël, « La géométrie variable du SDF », *Le Nouveau Mascaret*, n°55, 1999, pp. 2-9
- JOUENNE Noël, *On pouvait pas m'en faire accroire. Enquête ethnologique sur les savoir-faire du monde dentellier calaisien*, Trame-Dentelle de Calais., 1999, 74 p.
- JOUENNE Noël, « Promenade vertical dans les dunes », Bernadette Genée, *Showroom, magasins di corps*, Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Calais, 2000, p. 10
- JOUENNE Noël, « Comment devient-on un homme ? Lorsque l'illustration aide à grandir : pour une relecture des aventures de Babar », *Citrouille*, n° 28, avril, 2001, pp. 39-40

- JOUENNE Noël, « Parler-dentelle », *Lieux d’Etre*, revue de création poétique et culturelle, n°31, 2001, pp. 53-54
- JOUENNE Noël, « La main ou la culture incarnée », *Lieux d’Etre*, n° 32, 2001, pp. 141-143
- JOUENNE Noël, « Promenade verticale dans les dunes », Bernadette Genée, *Showroom, magasins du corps*, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, Calais, 2001, p. 10
- JOUENNE Noël, *La main*, Ligne(s) de Trame, Hors Série, 2001, 16 p.
- JOUENNE Noël, *Projet d’orientation scientifique et culturel*, Musée de la Faulx, Pont-Salomon, janvier, 2001, 144 p.
- JOUENNE Noël, *La main*, Ligne(s) de Trame, hors série, 2001, 18 pages.
- JOUENNE Noël, *Dans l’atelier, guide des savoirs et des techniques de la dentelle*, Calais, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle de Calais, 2003, 48 p.
- JOUENNE Noël, *Le Corbusier comme compétence : pratiques sociales dans l’unité d’habitation Le Corbusier de Firminy*, OPHLM-Université de Tours, 2003, 133 p.
- JOUENNE Noël, « Un triomphe japonais : la calculatrice de poche », *Pour la Science*, coll. Les génies de la science, n°21, 2004, pp. 10-13
- JOUENNE Noël, « La règle à calcul : extinction programmée ? », *Pour la Science*, coll. Les génies de la science, n°25, 2005, pp. 20-23
- JOUENNE Noël, *Une certaine jeunesse. Incivilités et sentiment d’insécurité en milieu rural périurbain*, Communauté de communes « Les Marches du Velay », 2006, 112 p.
- JOUENNE Noël, « La déroutante histoire du module Paname », *Pour la Science*, coll. Les génies de la science, n°32, 2007, pp. 18-19
- JOUENNE Noël, « Evolution des modes d’habiter », *Le Calepin*, CAUE, n°19, 2014, pp. 10-11
- JOUENNE Noël, « Regards croisés entre les Castors et la patrimoine moderne », *Rencontres annuelles du Réseau LIEU*, Pessac, du 27 et 28 janvier, 2020
- JOUENNE Noël, *Introduction à une socio-anthropologie de l’espace domestique. L’habitat et l’espace domestique*, cours S341, Toulouse : ENSA, 2020, 176 p.
- KLEIN Naomie, *No logo, la tyrannie des marques*, Arles : Acte Sud, 2000
- LABURTHE-TOLRA Philippe & WARNIER Jean-Pierre, *Ethnologie Anthropologie*, Paris : PUF, 1993
- LABURTHE-TOLRA Philippe, *Critiques de la raison ethnologique*, Paris PUF, 1998, p. 21
- LAHIRE Bernard, *L’interprétation sociologique des rêves*, Paris : La Découverte, 2018
- LE MEUR Gaëlle & JOUENNE Noël, *Devenir architecte : Etre étudiant à l’ENSA, stratégies d’apprentissage*, Toulouse : ENSA, 2012
- LEROI-GOURHAN André, « L’expérience ethnologique », *Ethnologie générale*, sous la dir. de Jean Poirier, Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard, 1968
- MALAURIE Jean, *Terre Mère*, Paris : CNRS, 2008
- MALINOWSKI Bronislaw, *Une théorie scientifique de la culture*, Paris : Seuil, 1968
- MALINOWSKI Bronislaw, *Journal d’ethnologue*, traduit de l’anglais par Tina Jolas, Paris : Seuil, 1985
- MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, (1950), Quadrige, Paris : PUF, 1985
- MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris : Quadrige, 2013

- MERTON Robert K., « The Matthieu Effect », *Science*, Vol. 159, n° 3810, 1968, pp. 56-63
- MORANDI Franc, *Pratiques et logiques en pédagogie*, Paris : Nathan Université, 2002
- MOROVICH Barbara, « Entre stigmatés et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Journal of Urban Research*, special issue 5, 2014, <https://doi.org/10.4000/articulo.2529>
- PAPON Francis, *Le retour du vélo comme mode de déplacement*, habilitation à diriger des recherches, tome 1, IFSTTAR, Université de Paris-Est, 2012
- PÉTONNET Colette, « Réflexion au sujet de la ville vue par en dessous », *L'année sociologique*, Vol. 21, 1970, pp. 151-185
- PÉTONNET Colette, *On est tous dans le brouillard, ethnologie des banlieues*, Paris : Galilée, 1979
- PÉTONNET Colette, « L'ethnologie urbaine en France », *Großstadt. Aspekte empirischer Kulturforschung*, 24. Deutscher Volkskunde-Kongreß in Berlin vom 26. bis 30. September, herausgegeben von Theodor Kohlmann und Hermann Bausinger, 1983, Berlin, pp. 133-137
- PÉTONNET Colette, LALLEMAND Suzanne. « Que faire si votre livre est épuisé ? ». *Bulletin de l'Association française des anthropologues*, n°18, Octobre 1984, pp. 70-72
- PÉTONNET Colette, « L'anonymat ou la pellicule protectrice ». *Le temps de la réflexion*, 1987, VIII (La ville inquiète), pp. 247-261
- PÉTONNET Colette, « La ville et les citadins ». *André Leroi-Gourhan ou les Voies de l'Homme*. Actes du colloque du CNRS, mars 1987 (ouvrage collectif, préface de Lucien Bernot), 1988, Albin Michel :, pp. 115-121
- PÉTONNET Colette, « L'argent mode d'emploi », *Culture et Pauvretés* (actes du colloque du Centre Thomas Moore), Paris : La Documentation française, 1988, pp. 33-40
- PÉTONNET Colette, Présentation du Laboratoire d'anthropologie urbaine. Inédit. Discours prononcé devant l'assemblée des personnels et des chercheurs de l'administration déléguée d'Ivry-sur-Seine, le 6 octobre 1989, dans le cadre du cinquantenaire du CNRS (Conférencière invitée)., Oct 1989, Ivry-sur-Seine, France. halshs-00004486v2
- PÉTONNET Colette, « Entre nostalgie et prospective, le temps présent. » *L'état de la France et de ses habitants*, sous la dir. Minelle Verdié, La Découverte, 1989, L'état du monde, pp. 46-50
- PÉTONNET Colette, « Le cercle de l'immondice ». Post-face anthropologique. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, PUCA, 1992, pp. 109-111
- PÉTONNET Colette, « Itinéraire d'une anthropologue en milieu prolétarien », *Variations sur la ville, textes et conférences d'ethnologie urbaine 1970-2010*, col. Biblis, Editions du CNRS, 2018
- PÉTONNET Colette & POUCHELLE Marie-Christine, « Le rôle de l'ethnologue dans sa société », *Variations sur la ville, textes et conférences d'ethnologie urbaine 1970-2010*, col. Biblis, Editions du CNRS, 2018, pp. 235-246
- PIASERE Leonardo, *L'ethnologue imparfait. Expérience et cognition en anthropologie*, Paris : EHESS, 2010
- PINÇON Michel & PINÇON-CHARLOT Monique, *Notre vie chez les riches. Mémoires d'un couple de sociologues*, Paris : Zones, 2021
- POUVREAU Benoît, *Un politique en architecture : Eugène Claudius-Petit (1907-1989)*, Paris : Le Moniteur, 2004
- RAULIN Anne, *Les traces psychiques de la domination : essai sur Kardiner*, Paris : Editions Le bord de l'eau, 2016

- RAUTENBERG Michel, « Ethnologie appliquée, ethnologie impliquée ? Une question pour la recherche anthropologique », sous la direction de Philippe Fritsch, *Implication et engagement. Hommage à Philippe Lucas*, Lyon, PUL, 2000, pp. 179-190
- RAYNAL Marie, « Entretien avec Patrick Williams », *Diversité*, n° 59 : 7, 2009, source, <http://www.educ-revues.fr/DVST/AffichageDocument.aspx?iddoc=39277>
- RERAT Patrick, *Au travail à vélo... La pratique utilitaire de la bicyclette en Suisse*, Neuchâtel : Editions Amphil-Presses universitaires suisses, 2019
- REVAULT D'ALLONNES Myriam, *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris : Seuil, 2012
- RIBAUT Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris : Belin, 2015
- RIVIÈRE Georges Henri, *Le muséologie selon Georges-Henri Rivière*, Paris : Dunod, 1989
- ROGERS Carl R., *Le développement de la personne*, Paris : Dunod, 1968
- ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La Découverte, 2012
- SEGALEN Martine, *Sociologie de la famille*, Paris : Armand Colin, 1981
- SÉGAUD Marion & Raymond Henri, *Espace architectural : Le Corbusier*, Bruxelles : Centre d'études architecturales, 1970
- SELIM Monique, (sous la direction), *Anthropologie d'une pandémie*, Paris : L'Harmattan, 2020
- SEURAT Clémence & TARI Thomas (sous la dir.), *Controverses mode d'emploi*, Préface de Bruno Latour, Forccast, Paris : Presses de Sciences Po, 2021
- SIMONDON Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris : Aubier, 1989
- TAUSSIG Michael, *I Swear I Saw This: Drawings in Fieldwork Notebooks, Namely*, Chicago: University of Chicago press, 2011
- THOREAU Henry D., *Walden*, (1905), Paris : Le Mot et le Reste, 2017
- TERROLLE Daniel (sous la dir.), *Errances urbaines, recherche en ethnologie urbaine*, Plan Urbain, 1993, 250 p.
- TURNER Victor, *Le phénomène rituel. Structure et contre structure*, Paris : Presses universitaires de France, 1990
- VALLA François, *L'homme et l'habitat, l'invention de la maison durant la préhistoire*, Paris : CNRS, 2008
- WARNIER Jean-Pierre, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pense avec ses doigts*, Paris : PUF, 1999
- WEBER Florence, « Une pédagogie collective de l'enquête de terrain », *Journal des Anthropologues*, n° 31, 1988, pp. 95-107
- WINKIN Yves, « Brûlures fertiles : traces mnésiques et travail ethnographique », *L'Homme-trace*, sous la direction de Béatrice Galinon-Melenec, Paris : CNRS éditions, 2017, pp. 183-197

## Liste des travaux présentés - Tome 3

DOC 1 - 2001 Compte rendu de l'ouvrage de Dominique Dray, *Victime en souffrance, une ethnographie générale de l'agression à Aulnay-sous-Bois*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1999, *L'Homme*, n°157, pp. 285-286

DOC 2 - 2002 Compte rendu de l'ouvrage de Christelle Violette-Bajard, *Visage de la pauvreté. Don alimentaire et précarité urbaine*, Lyon, Chronique Sociale, 2000, *L'Homme*, n°163, pp. 296-298

DOC 3 - 2002 *Et la dentelle ! L'histoire d'une ville : Calais*, Photographies de Michael Kenna, préface de Frédéric Mathieu, Paris, Marval, 104 p.

DOC 4 - 2003 "Les relations d'enquête dans une recherche ethnologique contractuelle", *Alinéa*, n°13, janvier, pp. 165-178

DOC 5 - 2003 "Strength and fragility of the lace industry", *Calais Lace*, Michael Kenna, Tucson AZ, Nazraeli Press, pp. 4-31

DOC 6 - 2003 "Les logiques de l'éviction du routard", *Ethnologie des sans logis, Étude d'une forme de domination sociale*, dir. Patrick Gaboriau et Daniel Terrolle, Paris, L'Harmattan, pp. 43-74

DOC 7 - 2005 *La vie collective des habitants du Corbusier*, Paris, L'Harmattan, 168 p.

DOC 8 - 2005 "Figures du travailleur pauvre : entre servage moderne et prix de la liberté", *Dossier Annuel 2005*, dir. Geneviève Decrop, Lyon, Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion, pp. 93-107

DOC 9 - 2006 "Les calculatrices de poche : genèse d'un instrument de calcul", Actes du congrès d'histoire des sciences et des techniques, sous la direction de Anne Bonnefoy & Bernard Joly, *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*, hors-série, pp. 57-63

DOC 10 - 2006 "L'expérience du terrain est-elle génératrice de sagesse ?", *Anthropopages*, Terrains vécus, terrains revécus, n°5-6, mars, pp. 13-21

DOC 11 - 2006 "Vivre ensemble dans l'unité d'habitation de Firminy", *Habiter la modernité*, actes du colloque "Vivre au 3e millénaire dans un immeuble emblématique de la modernité", sous la dir. Xavier Guillot, Saint-Étienne, PUSE, pp. 137-145

DOC 12 - 2006 Compte rendu de l'ouvrage de Michel Agier, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'Oeil neuf, 2004, 106 p., *L'Homme*, n°179, pp. 241-242

DOC 13 - 2006 Compte rendu de l'ouvrage d'Éric Marlière, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005, 278 p., bibl. (« Débats Jeunesses »), *L'Homme*, 179, pp. 292-293

DOC 14 - 2006 Compte rendu de l'ouvrage de Sylvain Taboury, ed., *Billardon. Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003* || Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, *Aux Courtilières. Histoires singulières et exemplaires*. Photographies de Karine Gougerot. Grâne, Créaphis, 2004, 489 p., bibl., ill. || Paris, Créaphis, 2005, 254 p., bibl., filmogr., index, ill., *L'Homme*, 179, pp. 294-296

DOC 15 - 2006 Compte rendu de l'ouvrage de Jeanne Brody, ed., *La Rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005, 314 p., bibli., ill. *L'Homme*, 180, pp. 244-246

DOC 16 - 2007 "Lorsque le textile haut de gamme est apprécié pour ses défauts. La dentelle Leavers rebrodée à Calais", in *Transgression, progression. L'erreur dans le textile*, actes des journées d'étude de l'Association Française pour l'Étude du Textile (AFET), 24 et 25 octobre 2003, sous la dir. Florence Charpigny et Françoise Cousin, Saint-Just-la-Pendue, AFET, pp. 21-33

DOC 17 - 2007 *Dans l'ombre du Corbusier. Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 156 p.

DOC 18 - 2007 "Être ethnologue et hors-statut : vers une réelle valeur ajoutée ?", *Journal des anthropologues*, n°108-109, pp. 69-85

DOC 19 - 2007 Compte rendu de l'ouvrage d'Eric Charmes, *La Vie périurbaine face à la menace des gated communities*. Préface de Jean Rémy. Paris, L'Harmattan, 2005, 219 p., bibl., fig. « Villes et Entreprises », *L'Homme*, 183, pp.

DOC 20 - 2008 "Contrôle de l'identité : Le Corbusier à Firminy", *Actes du colloque Histoire contemporaine et patrimoine : la Loire, un département en quête de son identité*, CERHI, PUSE, p. 359-364

DOC 21 - 2008 "L'avatar d'un habitat classé : Le Corbusier à Firminy" in *Ville visible, ville invisible*, La jeune recherche urbaine en Europe, sous la dir. Jérôme Boissonade, Solenn Guével et France Poulain, Paris : L'Harmattan, pp. 61-68

DOC 22 - 2008 Compte rendu de l'ouvrage de Eric Chauvier, *Anthropologie*, Allia, 2006, 144 p. bibl., *L'Homme*, 185-186, pp. 531-533

DOC 23 - 2009 "La mémoire défaillante de l'entreprise où le syndrome d'Alzheimer à l'œuvre", *Humanisme & Entreprise*, n°293, juin 2009, pp. 25-34

DOC 24 - 2009 Compte rendu de l'ouvrage de Roselyne de Villanova & Philippe Bonnin, eds. Loges, concierges et gardiens. Enquête en Europe : Paris, Londres, Barcelone, Milan, Oslo, Créaphis, 2006, 284 p. ill., bibl., *L'Homme*, 189, pp. 299-301

DOC 25 - 2010 "La précieuse collection de règles à calcul de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont", en collaboration avec Nathalie Vidal et Amandine Barteyre, *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, Tome CIX, numéro 778-779, juillet-décembre 2008, pp. 79-97

DOC 26 - 2010 Compte rendu de François Valla, *L'Homme et l'habitat. L'invention de la maison durant la préhistoire*, Paris : CNRS, 2008, in *L'Homme*, n° 194, pp. 243-244

DOC 27 - 2010 Compte rendu de Marc Augé, *Eloge de la bicyclette*, Paris : Payot, 2008, in *L'Homme*, n° 195-196, p. 555

DOC 28 - 2010 Compte rendu de Marc Augé, *Où est passé l'avenir ?*, Paris : Panama, 2008, in *L'Homme*, n° 195-196, pp. 555-557

DOC 29 - 2012 « La mise en objet dans les immeubles de grande hauteur », in *A la croisée des chemins : contributions et réflexions épistémologiques en anthropologie urbaine*, sous la dir. Gilles Teissonnières & Daniel Terrolle, Paris : Éditions du Croquant, 2012, pp. 35-48

DOC 30 - 2012 « De l'eau, de l'homme, de la nature et de la ville », in *Toulouse Territoires Garonne. Habiter en bord du fleuve*, sous le dir. Rémi Papillault, Enrico Chapel, Anne Péré, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, pp. 116-117

- DOC 31 - 2012 Compte rendu de l'ouvrage de Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Coll. Anthropologie prospective, n°5, Louvain-La-Neuve : Bruylant-Academia, 2009, 160 p. in *L'Homme*, 201, janvier-mars 2012, pp. 178-180
- DOC 32 - 2012 Compte rendu de l'ouvrage de Patrick Bruneteaux, Daniel Terrolle. *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*, Paris : Éditions du Croquant, 2010, 410 p. in *L'homme*, 202, 2012, pp. 251-254
- DOC 33 - 2014 « Pourquoi étudier la pauvreté aujourd'hui : l'exemple du parcours d'un ethnologue des sans-abri », in *Penia. La pauvreté en Grèce ancienne*, Actes du colloque sous la dir. Sylvie Rougier-Blanc et Estelle Galbois, coll. Scripta antiqua, Ausonius, pp. 25-36
- DOC 34 - 2014 Compte rendu de l'ouvrage de Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortar, *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, préface de Martine Berger, Paris, L'Harmattan, 2012, 314 p., in *L'Homme*, 209, 2014, pp. 211-213
- DOC 35 - 2015 "L'attachement comme forme de résistance face à l'effacement de la mémoire. Retour d'expérience sur les enjeux de patrimonialisation d'une cité Castors à Toulouse", *Parcours anthropologique*, 10/2015, pp. 134-157
- DOC 36 - 2015 Compte rendu de l'ouvrage de Philippo Bonini Baraldi, *Tsiganes, musique et empathie*, Paris, Éd. de la MSH, 2013, 357 p., bibl., index, gloss., fig. DVD-ROM encarté, in *L'Homme*, 213, 2015, pp. 188-189
- DOC 37 - 2015 Compte rendu de l'ouvrage de Marc Augé, *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*, Paris, Le Seuil, 214, 150 p., in *L'Homme*, 214, 2015, pp. 159-160
- DOC 38 - 2015 Compte rendu du *Journal des Anthropologues*, 2013, 134-135, Le nœud architectural, Charenton-le-Pont, Association des Anthropologues, 460 p., in *L'Homme*, 214, 2015, pp. 162-164
- DOC 39 - 2016 Compte rendu de l'ouvrage de Véronique Flanet, *La Belle Histoire des fanfares des Beaux-Arts, 1948-1968*, Paris, L'Harmattan, 2015, 251 p., in *L'Homme*, 218, 2016, pp. 283-285
- DOC 40 - 2017 *L'expérience corbuséenne d'un habitat collectif sous contrôle*, Postface de Noël Jouenne & Mohammed Zendjebil, Paris, L'Harmattan, 182 p.



DOC 41 - 2018 Compte rendu de l'ouvrage de Colette Pétonnet, *Ces gens-là*, Paris, CNRS, 2017, 377 p., in *L'Homme*, 223-224, 2017, pp. 279-281

DOC 42 - 2019 "Habiter dans une maison Castor. Une patrimonialisation difficile", dossier « Patrimonialiser l'habiter : quels usages deviennent-ils patrimoine ? », 14 février 2019, [www.reseau-lieu.archi.fr/a33](http://www.reseau-lieu.archi.fr/a33)

DOC 43 - 2019 *Notes sur le vélo et la bicyclette. Regard ethnologique sur une pratique culturelle*, Paris, L'Harmattan, 208 p.

DOC 44 -2020 "Quel regard sur la pratique du vélo en ville ?", in *Mondes Sociaux*, revue en ligne, 1er juin, <https://sms.hypotheses.org/25006>

DOC 45 - 2020 « Habiter une maison Castor : une patrimonialisation difficile », sous la direction de Federica Gatta & Alice Sotgia, *Habiter comme patrimoine*, Collection « Habiter. Cahiers transdisciplinaires », Marseille : Éditions Imbernon, pp. 42-57

DOC 46 - 2021 « Une approche pragmatique et sensible de la recherche en école d'architecture », *Cahiers pédagogiques*, n° 570, juin, 76ème année, pp. 66-67

DOC 47 – 2022, compte rendu de l'ouvrage de Bernard Hours et Monique Selim, *L'Empire de la morale*, Paris, L'Harmattan, coll. « Anthropologie critique », 2020, 224 p., *Ethnologie française*, 2022-1, pp. 217-219



# Curriculum vitae

**Noël JOUENNE**

**Position actuelle :** Maître de conférences des Écoles nationales supérieures d'architecture en Sciences de l'Homme et de la Société pour l'architecture (SHSA) 2<sup>ème</sup> classe. Chercheur au Laboratoire de Recherche en Architecture, ex-membre du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine (LAU-CNRS UPR 034).

- Membre de l'Association Française d'Anthropologie - AFA Paris
- Membre de l'Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie - EHESS Paris

**Docteur en Anthropologie sociale** de l'Université Paris V - René Descartes (1997)

**Date de naissance :** 27 septembre 1963

**Lieu de naissance :** Livry-Gargan (93)

**Situation familiale :** marié, quatre enfants

Adresse professionnelle :

Ecole Nationale Supérieure d'Architecture

83 rue Aristide Maillol - BP 10629

31106 Toulouse Cedex 1

Téléphone : +33 (0)9 83 68 24 39

Courriel : [noel.jouenne@toulouse.archi.fr](mailto:noel.jouenne@toulouse.archi.fr)

Portable : +33 (0)6 64 83 31 69

## Formation Universitaire

**Habilitation à Diriger des Recherches** (présent dossier), garante Professeure Agnès Jeanjean, LAPCOS, Ecole doctorale SHAL, Université Côte d'Azur, 2022

Tome 1, Mémoire de synthèse : *Parcours en ethnologie urbaine envisagé comme une discipline et un métier*, SHAL, Lapcos, Université Cote d'Azur, 132 p.

Tome 2, Mémoire inédit : *Qu'est-ce qu'un vélo ? Ethnologie d'un objet technique et social, Recherche exploratoire*, Lapcos, SHAL, Université Cote d'Azur, 213 p.

Tome 3, Travaux annexés : *Recueil de textes et d'articles*, Lapcos, SHAL, Université Cote d'Azur, 1088 p.

**Doctorat d'Anthropologie Sociale**, Université Paris V - René Descartes, 1997

*Approche de la problématique sine domo en Haute-Loire et au Puy-en-Velay du milieu du XIXe siècle à nos jours : contribution à l'étude du vagabondage*, thèse nouveau régime sous la dir. de Philippe Laburthe-Tolra, 830 p.

**DEA Sciences sociales**, sociologie des comportements, Université Paris V, 1992 (directeurs Jacques Gutwirth et Robert Cresswell) - Mention bien

**Qualifié en 20<sup>ème</sup> section CNU pour 2021-2025**

**Distinction :**

- Médaille de la Fédération française des Dentelles et Broderies de Calais pour service rendu en 2000.

**Activités d'enseignement**

**Cycle Licence : 107 heures**

- Anthropologie de l'espace domestique S 341, cours magistral et TD
- Socio-anthropologie de l'espace public, S441 cours magistral et TD
- Coordinateur du Rapport de fin de licence S 653
- Evaluation des rapports de stage « chantier » et « découverte du métier » (un mois)

**Cycle Master : 213 heures**

- Responsable du séminaire *La ville en mouvement* S 77 & S 87 (workshop *La Halle de la Machine*, Toulouse : « le rêve et la fabrique des villes », « déconfiner la ville », actions conventionnées)
- Direction de mémoire de mobilité S 87 ET (suivi de deux à trois mémoires Erasmus par an) - Intégration des Erasmus au séminaire depuis 2019.
- Médiation architecturale, urbaine et paysagère S10 PFE (co-coordonateur et membre du jury)
- Interventions ponctuelles en TD « Parcours recherche » S9 & S10

- Evaluation du stage de « première pratique professionnelle » (deux mois) et du stage optionnel
- Transfert de charge au titre de la recherche 64 heures (96 heures en 2017)

### **Activités d'enseignement à l'extérieur**

*L'écriture comme processus de création*, cycle de conférences, 21 avril et 12 mai 2022, UEMF, EMADU, Fès, Maroc.

### **Co-encadrement de thèses :**

#### **Ecole doctorale TESC - Université fédérale de Toulouse**

Doctorat d'architecture, Yahia Benzakour, *La médiation architecturale comme outil de régulation des processus de transformations habitantes au Maroc. Le cas de la ville de Fès*, École doctorale TESC, direction principale Clara Sandrini (2015-)

Doctorat d'architecture, Clémentine Laborderie, *Démarche environnementale en architecture : un vecteur de rapprochement entre conception et construction*, École doctorale TESC, financement du ministère de la Culture, direction principale Pierre Fernandez (2016-2022)

Comité de suivi de thèse de Florian Faurrisson, *La reconnaissance des patrimoines ordinaires modernes bulgares: le cas de Varna*, sous la direction de Clara Sandrini, TESC, soutenue le 9 mars 2020.

- Séminaire doctoral d'hiver 2021-2022, « Architecture, écologie, société soutenable », dirigé par Pierre Fernandez, ENSA-LRA, mardi 7 décembre.
- Séminaire doctoral d'été 2021-2022, « Architecture, écologie, société soutenable », dirigé par Pierre Fernandez, ENSA-LRA, jeudi 30 juin.

### **Activités de recherche**

**CER** du 1<sup>er</sup> septembre 2020 au 28 février 2021 : finalisation du dossier de demande de HDR

**Orcid : 0000-0001-5249-8742**

Transfert de charge de 32 heures au titre de l'activité de recherche (96 heures en 2017, 64 heures en 2018 et 2019).

- Enquête sur la pratique du vélo en ville (circuit trajet-travail), problématique des *hiatus* urbains - Velocity - observatoire des pratiques cyclistes sur Toulouse, Montpellier, Tours, Saint-Étienne, Barcelone, Seville, Essen – période 2010 à nos jours).
- Recherche-action pédagogique sur les Castors de Bagatelle et l'autoconstruction S431 - solidarité et action collective - patrimonialisation du bâti – période 2010-2017, poursuivie par les Castors-Tabacs de Barrière de Paris – période 2019-2022.

**Mots-clefs :** Autoconstruction, habitat collectif, habitat coopératif, grands ensembles, domination sociale, épistémologie, vélo, culture matérielle.

**Publications :**

7 ouvrages personnels (dont un en anglais), 11 articles dans des revues à comité de lecture, 9 articles dans des ouvrages collectifs, 3 catalogues d'exposition, 15 articles de vulgarisation, 20 comptes rendus pour la revue *L'Homme*. 2 comptes rendus acceptés pour la revue *Ethnologie française* (à paraître en 2022).

**Fonctions pédagogiques et administratives :**

- Président de la commission des stages (2012-2014)
- Membre élu du Conseil d'administration (2011-2014)
- Membre de la CPR (2008-2015) et (2016-2018)
- Membre du jury de Licence depuis 2009
- Membre de la commission des inscriptions supplémentaires (CIS) depuis 2009
- Jury de recrutement en SHSA et HCA
- Membre suppléant du CNECEA évaluation des dossiers de demande de qualification
- Evaluation ponctuelle de dossiers administratifs (à la demande)

**Formation à la pédagogie : 146 heures + Journées d'études**

- Membre du Cercle de Recherche et d'Action Pédagogiques - CRAP Paris

- Nombreuses formations à la pédagogie, participation à des journées d'études, au séminaire Papier7 et SIUP Toulouse représentant 138 heures de formation.

Stage « *De la didactique à la pédagogie* », les 9, 16, 23 et 30 mars 2010; et 3 et 4 mai 2010, ENSA Montpellier, 36 heures.

Stage « *L'évaluation, levier de réussite* », les 9, 10, 18 et 19 mai 2011; et 22 et 23 juin 2011, ENSA Montpellier, 36 heures.

*Colloque Pédago-TICE 2013*, 13 juin 2013, Université Toulouse Le Mirail, SIUP, Université Fédérale de Toulouse, 3 heures.

*S'épanouir professionnellement en milieu universitaire*, par Robert Martinez, SIUP Toulouse Le Mirail, 17 juin 2013, 6 heures.

*Découvrir les cartes mentales*, Christine Caselles, SIUP, Toulouse, 10 janvier 2014, 3 heures.

Formation « *Aller plus loin avec les cartes mentales* », Christine Caselles, SIUP, Toulouse, 13 juin 2014, 3h30.

*Communication orale et corporelle*, Véronique Monin, SIUP, Toulouse, 12 décembre 2014, 3h30.

*Apprentissage par problèmes et par projets*, Christophe Romano, SIUP, Toulouse, 16 décembre 2014, 4 heures.

*La gestion du stress*, par François Debly, 16 février 2016, SIUP, Université Fédérale de Toulouse

*Coaching vocal, pour aller plus loin*, par Marie Gélignié, 23 janvier 2017, SIUP, Université Fédérale de Toulouse, 3 heures.

*L'évolution pédagogique en France*, conférence de François Dubet, 30 janvier 2019, SIUP, Université Fédérale de Toulouse, 2 heures.

*Comment construire une grille critériée ?*, Tanguy Perennou, SIUP, Toulouse, 9 avril 2019, 3 heures.

*Escape game pédagogique*, Lisa Marchetti, 17 octobre 2019, SIUP, Université Fédérale de Toulouse, 3 heures.

*Jeu de cartes autour des concepts en pédagogie universitaire*, Christophe Laplanche, SIUP, Toulouse, 6 avril 2021, 4 heures.

Séminaire de l'atelier Papier7, *Relier pour enseigner... Concevoir et évaluer un dispositif pédagogique pour favoriser les apprentissages*, UCL Louvain, Liège, Ministère de la Culture, 25 et 26 mai 2021 (en ligne), 10 heures.

« Espaces de liberté dans l'enseignement supérieur: quelques alternatives à la pédagogie traditionnelle » avec Mario Adobati & Benjamin Campion, Journées d'études, Léa Mestdagh et alii, *Penser les pratiques enseignantes à l'aune des inégalités. Réflexivité et éthique en pédagogie universitaire*, Sorbonne Nouvelle, Paris, 7 et 8 juin 2021 (en ligne)

Formation Mooc, *Se former pour l'enseignement dans le supérieur*, France Université Numérique, 31 janvier 2022, 15 heures.

*Comment fonctionnent l'apprentissage et la mémorisation ?*, Ophélie Carreras, SIUP, Toulouse, 24 mars, 3 heures.

*ERI30 : Les fondamentaux de l'encadrement doctoral : Accompagner et encadrer un-e doctorant-e*, Université Cote d'Azur, Site Petit Valrose, Nice, 27 et 28 juin 2022, 14 heures.

## BIBLIOGRAPHIE PERSONNELLE CHRONOLOGIQUE

### Période 1991-2001

#### Travaux de Recherche, Publications, Communications, Conférences

(\* article non signé de l'auteur, mais portant sur l'auteur)

1993 "Les "jeunes" SDF et le vêtement des SDF", in *Les sans domicile fixe dans l'espace public*, Actes du 19 mai 1993, Plan Urbain.

1993b «La question vestimentaire chez les sans-domicile-fixe», in *"Errances Urbaines" recherche en ethnologie urbaine*, dirigée par Daniel Terrolle, Plan Urbain, octobre 1993, 250 p.

1993c « Hygiène et santé du sans-domicile-fixe », in *"Errances Urbaines" recherche en ethnologie urbaine*, dirigée par Daniel Terrolle, Plan Urbain, octobre 1993, 250 p.

1994 « Les SDF sont-ils des citoyens comme les autres ? » , *La Montage* du 28 avril.

1996 "Questions à Noël Jouenne, sur la mendicité", in *ASH*, n°1984, juillet.

\*1997 « Focus sur Noël Jouenne » , *Le Monde de l'éducation*, février, p.14.

1997b *Approche de la problématique sine domo en Haute-Loire et au Puy-en-Velay du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours : contribution à l'étude du vagabondage*, thèse nouveau régime sous la direction de Philippe Laburthe-Tolra, Paris V, 830 p.

1997c "Les pratiques de la mendicité chez les «SDF»", in *Le Nouveau Mascaret*, n°47, juin : 44-51.

\*1997d « L'homme qui collecte la mémoire », Patricia Noël, *La Voix du Nord*, 12 septembre.

1998 "Accueil ou rejet du routard ?", in *Cultures en Mouvement*, n°7, février-mars : 32-34.

1998b «Regards ethnologiques», *Vivre à la rue*, 7e débat de Cultures en Mouvement, Paris, Cédias-Musée social, 14 février.

1998c « Un ethnologue pour le projet », *Ligne(s) de Trame*, n°0, juin.



\*1998d « Rencontre autour du Leavers. Avec l'ethnologue de la dentelle », *La Voix du Nord*, 11 août.

1998e "Le don et la distribution vestimentaire en France aujourd'hui", *Assemblage et rapetassage. De quelques réemplois profanes des textiles*, rencontres AFET du 7 novembre, ENSCI-ANAT, Paris.

1998f *Description des chaînes opératoires de la dentelle de Calais*, Étude de programmation du Musée de la Dentelle et de la Mode, Préprogrammation muséographique, Trame-Dentelle de Calais, 52 p.

1999 « Le regard de l'ethnologue », *Ligne(s) de Trame*, n°1, janvier.

1999b « Anecdote », *Ligne(s) de Trame*, n°1, janvier.

1999 "La géométrie variable du SDF", *Le Nouveau Mascaret*, n° 55, 1<sup>er</sup> trimestre, pp. 2-9.

1999 *Regard sur le monde dentellier calaisien : présentation de l'enquête sur les savoir-faire*, séance de travail, LAU/CNRS, 18 février.

\*1999 *Ethnologue chez les dentelliers*, reportage de Marion Peignet et Fabrice Dujardin, journal régional France 3, diff. 21 avril.

\*1999 "Un regard neuf sur la dentelle", Martine Quinette, *La Voix du Nord*, 18-19 avril.

1999 *Dentelle et savoir-faire. Entre artisanat et industrie*, conférence au Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, 20 avril, Calais.

\*1999 « Un regard « ethnique » sur Calais », *La Voix du Nord*, 20 avril.

\*1999 "De l'esquisse à la finition", Laurent Geumetz, *Nord littoral*, 23 avril.

\*1999j "De la main à la machine", Martine Quinette, *La Voix du Nord*, 23 avril.

1999k "L'ethnologue serait-il être un politicien local (sans le savoir) ?", Colloque *Questions d'ethnologie*, LAU/CNRS, 19-20 mai, Paris.

1999l « Bilan et perspectives de l'enquête ethnologique », *Ligne(s) de Trame*, n°2, juin.

1999m « Conférence sur les savoir-faire », *Ligne(s) de Trame*, n°2, juin.

1999n « Anecdote », *Ligne(s) de Trame*, n°2, juin.

1999o « Hubert Wacheux – Architecte », *Ligne(s) de Trame*, n°2, juin.

- \*1999p « Questions d'ethnologues... », Lance Thompson, *Cultures en Mouvement*, n°20, septembre, p.6.
- 1999q *Couleur et ennoblissement de la dentelle*, conférence au Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, 7 octobre, Calais.
- \*1999r «La teinture voit rouge » Sophie Verhaeghe , *Nord littoral*, 9 octobre.
- 1999s *Les métiers de la création, cahier d'ethnologie n°1*, Trame-Dentelle de Calais, 46p.
- 1999t *L'ennoblissement de la dentelle, cahier d'ethnologie n°2*, Trame-Dentelle de Calais, 47 p.
- 1999u « Quelques exemples de nomination dans le milieu industriel de la dentelle à Calais », *Formes de nomination en milieu urbain*, Séminaire LAU/CNRS, 9 décembre.
- 1999v *Les métiers de la fabrication, cahier d'ethnologie n°3*, Trame-Dentelle de Calais, 62 p.
- 1999w « Conférence sur l'ennoblissement », *Ligne(s) de Trame*, n°3, décembre.
- 1999x « Vive la Sainte Catherine », *Ligne(s) de Trame*, n°3, décembre.
- 1999y « Anecdote », *Ligne(s) de Trame*, n°3, décembre.
- \*2000a « Regard d'ethnologue sur la dentelle », Martine Quinette, *La Voix du Nord*, 4 avril.
- \*2000b « J'ai cherché le pourquoi », Laurent Geumetz, *Nord littoral*, 23 avril.
- 2000c « Promenade verticale dans les dunes », Bernadette Genée, *Showroom, magasins du corps*, Musée des Beaux-Arts de Calais, p. 10.
- 2000d "Lorsque les drags servaient de salon", *Ligne(s) de Trame*, n°4, décembre.
- 2000e "Parler-dentelle", *Lieux d'Être, revue de création poétique et culturelle*, n°31, pp. 53-54.
- 2000f "Comment devient-on un homme ? Lorsque l'illustration aide à grandir : pour une relecture des aventures de Babar", *Citrouille*, décembre. <[http://perso.wanadoo.fr/citrouille/pages/d\\_doss/art\\_doss/194\\_doss.htm](http://perso.wanadoo.fr/citrouille/pages/d_doss/art_doss/194_doss.htm)>
- 2001a *Projet d'orientation scientifique et culturel*, musée de la faulx, Pont-Salomon, janvier, 144 p.
- 2001b "Babar, ou comment devient-on un homme ?", *Citrouille*, n°28, avril, pp. 39-40.

2001d « La main ou la culture incarnée », *Lieux d'Être, revue de création poétique et culturelle*, n°32, pp. 141-143.

2001e *La main*, Ligne(s) de Trame, hors série, 12 p.

2002 *Guide des savoir-faire de la dentelle*, vol.2, musée des Beaux-Arts et de la Dentelle de Calais, 48 p.

### **1.1- Ouvrages : auteur ou co-auteur d'un livre**

2002 *Et la dentelle ! L'histoire d'une ville : Calais*, Photographies de Michael Kenna, préface de Frédéric Mathieu, Paris, Marval, 104 p.

2003 *Dans l'atelier, Guide des savoirs et des techniques de la dentelle*, Calais, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle de Calais, 48 p.

2003 "Strength and fragility of the lace industry", *Calais Lace*, Michael Kenna, Tucson AZ, Nazraeli Press, pp. 4-31.

2005 *La vie collective des habitants du Corbusier*, Paris, L'Harmattan, 168 p.

2007 *Dans l'ombre du Corbusier. Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 156 p.

2017 *L'expérience corbuséenne d'un habitat collectif sous contrôle*, Postface de Noël Jouenne & Mohammed Zendjebil, Paris, L'Harmattan, 182 p.

2019 *Notes sur le vélo et la bicyclette. Regard ethnologique sur une pratique culturelle*, Paris, L'Harmattan, 208 p.

### **2.1-Articles dans des revues scientifiques**

2003 "Les relations d'enquête dans une recherche ethnologique contractuelle", *Alinéa*, n°13, janvier, pp. 165-178.

- 2006 "Les calculatrices de poche : genèse d'un instrument de calcul", Actes du congrès d'histoire des sciences et des techniques, sous la direction de Anne Bonnefoy & Bernard Joly, *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*, hors-série, pp. 57-63.
- 2006 "L'expérience du terrain est-elle génératrice de sagesse ?", *Anthropopages*, Terrains vécus, terrains revécus, n°5-6, mars, pp. 13-21
- 2007 "Être ethnologue et hors-statut : vers une réelle valeur ajoutée ?", *Journal des anthropologues*, n°108-109, pp. 69-85
- 2008 "Contrôle de l'identité : Le Corbusier à Firminy", *Actes du colloque Histoire contemporaine et patrimoine : la Loire, un département en quête de son identité*, CERHI, PUSE, p. 359-364
- 2009 "La mémoire défaillante de l'entreprise où le syndrome d'Alzheimer à l'œuvre", *Humanisme & Entreprise*, n°293, juin 2009, pp. 25-34
- 2010 "La précieuse collection de règles à calcul de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont", en collaboration avec Nathalie Vidal et Amandine Barteyre, *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, Tome CIX, numéro 778-779, juillet-décembre 2008, pp. 79-97
- 2015 "L'attachement comme forme de résistance face à l'effacement de la mémoire. Retour d'expérience sur les enjeux de patrimonialisation d'une cité Castors à Toulouse", *Parcours anthropologique*, 10/2015, pp. 134-157
- 2019 "Habiter dans une maison Castor. Une patrimonialisation difficile", dossier « Patrimonialiser l'habiter : quels usages deviennent-ils patrimoine ? », 14 février 2019, [www.reseau-lieu.archi.fr/a33](http://www.reseau-lieu.archi.fr/a33)
- 2020 "Quel regard sur la pratique du vélo en ville ?", in *Mondes Sociaux*, revue en ligne, 1er juin.
- 2021 "Une approche pragmatique et sensible de la recherche en école d'architecture", *Cahiers pédagogiques*, n° 570, juin, 76 ème année, pp. 66-67

## 2.2- Articles dans des ouvrages collectifs

2003 "Les logiques de l'éviction du routard", *Ethnologie des sans logis, Étude d'une forme de domination sociale*, dir. Patrick Gaboriau et Daniel Terrolle, Paris, L'Harmattan, pp. 43-74.

2005 "Figures du travailleur pauvre : entre servage moderne et prix de la liberté", *Dossier Annuel 2005*, dir. Geneviève Decrop, Lyon, Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion, pp. 93-107.

2006 "Vivre ensemble dans l'unité d'habitation de Firminy", *Habiter la modernité*, actes du colloque "Vivre au 3e millénaire dans un immeuble emblématique de la modernité", sous la dir. Xavier Guillot, Saint-Étienne, PUSE, pp. 137-145.

2007 "Lorsque le textile haut de gamme est apprécié pour ses défauts. La dentelle Leavers rebrodée à Calais", in *Transgression, progression. L'erreur dans le textile*, actes des journées d'étude de l'Association Française pour l'Étude du Textile (AFET), 24 et 25 octobre 2003, sous la dir. Florence Charpigny et Françoise Cousin, Saint-Just-la-Pendue, AFET, pp. 21-33

2008 "L'avatar d'un habitat classé : Le Corbusier à Firminy" in *Ville visible, ville invisible*, La jeune recherche urbaine en Europe, sous la dir. Jérôme Boissonade, Solenn Guével et France Poulain, Paris : L'Harmattan, pp. 61-68

2012 « La mise en objet dans les immeubles de grande hauteur », in *A la croisée des chemins : contributions et réflexions épistémologiques en anthropologie urbaine*, sous la dir. Gilles Teissonnières & Daniel Terrolle, Paris : Éditions du Croquant, 2012, pp. 35-48

2012 « De l'eau, de l'homme, de la nature et de la ville », in *Toulouse Territoires Garonne. Habiter en bord du fleuve*, sous le dir. Rémi Papillault, Enrico Chapel, Anne Péré, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, pp. 116-117

2014 « Pourquoi étudier la pauvreté aujourd'hui : l'exemple du parcours d'un ethnologue des sans-abri », in *Penia. La pauvreté en Grèce ancienne*, Actes du colloque sous la dir. Sylvie Rougier-Blanc et Estelle Galbois, coll. Scripta antiqua, Ausonius, pp. 25-36

2020 « Habiter une maison Castor : une patrimonialisation difficile », sous la direction de Federica Gatta & Alice Sotgia, *Habiter comme patrimoine*, Collection « Habiter. Cahiers transdisciplinaires », Marseille : Éditions Imbernon, pp. 42-57

#### **2.4- Articles dans des catalogues d'expositions muséographiques**

1998 *Marions-nous... En dentelles !*, catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, Calais, 48 p.

2001 "Promenade verticale dans les dunes", Bernadette Genée, *Showroom, magasins du corps*, Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Calais, p. 10.

2002 "Force et fragilité de l'industrie dentellière", in *Et la dentelle ! L'histoire d'une ville : Calais*, Photographies de Michael Kenna, Catalogue d'exposition, Paris, Marval, pp. 9-31

2010, *Galleries des collections*, [crédité recherche documentaire et historique], Calais : Cité internationale de la dentelle et de la mode, 210 p.

#### **2.5-Articles de vulgarisation**

1997 "Les pratiques de la mendicité chez les "SDF""", in *Le Nouveau Mascaret*, n°47, juin, pp. 44-51.

1998 "Accueil ou rejet du routard ?", in *Cultures en Mouvement*, n°7, février-mars, pp. 32-34.

1999 "La géométrie variable du SDF", in *Le Nouveau Mascaret*, n°55, 1er trimestre, pp. 2-9.

2001 "Comment devient-on un homme ? Lorsque l'illustration aide à grandir : pour une relecture des aventures de Babar", *Citrouille*, avril, n°28, pp. 39-40.

2001 "Parler-dentelle", *Lieux d'Être*, revue de création poétique et culturelle, n°31, pp.53-54.

2001 "La main ou la culture incarnée", *Lieux d'Être*, revue de création poétique et culturelle, n°32, pp. 141-143.

2001 *La main*, Ligne(s) de Trame, Hors série, hiver 2001, 16 p.

- 2003 "L'unité de l'unité : le Modulor", *Ouverture pendant les travaux*, OPHLM de Firminy, n°2, p.7
- 2003 "Du papier peint aux pratiques culturelles dans l'unité d'habitation", *Ouverture pendant les travaux*, OPHLM de Firminy, n°2, pp. 14-15
- 2003 "Pourquoi collecter la mémoire orale ?", *Ouverture pendant les travaux*, OPHLM de Firminy, n°2, p.16
- 2004 "Un triomphe japonais : la calculatrice de poche", *Pour la science*, coll. Les génies de la science, n°21, pp. 10-13
- 2005 "La règle à calcul : extinction programmée ?", *Pour la science*, coll. Les génies de la science, n°25, pp. 20-23
- 2007 "La déroutante histoire du module Paname", *Pour la science*, coll. Les génies de la science, n°32, pp.18-19
- 2014 « Évolution des modes d'habiter », *Le Calepin*, CAUE, n°19, janvier, pp. 10-11

### **3.1-Thèses et travaux universitaires**

- 1991 *Squats d'artistes et artistes squatters à Paris : étude d'ethnologie urbaine*, Maîtrise de sociologie, option anthropologie sous la dir. de Daniel Terrolle, Université Paris VIII, 237 p.
- 1992 *Les "jeunes" Sans Domicile Fixe à Paris : recherche exploratoire d'Anthropologie Urbaine*, mémoire principale de DEA sous la dir. de Jacques Gutwirth, Université Paris V, 84 p.
- 1992 *Les techniques vestimentaires des Sans Domicile Fixe : Jalons pour une Anthropologie des Techniques*, mémoire secondaire de DEA sous la dir. de Robert Cresswell, Université Paris V, 64 p.
- 1997 *Approche de la problématique sine domo en Haute-Loire et au Puy-en-Velay du milieu du XIXe siècle à nos jours : contribution à l'étude du vagabondage*, thèse nouveau régime sous la direction de Philippe Laburthe-Tolra, Paris V, 830 p.

### 3.2- Rapports de recherche

1993 "Les "jeunes" SDF et le vêtement des SDF", in *Les sans domicile fixe dans l'espace public*, Actes du 19 mai 1993, Plan Urbain.

1993 "La question vestimentaire chez les sans-domicile-fixe", in *"Errances Urbaines" recherche en ethnologie urbaine*, dirigée par Daniel Terrolle, Plan Urbain, octobre 1993, 250 p.

1993 " Hygiène et santé du sans-domicile-fixe ", in *"Errances Urbaines" recherche en ethnologie urbaine*, dirigée par Daniel Terrolle, Plan Urbain, octobre 1993, 250 p.

1998 *Description des chaînes opératoires de la dentelle de Calais*, Étude de programmation du Musée de la Dentelle et de la Mode, Préprogrammation muséographique, Trame-Dentelle de Calais, 52 p.

1998 *L'outillage du tulliste. Description, utilisation et particularité de l'outillage*, Trame-Dentelle de Calais, 20 p.

1999 *On pouvait pas m'en faire accroire. Enquête ethnologique sur les savoir-faire du monde dentellier calaisien*, Trame-Dentelle de Calais, 74 p.

1999 *Les métiers de la création*, cahier d'ethnologie n°1, Trame-Dentelle de Calais, 46p.

1999 *L'ennoblissement de la dentelle*, cahier d'ethnologie n°2, Trame-Dentelle de Calais, 47 p.

1999 *Les métiers de la fabrication*, cahier d'ethnologie n°3, Trame-Dentelle de Calais, 62 p.

2001 *Projet d'orientation scientifique et culturel*, musée de la faulx, Pont-Salomon, janvier, 144 p.

2003 *Le Corbusier comme compétence : Pratiques sociales dans l'unité d'habitation Le Corbusier de Firminy*, OPHLM-Université de Tours, 133 p.

2005 *Vive le H ! L'immeuble collectif du grand H dans le quartier de Firminy-Vert*, OPHLM de Firminy, 81 p.

2006 *Une certaine jeunesse. Incivilités et sentiment d'insécurité en milieu rural périurbain*, Communauté de communes "Les Marches du Velay", 112 p.



### 3.3- Comptes rendus

2001 Compte rendu de l'ouvrage de Dominique Dray, *Victime en souffrance, une ethnographie générale de l'agression à Aulnay-sous-Bois*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1999, *L'Homme*, n°157, pp.285-286

2002 Compte rendu de l'ouvrage de Christelle Violette-Bajard, *Visage de la pauvreté. Don alimentaire et précarité urbaine*, Lyon, Chronique Sociale, 2000, *L'Homme*, n°163, pp. 296-298

2006 Compte rendu de l'ouvrage de Michel Agier, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'Oeil neuf, 2004, 106 p., *L'Homme*, n°179, pp. 241-242

2006 Compte rendu de l'ouvrage d'Éric Marlière, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005, 278 p., bibl. (« Débats Jeunesses »), *L'Homme*, 179, pp. 292-293

2006 Compte rendu de l'ouvrage de Sylvain Taboury, ed., *Billardon. Histoire d'un grand ensemble, 1953-2003* || Pierre-Jacques Derainne & Geneviève Michel, *Aux Courtillières. Histoires singulières et exemplaires*. Photographies de Karine Gougerot. Grâne, Créaphis, 2004, 489 p., bibl., ill. || Paris, Créaphis, 2005, 254 p., bibl., filmogr., index, ill., *L'Homme*, 179, pp. 294-29

2006 Compte rendu de l'ouvrage de Jeanne Brody, ed., *La Rue*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005, 314 p., bibl., ill. *L'Homme*, 180, pp. 244-246

2007 Compte rendu de l'ouvrage d'Eric Charmes, *La Vie périurbaine face à la menace des gated communities*. Préface de Jean Rémy. Paris, L'Harmattan, 2005, 219 p., bibl., fig. « Villes et Entreprises », *L'Homme*, 183, pp. 227-229

2008 Compte rendu de l'ouvrage de Eric Chauvier, *Anthropologie*, Allia, 2006, 144 p. bibl., *L'Homme*, 185-186, pp. 531-53

2009 Compte rendu de l'ouvrage de Roselyne de Villanova & Philippe Bonnin, eds. *Loges, concierges et gardiens. Enquête en Europe : Paris, Londres, Barcelone, Milan, Oslo*, Créaphis, 2006, 284 p. ill., bibl., *L'Homme*, 189, pp. 299-30

2009 Compte rendu de l'ouvrage de Patrick Gaboriau, *Le chercheur et la politique. L'ombre de nouveaux inquisiteurs*, Paris, Aux lieux d'être, 2008, 198 p., bibl., *L'Homme*, 192, pp. 119-121

2009 Compte rendu de l'ouvrage de Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, avant propos de Henri Raymond, Paris, Armand Colin, 2007, 224 p., bibl., ill., *L'Homme*, 192, pp. 127-129

2010 Compte rendu de François Valla, *L'Homme et l'habitat. L'invention de la maison durant la préhistoire*, Paris : CNRS, 2008, in *L'Homme*, n° 194, pp. 243-244

2010 Compte rendu de Marc Augé, *Eloge de la bicyclette*, Paris : Payot, 2008, in *L'Homme*, n° 195-196, p. 555

2010 Compte rendu de Marc Augé, *Où est passé l'avenir ?*, Paris : Panama, 2008, in *L'Homme*, n° 195-196, p. 555-557

2012 Compte rendu de l'ouvrage de Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Coll. Anthropologie prospective, n°5, Louvain-La-Neuve : Bruylant-Academia, 2009, 160 p. in *L'Homme*, 201, janvier-mars 2012, pp. 178-180

2012 Compte rendu de l'ouvrage de Patrick Bruneteaux, Daniel Terrolle. *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*, Paris : Éditions du Croquant, 2010, 410 p. in *L'homme*, 202, 2012, pp. 251-254

2014 Compte rendu de l'ouvrage de Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortat, *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, préface de Martine Berger, Paris, L'Harmattan, 2012, 314 p., in *L'Homme*, 209, 2014, pp. 211-213

2015 Compte rendu de l'ouvrage de Filippo Bonini Baraldi, *Tsiganes, musique et empathie*, Paris, Éd. de la MSH, 2013, 357 p., bibl., index, gloss., fig. DVD-ROM encarté, in *L'Homme*, 213, 2015, pp. 188-189

2015 Compte rendu de l'ouvrage de Marc Augé, *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*, Paris, Le Seuil, 214, 150 p., in *L'Homme*, 214, 2015, pp. 159-166

2015 Compte rendu du *Journal des Anthropologues*, 2013, 134-135, Le nœud architectural, Charenton-le-Pont, Association des Anthropologues, 460 p., in *L'Homme*, 214, 2015, pp. 162-164

2016 Compte rendu de l'ouvrage de Véronique Flanet, *La Belle Histoire des fanfares des Beaux-Arts, 1948-1968*, Paris, L'Harmattan, 2015, 251 p., in *L'Homme*, 218, 2016, pp. 283-285

2018 Compte rendu de l'ouvrage de Colette Pétonnet, *Ces gens-là*, Paris, CNRS, 2017, 377 p., in *L'Homme*, 223-224, 2017, pp. 279-281

2022 Compte rendu de l'ouvrage de Monique Selim et Bernard Hours, *L'empire de la morale*, Paris, L'Harmattan, 2020, *Ethnologie française*, 2022-1, pp. 217-219

2022 Compte rendu de l'ouvrage de Patrick Gaboriau et Christian Ghasarian, *Le virus, le pouvoir et le sens*, Paris, L'Harmattan, 2020, in *Ethnologie française*, 2022-2, (à paraître)

### **3.4- Publications électroniques**

2019 - Jouenne, Noël, « Habiter dans une maison Castor.. Une patrimonialisation difficile », dossier « Patrimonialiser l'habiter : quels usages deviennent-ils patrimoine ? », 14 février 2019, [www.reseau-lieu.archi.fr/a33](http://www.reseau-lieu.archi.fr/a33)

- "Un ethnologue au Corbu", réseau patrimoine.net

- "Un martinet hydraulique pour quoi faire ?", réseau patrimoine.net

- "Firminy-Vert et le grand H", réseau patrimoine.net

- "Les instruments de navigation de Ray Faigniez : entre opiniâtreté et audace", Linéalis.org

- 2011 Contrepoint à « l'éloge de la bicyclette », publication électronique en archives ouvertes, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00624489/en/>

- *Conterpoint to the « Eloge de la bicyclette »*, traduction anglaise de Mary Kelly, publication électronique sur HAL-SHS, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00563215/fr/>

#### 4. Communications (depuis 2007)

2007, « L'unité d'habitation de Firminy : dernière fille de Le Corbusier », conférence dans le cadre *Une cité en chantier*, auditorium du musée d'histoire, Marseille, 17 février.

2007, « De la contorsion dans l'espace public au déni de la personne ou comment se débarrasser proprement des sans-logis », *De l'effacement de la personne. Rencontres Thomas More du 24 et 25 mars 2007*, Couvent de la Tourette, L'arbresle, 25 mars.

2007, « Vivre dans un immeuble ordinaire à côté du patrimoine Le Corbusier », *Le logement et l'habitat comme objets de recherche*, Journée co-organisée par le GIS-Socio-économie de l'habitat, Paris 1, 22 mai.

2007, « Le suicide des jeunes et le lien social en question », *L'accompagnement du suicidant. Entre soin et lien social*, 45ème congrès international francophone de médecine légale, Saint-Etienne, 14 juin.

2008, « Contresens du design dans l'espace public », école supérieure d'art, Annecy, 7 février.

2008, « Rencontre avec Noël Jouenne », *Biennale internationale du design, off*, Librairie Lune & L'Autre, Saint-Étienne, 28 novembre.

2008, « Bâtir pour reconstruire : Et demain... », Colloque *Bâtir pour reconstruire*, Cité de Refuge de l'Armée du Salut, Paris, 4 décembre.

2010, « La mise en objet dans les immeubles de grande hauteur et pas seulement chez Le Corbusier », Séminaire LAU, *Atelier « Construction de l'objet »*, CNRS, Paris, 8 avril 2010.

2010, « Entre rénovation urbaine et préservation du patrimoine : quel avenir pour Firminy-Vert ? », Ateliers workshop, direction Aménagement Pôle développement et urbanisme, Firminy, 9 et 10 avril.

2011, « *Trajet-travail à vélo : effet de mode ou émergence d'une pratique durable ?* », XXII<sup>e</sup> Conférence Internationale d'Histoire du Cycle (CIHC), *XXIInd International Cycling History Conference (ICHC)*, Paris – CNAM, *Le vélocipède : un porteur d'innovations, The Velocipede: Roots Of Innovation*, Paris, 25-28 mai.

2011, « *Pourquoi vouloir éradiquer la pauvreté ?* », *Penia, La pauvreté en Grèce ancienne*, journée d'étude organisée par le PLH-CRATA de l'université de Toulouse II- Le Mirail, 9 décembre.

2012, « Les cyclistes urbains : des acteurs en devenir ? » 137<sup>ème</sup> Congrès du CTHS, Tours, 23 au 28 avril.

2014, « L'espace du possible : l'unité d'habitation Le Corbusier de Firminy à l'épreuve du temps », *Habiter Le Corbusier en 2050*, ENSASE/UJM, Maison de la Culture, Firminy, 6 février.

2015, *Enseigner l'anthropologie à des non spécialistes*, table ronde, 2<sup>ème</sup> Congrès, Association française d'ethnologie et d'anthropologie, Université Jean Jaurès, Toulouse, 29 juin au 2 juillet.

2018, L'atelier de S10 « Médiations » s'inscrit dans le cadre des études, recherches et expérimentations menées par le regroupement « Formes sociales-formes spatiales » du LRA depuis 2013, *Journée nationale de l'architecture*, ENSA, Toulouse, 19 et 20 octobre.

2018, « Habiter une maison Castor. Une patrimonialisation difficile », Rencontres annuelles du Réseau LIEU, Patrimonialiser l'habiter. *Quand les usages deviennent-ils patrimoine ?*, IUGA, Grenoble, 22 et 23 octobre.

2019, « Présentation du livre l'expérience corbuséenne d'un habitat collectif sous contrôle », *Semaine de la recherche*, ENSA, Toulouse, 18 mars.

2020, « Regards croisés entre les Castors et le patrimoine moderne », *Rencontres annuelles du Réseau LIEU*, Pessac, 27 et 28 janvier.

2021, « Espaces de liberté dans l'enseignement supérieur: quelques alternatives à la pédagogie traditionnelle » avec Mario Adobati & Benjamin Champion, Journées d'études, Léa Mestdagh *et alii*, *Penser les pratiques enseignantes à l'aune des inégalités. Réflexivité et éthique en pédagogie universitaire*, Sorbonne Nouvelle, Paris, 7 et 8 juin (en ligne).

2021, *L'habiter comme patrimoine*, présentation de l'ouvrage, Café Doc, ENSA, Toulouse, 18 novembre.

2022, *A propos de mon HDR*, Semaine de la recherche, ENSA, Toulouse, 17 mars.

